



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Magd: Hall,

C. H. 19

29166 f. 6











**LES CARACTERES**  
**DE**  
**THEOPHRASTE,**  
**AVEC LES CARACTERES,**  
**O U**  
**LES MŒURS DE CE SIECLE,**  
*Par M. DE LA BRUYERE.*

**Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur  
ces deux Ouvrages , & de la D'E'FENSE de,  
LA BRUYERE , & de ses CARACTERES ,**

*Par M. COSTE.*

**TOME SECON D.**

13

13

13

13

13

13

13

13

13

13

LES CARACTERES  
DE  
**THEOPHRASTE,**  
AVEC LES CARACTERES  
O U  
LES MŒURS DE CE SIECLE,  
*Par M. DE LA BRUYERE.*

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur  
ces deux Ouvrages, & de la DEFENSE de  
LA BRUYERE, & de ses CARACTERES.

*Par M. COSTE.*

TOME SECOND.



A PARIS,

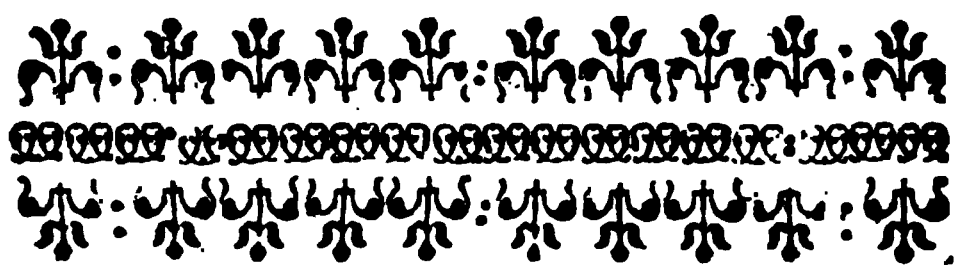
Chez MICHEL-ETIENNE DAVID, Quai  
des Augustins, à la Providence, & au Roi David.

---

M. DCC. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





# TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

## SUITE DES CARACTERES DE CE SIECLE,

CHAP. XI. <i>De l'Homme,</i>	Page 1
CHAP. XII. <i>Des Jugemens.</i>	84
CHAP. XIII. <i>De la Mode.</i>	152
CHAP. XIV. <i>De quelques Usages.</i>	186
CHAP. XV. <i>De la Chaire.</i>	233
CHAP. XVI. <i>Des Esprits Forts.</i>	255
PREFACE , à propos du Discours que la <i>Bruyere prononça le jour de sa Récep-</i> <i>tion dans l'Académie Françoisse.</i>	311
DISCOURS prononcé dans l'Académie <i>Françoisse.</i>	331
Tome II,	DE



# TABLE DES MATIERES.

DEFENSE DE LA BRUYERE ET DE SES  
CARACTERES , *contre les Accusations*  
*& les Objections de VIGNEUL-MAR-*  
VILLE , par PIERRE COSTE , 353

*La Table des Matières de cette DEFENSE*  
*est à la fin de l'Ouvrage.*



LES



LES  
CARACTERES  
OU  
LES MŒURS  
DE CE SIECLE.

---

CHAPITRE XL

*De l'Homme.*



Enous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

*Tome II,*

▲ \* Les

CHAP  
XL

## 2 LES CARACTÈRES.

*De l'Homme.* \* Les hommes en un sens ne font point légers, ou ne le font que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienféances ; ils changent de goût quelquefois : ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes & constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la Vertu.

\* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une chose indifférente qui ne devoit ni réjouir, ni rendre triste ; n'être vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur, sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jeter une seule larme : & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeller un Sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, & n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au lieu de faire de ses

Les vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger , ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïsme dont il n'est point capable , & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le Sage qui n'est pas , ou qui n'est qu'imaginaire , se trouve naturellement & par lui-même au-dessus de tous les événemens & de tous les maux , ni la goutte la plus douloureuse , ni la colique la plus aigue ne sauroient lui arracher une plainte : le Ciel & la Terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute ; & il demeureroit ferme sous les ruines de l'Univers , pendant que l'homme qui est en effet , sort de son sens , crie , se désespère , étincelle des yeux & perd la respiration pour un chien perdu , ou pour une porcelaine qui est en pieces.

\* Inquiétude d'esprit , inégalité d'humeur , inconstance de cœur , incertitude de conduite : tous vices de l'ame , mais différens ; & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

\* Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheu-

#### 4 LES CARACTÈRES;

*De l'Homme.* reux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

\* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manières différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il se succède à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordez ? aujourd'hui quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui votre nom.

\* *Menalque* (a) descend son escalier,

(a) Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions : ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens, on a à choisir.

lier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut-être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes, & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on lui perd tout, on lui égare*

*De l'Homme.* & découche la nuit de ses nœces : & quelques années après il perd sa femme , elle meurt entre ses bras , il assiste à ses obsèques ; & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi , il demande si sa femme est prête , & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise , & prenant l'aveugle qui est collé à la porte , pour un pilier , & sa tasse pour le benitier , y plonge la main , la porte à son front , lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle , & qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef , il croit voir un Prié-Dieu , il se jette lourdement dessus : la machine plie , s'enfonce & fait des efforts pour crier : Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme , appuyé sur son dos , les deux bras passés sur ses épaules , & ses deux mains jointes & étendues qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche , il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere , & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures , & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'Eglise qu'un  
hom.

Un homme de livrée court après lui , le joint , lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur ; Menalque lui montre la sienne , & lui dit : *Voilà toutes les pantouffles que j'ai sur moi* : il se fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de \*\* qu'il vient de quitter , qu'il a trouvé malade auprès de son feu , & dont avant de prendre congé de lui , il a ramassé la pantoufle , comme l'un de ses gants qui étoit à terre ; ainsi Menalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse , & voulant continuer de jouer , il entre dans son cabinet , ouvre une armoire , y prend sa cassette , en tire ce qu'il lui plaît , croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer , étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois , & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a ferré pour sa cassette. Il joue au trictrac , il demande à boire , on lui en apporte , c'est à lui à jouer , il tient le cornet d'une main , & un verre de l'autre , & comme il a une grande soif , il avale les dez & presque le cornet , jette



*De l'Homme.* le verre d'eau dans le trictrac , & inonde celui contre qui il joue : & dans une chambre où il est familier , il crache sur le lit , & jette son chapeau à terre , en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau , & il demande quelle heure il est : on lui présente une montre , à peine l'a-t-il reçue , que ne songeant plus ni à l'heure , ni à la montre , il la jette dans la rivière , comme une chose qui l'embarasse. Lui-même écrit une longue lettre , met de la poudre dessus à plusieurs reprises , & jette toujours la poudre dans l'encrier : ce n'est pas tout , il écrit une seconde lettre , & après les avoir achevées toutes deux , il se trompe à l'adresse : un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres , & en l'ouvrant il y lit ces mots , *Maître Olivier , ne manquez pas si-tôt la présente reçue , de m'envoyer ma provision de foin....* Son Fermier reçoit l'autre , il l'ouvre , & se la fait lire : on y trouve , *Monseigneur , j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur....* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit , & après l'avoir cachetée , il éteint sa bougie ,

gie , il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte , & il fait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre , un autre le monte , à qui il dit , *c'est vous que je cherche* : il le prend par la main , le fait descendre avec lui , traverse plusieurs cours , entre dans les salles , en sort , il va , il revient sur ses pas : il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure. Il est étonné que ce soit lui , il n'a rien à lui dire , il lui quitte la main , & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge , & il est déjà bien loin de vous , quand vous songez à lui répondre : ou bien il vous demande en courant comment se porte votre pere , & comme vous lui dites qu'il est fort mal , il vous crie qu'il en est bien-aïse. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin : *Il est ravi de vous rencontrer , il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose* , il contemple votre main , vous avez là , dit-il , un beau rubis , est-il Balais ? il vous quitte & continue sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne , il dit à quelqu'un , qu'il

*De l'Homme.* le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne , & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau : il tient à d'autres d'autres discours , puis revenant à celui-ci , vous avez eu , lui dit-il , de beaux jours à Fontainebleau , vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever , il rit en lui-même , il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit , il répond à sa pensée , il chante entre ses dents , il siffle , il se renverse dans une chaise , il pousse un cri plaintif , il baïlle , il se croit seul. S'il se trouve à un repas , on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent , aussi bien que de couteaux & de fourchettes , dont il ne les laisse pas jouir long-tems. On a inventé aux tables une grande cueillière pour la commodité du service : il la prend , la plonge dans le plat , l'emplit , la porte à sa bouche , & il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient , & qu'il

qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin , il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement , & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire , de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite , il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent ; & en leur présence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux , on lui fait voir un Cloître orné d'Ouvrages , tous de la main d'un excellent Peintre : le Religieux qui les lui explique , parle de saint BRUNO , du Chanoine & de son aventure , en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ces tableaux : Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître , & bien loin au-delà , y revient enfin , & demande au Pere si c'est le Chanoine ou S. Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve , il lui parle de son défunt mari , lui demande comment il est mort ; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs ,

pleu-

*De l'Homme.* pleure , sanglotte , & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux , qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien , jusqu'à l'agonie. *Madame* , lui demande Menalque , qui l'avoit apparemment écoutée avec attention , *n'aviez-vous que celui-là ?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine , il se leve avant le fruit , & prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville , hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner , & l'a fait sortir à pied , de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier , gronder , s'emporter contre l'un de ses domestiques ; il est étonné de ne le point voir , où peut-il être , dit-il ? que fait-il ? qu'est-il devenu ? qu'il ne se présente plus devant moi , je le chasse dès à cette heure : le valet arrive , à qui il demande fierement d'où il vient , il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé , & lui rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas , pour un stupide , car il n'écoute

toute point , & il parle encore moins ;  
 pour un fou , car outre qu'il parle tout  
 seul , il est sujet à de certaines grima-  
 ces & à des mouvemens de tête invo-  
 lontaires ; pour un homme fier & in-  
 civil , car vous le saluez , & il passe  
 sans vous regarder , ou il vous regarde  
 sans vous rendre le salut ; pour un in-  
 considéré , car il parle de banqueroute  
 au milieu d'une famille où il y a cette  
 tache , d'exécution & d'échafaut de-  
 vant un homme dont le pere y a mon-  
 té , de roture devant les roturiers qui  
 sont riches , & qui se donnent pour  
 nobles. De même il a dessein d'élever  
 auprès de soi un fils naturel , sous le  
 nom & le personnage d'un valet ; &  
 quoiqu'il veuille le dérober à la con-  
 noissance de sa femme & de ses en-  
 fans , il lui échappe de l'appeler son  
 fils dix fois le jour : il a pris aussi la ré-  
 solution de marier son fils à la fille  
 d'un homme d'affaires , & il ne laisse  
 pas de dire de tems en tems en parlant  
 de sa maison & de ses ancêtres , que  
 les Menalques ne se sont jamais métal-  
 liés. Enfin il n'est ni présent ni atten-  
 tif dans une compagnie , à ce qui fait  
 le sujet de la conversation : il pense ,  
 &

**De** & il parle tout à la fois , mais la chose  
**Homme.** dont il parle , est rarement celle à laquelle il pense , aussi ne parle-t-il guères conséquemment & avec suite : où il dit , *Non* , souvent il faut dire *Oui* , & où il dit , *Oui* , croyez qu'il veut dire *Non* : il a en vous répondant si juste , les yeux fort ouverts , mais il ne s'en sert point , il ne regarde ni vous ni personne , ni rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui , & encore dans le tems qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce , ce sont ces mots : *Oui vraiment. C'est vrai. Bon ! Tout de bon ? Oui dà ! Je pense qu'oui , assurément. Ah ! Ciel !* & quelques autres monosyllables qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle sérieusement son laquais *Monsieur* ; & son ami , il l'appelle *la Ver dure* : il dit *Votre Revenance* à un Prince du Sang , & *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la Messe , le Prêtre vient à éternuer , il lui dit : *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un Magistrat : cet homme grave par son caractère , vénérable par son âge & par sa dignité , l'interroge sur un évé-

événement , & lui demande si cela est ainsi : Menalque lui répond , *Oui Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne , ses laquais en livrées entreprennent de le voler , & y réussissent , ils descendent de son carrosse , ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge , lui demandent la bourse , & il la rend : arrivé chez soi , il raconte son aventure à ses amis , qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances , & il leur dit , *demandez à mes gens , ils y étoient*.

\* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame , elle est l'effet de plusieurs vices , de la fotte vanité , de l'ignorance de ses devoirs , de la paresse , de la distraction , du mépris des autres , de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors , elle n'en est que plus haïssable , parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

\* Dire d'un homme colere , inégal , querelleux , chagrin , pointilleux , capricieux , c'est son humeur , n'est pas l'excuser , comme on le croit , mais avouer sans y penser que de si  
grands



**De** grands défauts sont irrémediables.  
**L'Homme.** Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons , mais qu'ils doivent encore paroître tels , du moins s'ils tendent à être sociables , capables d'union & de commerce , c'est-à-dire , à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse : elle ne leur manque jamais ; & elle leur sert de piège pour surprendre les simples , & pour faire valoir leurs artifices : l'on désireroit de ceux qui ont un bon cœur , qu'ils fussent toujours plians , faciles , complaisans , & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent , & les bons qui font souffrir.

\* Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement , ils offensent & puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au ressentiment.

\* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir. Il semble que l'on  
 n'en-

n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger , & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord , c'est le refus ; & l'on n'accorde que par réflexion.

\* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général , & de chacun d'eux en particulier ; & jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

\* Si la pauvreté est la mere des crimes , le défaut d'esprit en est le pere.

\* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la règle , à la probité , à la vertu. Il manque du sens & de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres , & où il ne se reconnoît pas lui-même : ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique , qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

\* Il y a des vices que nous ne devons

**De** nous à personne , que nous apportons  
**l'Homme.** en naissant , & que nous fortifions par  
 l'habitude : il y en a d'autres que l'on  
 contracte , & qui nous sont étrangers.  
 L'on est né quelquefois avec des  
 mœurs faciles , de la complaisance &  
 tout le desir de plaire : mais par les  
 traitemens que l'on reçoit de ceux  
 avec qui l'on vit , ou de qui l'on dé-  
 pend , l'on est bien-tôt jetté hors de ses  
 mesures , & même de son naturel ,  
 l'on a des chagrins , & une bile que  
 l'on ne se connoissoit point , l'on se  
 voit une autre complexion , l'on est  
 enfin étonné de se trouver dur & épi-  
 neux.

\* L'on demande pourquoi tous les  
 hommes ensemble ne composent pas  
 comme une seule Nation , & n'ont  
 point voulu parler une même langue ,  
 vivre sous les mêmes Loix , convenir  
 entr'eux des mêmes usages & d'un  
 même culte : & moi pensant à la con-  
 trariété des esprits , des goûts & des  
 sentimens , je suis étonné de voir jus-  
 ques à sept ou huit personnes se ras-  
 sembler sous un même toit , dans une  
 même enceinte , & composer une seu-  
 le famille.

\* Il y a d'étranges peres , & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

\* Tout est étranger dans l'humeur , les mœurs & les manieres de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie , chagrin , emporté , avare , rampant , soumis , laborieux , intéressé , qui étoit né gai , paisible , paresseux , magnifique , d'un courage fier , & éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie , la situation où l'on se trouve , la loi de la nécessité , forcent la nature & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fonds & en lui-même ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui , l'alterent , le changent , le bouleversent , il n'est point précisément ce qu'il est , ou ce qu'il paroît être.

\* La vie est courte & ennuyeuse , elle se passe toute à desirer : l'on remet à l'avenir son repos & ses joies , à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu , la santé & la jeunesse. Ce tems arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là , quand la fièvre nous saisit & nous éteint :

**De l'Homme.** éteint : si l'on eût guéri , ce n'étoit que pour desirer plus long-tems.

\* Lorsqu'on desire , on se rend à discrétion à celui de qui l'on espere : est-on sûr d'avoir , on temporise , on parlemente , on capitule.

\* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux , & si essentiel à tout ce qui est un bien , d'être acheté par mille peines , qu'une affaire qui se rend facile , devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu , puisse nous être fort avantageux , ou qu'avec des mesures justes , l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès , mais n'y devoir compter que fort rarement.

\* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux , pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

\* Quoi que j'aye pû dire ailleurs , peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nés pour l'infortune , la douleur & la pauvreté : peu en échappent ; & comme toute disgrâce peut leur arriver , ils devroient

vroient être préparés à toute disgrâce.

\* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper, & si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sai par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trêve, les Traités, les Aliances.

CHAP.  
XL.

\* A quelques uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guères être trompés; & ils ne trompent pas long-tems.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

\* S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux  
qui

**De l'Homme.** qui tirent autant de vanité que de distinction, d'avoir sù pendant tout le cours de leur vie tromper les autres : comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits, de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi & de son industrie ?

\* L'on n'entend dans les places & dans les rues des grandes Villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse* : est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes ! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

\* Rien

\* Rien n'engage tant un esprit raisonnable , à supporter tranquillement des parens & des amis , les torts qu'ils ont à son égard , que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité ; & combien il est pénible aux hommes d'être constans , généreux , fidèles , d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée , il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps , qu'ils volent dans l'air , qu'ils aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général , où il y a si peu de vertu : mais il excuse les particuliers , il les aime même par des motifs plus relevés ; & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

\* Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement , & dont l'idée seule nous enlève & nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir , on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé : on en jouit moins , que l'on aspire encore à de plus grands.

\* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser , & dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe , l'on se



*De l'Homme.* trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point , l'on se roidit contre son infortune , & l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

\* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite , qu'un beau cheval , ou un joli chien dont on se trouve le maître , qu'une tapisserie , qu'une pendule pour adoucir une grande douleur , & pour faire moins sentir une grande perte.

\* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre ; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

\* Si la vie est misérable , elle est pénible à supporter : si elle est heureuse , il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

\* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver , & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

\* *Irene* se transporte à grands frais en *Epidaure* , voit *Esculape* dans son Temple , & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est

est lassé & recruté de fatigue : & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit : l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, & quel remède ? L'Oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible ; l'Oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions ; & il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affoiblit, dit Irene : prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été : c'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait votre mère & votre ayeule. Fils d'Apollon ! s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette Science que les hommes publient, & qui vous fait révéler de toute la Ter-

*De l'Homme.* re ? Que m'apprenez-vous de rare & de myltérieux ; & ne saçois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez ? Que n'en usiez-vous donc , répond le Dieu , sans venir me chercher de si loin , & abrèger vos jours par un long voyage ?

\* La mort n'arrive qu'une fois , & se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

\* L'inquiétude , la crainte , l'abattement n'éloignent pas la mort , au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

\* Ce qu'il y a de certain dans la mort , est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini , & de ce qu'on appelle éternité.

\* Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus , & ne reviendra point ; la caducité suivra , qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore , & que nous n'estimons pas assez.

\* L'on craint la vieillesse , que l'on n'est

n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

\* L'on espère de vieillir & l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

\* C'est plutôt fait de céder à la nature ou de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons & de réflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

\* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

\* Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent & à ceux qui restent.

\* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

\* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

*De  
Homme.*

\* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années , ils ne trouvent souvent ni vertus , ni actions louables qui les distinguent les unes des autres : ils confondent leurs différens âges , ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le tems qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus , informe , & sans aucune suite : ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent , qu'ils ont dormi long tems.

\* Il n'y a pour l'homme que trois événemens , naître , vivre & mourir : il ne se sent pas naître , il souffre à mourir , & il oublie de vivre.

\* Il y a un tems où la Raison n'est pas encore , où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux , & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second tems où la Raison se développe , où elle est formée , & où elle pourroit agir , si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion , & par un enchaînement de passions  
qui

qui se succèdent les unes aux autres , & conduisent jusques au troisiéme & dernier âge. La Raison alors dans sa force devroit produire , mais elle est refroidie & rallentie par les années , par la maladie & la douleur , déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces tems néanmoins sont la vie de l'homme.

\* Les enfans sont hautains , dédaigneux , coleres , envieux , curieux , intéressés , paresseux , volages , timides , intemperans , menteurs , dissimulés , ils rient & pleurent facilement , ils ont des joies immodérées & des afflictions ameres sur de très-petits sujets , ils ne veulent point souffrir de mal , & aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

\* Les enfans n'ont ni passé ni avenir ; & ce qui ne nous arrive guères , ils jouissent du présent.

\* Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes ; & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la Raison , parce qu'avec celle-ci crois-

*De l'Homme.* sent les passions & les vices , qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux , & si contraires à eux-mêmes.

\* Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination & la mémoire , c'est-à-dire , ce que les vieillards n'ont plus ; & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire , qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire , qu'ils font de tous métiers , soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages , soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste , qu'ils se trouvent à un grand festin & y font bonne chere , qu'ils se transportent dans des Palais & dans des lieux enchantés , que bien que seuls ils se voyent un riche équipage & un grand cortège , qu'ils conduisent des Armées , livrent bataille , & jouissent du plaisir de la victoire , qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes , qu'ils sont Rois eux-mêmes , ont des Sujets , possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable , & ce qu'ils

qu'ils ignorent dans la suite de leur vie , savent à cet âge être les arbitres de leur fortune , & les maîtres de leur propre félicité.

\* Il n'y a nuls vices extérieurs , & nuls défauts du corps qui ne soient apperçus par les enfans : ils les saisissent d'une première vûe , & ils savent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

\* L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres , comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pû les entamer , ils gagnent le dessus , & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard , est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

\* La paresse , l'indolence & l'oisiveté , vices si naturels aux enfans , disparoissent dans leurs jeux , où ils sont vifs , appliqués , exacts , amoureux des règles & de la symmetrie , où ils ne se pardonnent nulle faute les



*De l'Homme.* uns aux autres, & recommencent eux mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

\* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

\* Les enfans commencent entre eux par l'Etat populaire, chacun y est le maître ; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-tems, & passent au Monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent : les autres lui déferent, & il se forme alors un Gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

\* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils

qu'ils sont enfans , & fans une longue expérience ; & si c'est en mauvais termes , c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

\* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile , que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites , ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent ; & ils ne méritent guères que ce qu'ils craignent : ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie , & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

\* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; & tout ce que l'on peut faire à force de faillir , c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang , comme d'avoir su éviter de faire une sottise.

\* Le récit de ses fautes est pénible : on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

\* Les fautes des sots sont quelque-  
B 6 fois

*De l'Homme,* fois si lourdes & si difficiles à prévoir ; qu'elles mettent les sages en défaut , & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

\* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesse du peuple.

\* Nous faisons par vanité ou par bienfaisance les mêmes choses , & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

\* Les hommes dans leur cœur veulent être estimés , & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés , parce que les hommes veulent passer pour vertueux , & que vouloir tirer de la vertu , tout autre avantage que la même vertu , je veux dire l'estime & les louanges , ce ne seroit plus être vertueux , mais aimer l'estime & les louanges , ou être vain. Les hommes sont très-vains , & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

\* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité , & combien elle est un vice honteux , qu'en ce qu'elle n'ose se montrer , & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel , & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être estimés par des choses qui à la vérité se trouvent en nous , mais qui sont frivoles & indignes qu'on les releve , c'est une erreur.

\* Les hommes parlent de maniere sur ce qui les regarde qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts ; & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens , ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire , content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement : l'on reçoit le reproche de la distraction & de la rêverie , comme s'il nous accordoit le bel esprit :

*De l'Homme.* prit : l'on dit de soi qu'on est mal-  
 adroit , & qu'on ne peut rien faire de  
 ses amis , fort consolé de la perte de  
 ces petits talens par ceux de l'esprit ,  
 ou par les dons de l'ame que tout le  
 monde nous connoît : l'on fait l'aveu  
 de sa paresse en des termes qui signi-  
 fient toujours son désintéressement ,  
 & que l'on est guéri de l'ambition :  
 l'on ne rougit point de sa malpropreté  
 qui n'est qu'une négligence pour les  
 petites choses , & qui semble supposer  
 qu'on n'a d'application que pour les  
 solides & les essentielles. Un homme  
 de guerre aime à dire que c'étoit par  
 trop d'empressement ou par curiosité ,  
 qu'il se trouva un certain jour à la  
 tranchée , ou en quelque autre poste  
 très-périlleux , sans être de garde ni  
 commandé ; & il ajoute qu'il en fut  
 repris de son Général. De même une  
 bonne tête , ou un ferme génie qui se  
 trouve né avec cette prudence que les  
 autres hommes cherchent vainement  
 à acquérir , qui a fortifié la trempe de  
 son esprit par une grande expérience ,  
 que le nombre , le poids , la diversité ,  
 la difficulté , & l'importance des affai-  
 res occupent seulement , & n'accab-  
 lent

blent point , qui par l'étendue de ses vûes & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens , qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le Gouvernement & la Politique , est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres , & sur qui ces premières règles ont été faites , qui est détourné par les grandes choses qu'il fait , des belles ou des agréables qu'il pourroit lire , & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter , pour ainsi dire , sa vie & ses actions , un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre , qu'il ne connoît aucun livre , & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles , ou en diminuer l'opinion par l'avou libre que l'on en fait. Tel dit , je suis ignorant , qui ne sait rien : un homme dit , je suis vieux , il passe soixante ans : un autre encore , je ne suis pas riche , & il est pauvre.

\* La modestie n'est point , ou est confondue avec une chose toute différente de soi , si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux , & qui est une ver-

## 40 LES CARACTÈRES,

*De l'Homme.* vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre, (1) elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

\* Le monde est plein de gens qui faisant extérieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, & agissent conséquemment.

\* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cèdent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De

(1) Ou plutôt, *c'est une vertu* ——— tour d'expression consacré en quelque manière par l'Usage, & par cela même plus simple, & peut-être plus François.

De même l'on dit , il faut avoir des habits modestes , les personnes de mérite ne desirerent rien davantage : mais le monde veut de la parure , on lui en donne : il est avide de la superfluité , on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe : l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large , ou plus étroit , vous fait entrer , ou refuser.

\* Notre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes , nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois , & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

\* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime , & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite & faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous , ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

\* D'où



**De**  
**Homme.** \* D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me sourit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les règles ne me pas voir: n'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand?

\* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte: l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus: ils sont fiers, s'ils l'oublient: l'on veut qu'ils nous deviennent.

\* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions: quelle bizarrerie!

\* Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules: l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot & inconsidéré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des  
 cho-

choses raisonnables , & du ton qu'il les faut dire , ils rient de même.

\* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice , & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie , nous marquent assez leur haine pour nous , mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime : aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux , & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris , & l'une des manières dont il se fait le mieux entendre : elle attaque l'homme dans son dernier retranchement , qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux ; & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui , & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler , d'improver , & de mépriser les autres ; & tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous

*De* nous raillent , nous improuvent , &  
*l'Homme.* nous méprisent.

\* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal , leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; & les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

\* Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes , les spectacles , la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

\* Une grande âme est au-dessus de l'injure , de l'injustice , de la douleur , de la moquerie ; & elle seroit invulnérable , si elle ne souffroit par la compassion.

\* Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

\* On est prompt à connoître ses plus petits avantages , & lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils , les ongles bien faits : on fait à peine que l'on est borgne : on ne fait point du tout que l'on manque d'esprit.

*Argyre* tire son gand pour montrer  
 une

une belle main , & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille , c'est qu'elle l'a bien faite ; & si elle ne danse jamais , c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul , elle parle toujours , & n'a point d'esprit.

\* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur , & idolâtrant les talens du corps & de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi , & sans croire blesser la modestie , qu'il est bon , qu'il est constant , fidèle , sincère , équitable , reconnoissant , n'ose dire qu'il est vif , qu'il a les dents belles , & la peau douce ; cela est trop beau.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent , la bravoure & la libéralité , parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup , & que ces vertus font négliger , la vie & l'argent : aussi personne n'ayance de soi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soi , & sur-tout  
sans

~~De l'homme.~~  
*De l'Homme.* sans fondement , qu'il est beau , qu'il est généreux , qu'il est sublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix : on se contente de le penser.

\* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation , il y a entr'elles le même éloignement , que celui qui se trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet , qui est le bien ou le mérite des autres , avec cette différence , que celle-ci est un sentiment volontaire , courageux , sincère , qui rend l'ame féconde , qui la fait profiter des grands exemples , & la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle , qu'elle va même jusques à nier la Vertu dans les sujets où elle existe , ou qui forcée de la reconnoître , lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses , une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve , qui le remplit de lui-même , de l'idée de sa réputation , qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les

les ouvrages d'autrui , qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens , ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique. Vice honteux , & qui par son excès rentre toujours dans la vanité & dans la présomption ; & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé , qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres , qu'il lui fait croire , qu'il a lui seul de l'esprit & du mérite.

CHAP.  
XL

\* L'émulation & la jalousie ne se rencontrent guères que dans les personnes de même Art , de mêmes talens , & de même condition. Les plus vils Artisans font les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des Arts libéraux ou des Belles-Lettres , les Peintres , les Musiciens , les Orateurs , les Poètes , tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie ; & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie , comme est celle qu'excitent dans notre ame  
les

*De l'Homme.* les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre , les grandes fortunes , la faveur , le Ministère.

L'envie & la haine s'unissent toujours ; & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet : & elles ne sont reconnoissables entre elles , qu'en ce que l'une s'attache à la personne , l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un Ouvrier qui a travaillé une bonne épée , ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il fait qu'il y a dans ces Arts , des règles & une méthode qu'on ne devine point , qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage , ni le nom , ni la figure ; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier , pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent , comme si la Raison & le Bon-Sens qui lui sont communs avec eux , étoient les seuls instrumens qui servent à régir un Etat & à présider aux affaires publiques ; & qu'ils dussent suppléer aux ré-

régles , aux préceptes , à l'expérience.

CHAP.  
XL

\* L'on voit peu d'esprits entièrement lourds & stupides : l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans. Le commun des hommes nâge entre ces deux extrêmités : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires , mais qui font d'un grand usage , servent à la République , & renferment en soi l'utile & l'agréable , comme le commerce , les finances , le détail des armées , la navigation , les arts , les métiers , l'heureuse mémoire , l'esprit du jeu , celui de la société & de la conversation.

\* Tout l'esprit qui est au monde , est inutile à celui qui n'en a point : il n'a nulles vûes , & il est incapable de profiter de celles d'autrui.

\* Le premier degré dans l'homme après la Raison , ce seroit de sentir qu'il l'a perdue : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit , ce seroit de connoître qu'il nous manque : par-là on feroit l'impossible , on sauroit sans



**De** esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni  
**l'Homme.** un impertinent.

\* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux & tout d'une pièce, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle : aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il fait à peine jouer avec ses enfans.

\* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, & sans que personne s'en soit vengé.

\* Quelle méfintelligence entre l'esprit & le cœur ! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes ; & le Politique rempli de vûes & de réflexions ne fait pas le gouverner.

\* L'esprit s'use comme toutes choses ; les Sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consomment.

\* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

\* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la fa-  
 veur

veur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle, sans choix & sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans modération : leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent longtemps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens ; & ils deviennent si farouches, que leur chute seule peut les appri-voiser.

\* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large & de larges épaules, porte légèrement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

\* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent : ils parviennent, en blessant toutes les règles de

*De l'Homme.* parvenir : ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée ; hommes dévoués à d'autres hommes , aux Rois à qui ils ont sacrifié , en qui ils ont placé leurs dernières esperances , ils ne les servent point , mais ils les amusent ; les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois , ceux-ci leur sont nécessaires , ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots , qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense : ils s'attirent à force d'être plaisans , des emplois graves , & s'élèvent par un continuel enjouement jusqu'au sérieux des dignités ; ils finissent enfin , & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la terre , c'est l'exemple de leur fortune , fatal à ceux qui voudroient le suivre.

\* L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble , héroïque , & qui a été sùe de toute la terre , que sans paroître comme épuisés par un si grand effort , ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage

& judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petites indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise, que se mêlant moins dans le peuple, & ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration, à l'indifférence & peut-être au mépris.

CHAP.  
XL

\* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut : ils sont mêmes si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si différens d'eux-mêmes

C 3 par

*De l'Homme.* par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en fait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgrâces ensuite ont rendu religieux, sages, tempérans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fonds : ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité : ils entendent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de règle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

\* L'homme semble quelquefois ne se

se suffire pas à soi-même : les ténèbres , la solitude le troublent , le jettent dans des craintes frivoles , & dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse leur arriver est de s'ennuyer.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse , elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes , des plaisirs , du jeu , de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

\* La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

\* Il y a des Ouvrages qui commencent par A & finissent par Z : le bon , le mauvais , le pire , tout y entre , rien en un certain genre n'est oublié : quelle recherche , quelle affectation dans ces Ouvrages ! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé , il faut finir , on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre : mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre , on poursuit , on s'anime par les contradictions , la vanité soutient , sup-  
C 4 p lée

**De l'Homme.** plée à la Raison qui cède & qui se dissipe : on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses , dans celles même où il entre de la Religion.

\* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent , parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire , elle n'est pas suivie de grands éloges , qui est tout ce qui nous excite aux actions louables , & qui nous soutient dans nos entreprises. N\*\* aime une piété fastueuse qui lui attire l'indulgence des besoins des pauvres , le rend dépositaire de leur patrimoine , & fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions : les gens à petits collets , & les *Sœurs grises* y ont une libre entrée : toute une ville voit ses aumônes , & les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien , si ce n'est peut-être ses créanciers ?

*Geronte* meurt de caducité , & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession. Il ne vivoit depuis long-tems que par les soins d'*Asterie* sa femme , qui jeu-

ne encore s'étoit dévouée à sa personne , ne le perdoit pas de vûe , secouroit sa vieillesse , & lui à enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

\* Laisser perdre charges & bénéfices plutôt que de vendre , ou de résigner même dans son extrême vieillesse , c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent , ou si l'on croit que l'on peut mourir , c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

\* *Fauste* est un dissolu , un prodigue , un libertin , un ingrat , un emporté , qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ni deshérer.

*Frontin* neveu d'*Aurele* après vingt années d'une probité connue , & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard , ne l'a pû fléchir en sa faveur , & ne tire de sa dépouille qu'une légère pension que *Fauste* unique légataire lui doit payer.

\* Les haines sont si longues & si opiniâtrées , que le plus grand signe de mort dans un homme malade , c'est la réconciliation.

\* L'on s'insinue auprès de tous les

C 5 hom-



*De l'Homme.* hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, & qui désire peu de choses, est moins facile à gouverner.

\* La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui : ni les heureux, ni les tristes événemens ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

\* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

\* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & tempérans. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus

plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

CHAP.  
XI.

\* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour , qui les rend avarés , car il y en a de tels qui ont de si grands fonds , qu'ils ne peuvent guères avoir cette inquiétude : & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie , puisqu'ils s'en privent eux mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans , car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même , outre qu'il se trouve des avarés qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards , qui s'y abandonnent aussi naturellement , qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse , ou leur ambition dans l'âge viril : il ne faut ni vigueur , ni jeunesse , ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empres- ser , ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans

*De l'Homme.* les coffres , & se priver de tout. Cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion , parce qu'ils sont hommes.

\* Il y a des gens qui sont mal logés , mal couchés , mal habillés , & plus mal nourris , qui essuyent les rigueurs des saisons , qui se privent eux-mêmes de la société des hommes , & passent leurs jours dans la solitude , qui souffrent du présent , du passé , & de l'avenir , dont la vie est comme une pénitence continuelle , & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avarés.

\* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards. Ils aiment les lieux où ils l'ont passée : les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems leur sont chères : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter , & pour la vieille danse ; ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits , les meubles & les équipages : ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions ,

sions , & qui étoient si utiles à leurs plaisirs , & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages , & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part , dont ils n'esperent rien , que les jeunes gens ont faites , & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse ?

\* Une trop grande négligence comme une excessive parure dans les vieillards , multiplient leurs rides & font mieux voir leur caducité.

\* Un vieillard est fier , dédaigneux , & d'un commerce difficile , s'il n'a beaucoup d'esprit.

\* Un vieillard qui a vécu à la Cour , qui a un grand sens & une mémoire fidèle , est un trésor inestimable : il est plein de faits & de maximes , l'on y trouve l'histoire du siècle , revêtue de circonstances très-curieuses , & qui ne se lisent nulle part : l'on y apprend des règles pour la conduite & pour les mœurs , qui sont toujours sûres , parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

\* Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent , s'accommodent  
mieux

*De l'Homme.* leur lit ; il tourne tout à son usage : ses valets , ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre , hardes , équipages : il embarrasse tout le monde , ne se contraint pour personne , ne plaint personne , ne connoît de maux que les siens , que sa repletion & sa bile : ne pleure point la mort des autres , n'appréhende que la sienne , qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du Genre humain.

\* *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires , qui est de dîner le matin & de souper le soir , il ne semble né que pour la digestion : il n'a de même qu'un entretien , il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé , il dit combien il y a eu de potages , & quels potages , il place ensuite le rôti & les entremets , il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service , il n'oublie pas les *hors-d'œuvre* , le fruit & les assiettes : il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû , il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre ; & il

il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a surtout un palais sûr , qui ne prend point le change ; & il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût , ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre , & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller ; on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux ; & il n'est guères permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus , il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupîr : il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit , il mange ; & s'il revient au monde , c'est pour manger.

\* *Ruffin* commence à grisonner , mais il est sain , il a un visage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie , il est gai , *jovial* , familier , indifférent , il rit de tout son cœur ; & il rit tout seul & sans sujet. Il est content de soi , des siens , de sa petite fortune , il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique , jeune

**De** ne homme de grande espérance , &  
**l'Homme.** qui pouvoit un jour être l'honneur de  
 sa famille ; il remet sur d'autres le soin  
 de le pleurer ; il dit , *Mon fils est mort ,*  
*cela fera mourir sa mere ;* & il est con-  
 solé. Il n'a point de passions , il n'a ni  
 amis ni ennemis , personne ne l'em-  
 barasse , tout le monde lui convient ,  
 tout lui est propre , il parle à celui  
 qu'il voit une premiere fois avec la  
 même liberté , & la même confiance ,  
 qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis ,  
 & il lui fait part bien-tôt de ses *quo-*  
*libets* & de ses historiettes : on l'abor-  
 de , on le quitte sans qu'il y fasse at-  
 tention ; & le même conte qu'il a  
 commencé de faire à quelqu'un , il  
 l'acheve à celui qui prend sa place.

\* N\*\* est moins affoibli par l'âge  
 que par la maladie , car il ne passe  
 point soixante-huit ans , mais il a la  
 goutte , & il est sujet à une colique  
 néphrétique , il a le visage décharné ,  
 le teint verdâtre , & qui menace rui-  
 ne : il fait marnier sa terre , & il comp-  
 te que de quinze ans entiers il ne sera  
 obligé de la fumer : il plante un jeu-  
 ne bois , & il espere qu'en moins de  
 vingt années il lui donnera un beau  
 cou-

couvert. Il fait bâtir dans la rue\*\* une maison de pierre de taille, raffer- mie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il assure en touf- fant & avec une voix frêle & débile, qu'on ne verra jamais la fin : il se pro- mene tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. C'en est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ses héri- tiers, personnes viles, & qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, & il mourra demain.

\* *Antagoras* a un visage trivial & populaire : un Suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Au- tel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le ma- tin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le soir les rues & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans, plus pro- che de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems de causes célèbres ou de procédures longues & embrouil- lées



*De l'Homme.* lées où il (1) n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guères de famille dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelque assemblée de créanciers, par-tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes : il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déjà il reedit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe

(1) Si je ne me trompe, il est plus selon l'usage de dire, *Ne soit intervenu, que n'ait intervenu.*

te du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter , le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

\* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres ; & ils meurent consumés de vieillesse , après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

\* Il faut des faïsses de terre , & des enlevemens de meubles , des prisons & des supplices , je l'avoue : mais justice , loix , & besoins à part , ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

\* L'on voit certains animaux féroces , des mâles & des femelles , répandus par la campagne , noirs , livides & tout brûlés du Soleil , attachés à la terre qu'ils fouillent , & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; & quand ils se levent sur leurs pieds , ils montrent une face humaine ; & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir , d'eau & de racines : ils épargnent aux autres hommes la

*De l'Homme.* Il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise : quelle misère ! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce , ce que l'on pense gagner d'un côté , on le perd de l'autre , ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté , qui convient si peu aux foibles hommes , & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté , qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiés , nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne ?

\* Bien loin de s'effrayer , ou de rougir même du nom de Philosophe , il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie (a). Elle convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges , à tous les sexes , & à toutes les conditions : elle nous console du bonheur d'autrui , des indignes préférences , des mauvais succès , du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté , la vieillesse ,

(a) L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne.

lesse, la maladie & la mort, contre les fots & les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

\* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

\* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

\* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

\* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

\* La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables

*De l'Homme.* d'un grand effort , que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux , & qui marchent lentement , mais constamment.

\* J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre , résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire , que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie , de taire une certaine chose ; & ensuite ou par passion , ou par une intemperance de langue , ou dans la chaleur de l'entretien , c'est la première qui échappe.

\* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir , pendant qu'ils se font un mérite , ou plutôt une vanité de s'empres- ser pour celles qui leur sont étrangères , & qui ne conviennent ni à leur état , ni à leur caractère.

\* La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même , quand il rentre dans le sien , est celle d'un masque à un visage.

\* Tele-

\* *Telephe* a de l'esprit , mais dix fois moins , de compte fait , qu'il ne présume d'en avoir : il est donc dans ce qu'il dit , dans ce qu'il fait , dans ce qu'il médite , & ce qu'il projette , dix fois au-delà de ce qu'il a d'esprit , il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue : ce raisonnement est juste. Il a comme une barriere qui le ferme , & qui devoit l'avertir de s'arrêter en deçà , mais il passe outre , il se jette hors de sa sphere , il trouve lui-même son endroit foible , & se montre par cet endroit : il parle de ce qu'il ne fait point , ou de ce qu'il fait mal : il entreprend au-dessus de son pouvoir , il désire au-delà de sa portée : il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas , & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point , qui ne se connoît point : son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre , & qui est le sien.

\* L'homme du meilleur esprit est

**De**  
**Homme.** inégal , il souffre des accroissemens & des diminutions , il entre en verve , mais il en sort : alors s'il est sage , il parle peu , il n'écrit point , il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume ? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *Automate* ; il est machine , il est ressort , le poids l'emporte , le fait mouvoir , le fait tourner , & toujours , & dans le même sens , & avec la même égalité : il est uniforme , il ne se dément point : qui l'a vû une fois , l'a vû dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie , c'est tout au plus le bœuf qui meugle , ou le merle qui siffle : il est fixé & déterminé par sa nature , & j'ose dire par son espèce : ce qui paroît le moins en lui , c'est son ame , elle n'agit point , elle ne s'exerce point , elle se repose.

\* Le sot ne meurt point , ou si cela lui arrive selon notre manière de parler , il est vrai de dire qu'il gagne à mourir , & que dans ce moment où les autres meurent , il commence à vivre. Son ame alors pense , raisonne , infère , conclut , juge , prévoit , fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point ;

point : elle se trouve dégagée d'une masse de chair , où elle étoit comme ensevelie sans fonctions , sans mouvement , sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps , & des organes brutes & imparfaits , auxquels elle s'est vûe attachée si long-tems , & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide (2) : elle va d'égal avec les grandes ames , avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celle du grand CONDE', de RICHELIEU , de PASCAL , & de LINGENDES.

\* La fausse délicatesse dans les actions libres , dans les mœurs ou dans la

(2) Pure hypothese qu'on ne sauroit prouver , & à laquelle on peut opposer celle qui lui est directement contraire. Sur ces deux Propositions contradictoires , il n'appartient pas à l'homme de rien-décider positivement ; mais la derniere pourroit paroître à bien des gens un peu plus vraisemblable que la premiere , quoique ce degré de vraisemblance ne suffise pas pour fonder une opinion. Il n'est pas difficile de deviner quelle est la cause de notre ignorance sur cet article.



*De* la conduite , n'est pas ainsi nommée .  
*l'Homme.* parce qu'elle est feinte , mais parce  
 qu'en effet elle s'exerce sur des choses  
 & en des occasions qui n'en méritent  
 point. La fausse délicatesse de goût &  
 de complexion n'est telle au contraire  
 que parce qu'elle est feinte ou affec-  
 tée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa  
 force sur un petit péril qui ne lui fait  
 pas de peur : c'est une autre qui par  
 mignardise pâlit à la vûe d'une souris ,  
 ou qui veut aimer les violettes , &  
 s'évanouir aux tubereuses.

\* Qui oseroit se promettre de con-  
 tenter les hommes ? Un Prince , quel-  
 que bon & quelque puissant qu'il fût ,  
 voudroit il l'entreprendre ? qu'il l'es-  
 saye. Qu'il se fasse lui-même une af-  
 faire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son  
 Palais à ses Courtisans , qu'il les ad-  
 mette jusques dans son domestique ,  
 que dans des lieux dont la vûe seule  
 est un spectacle , il leur fasse voir d'au-  
 tres spectacles , qu'il leur donne le  
 choix des jeux , des concerts , & de  
 tous les rafraichissemens , qu'il y ajou-  
 te une chere splendide & une entière  
 liberté , qu'il entre avec eux en société  
 des mêmes amusemens , que le grand  
 hom-

homme devienne aimable , & que le Héros soit humain & familier , il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens , ils déserteroient *la table des Dieux* ; & le *Nectar* avec le tems leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites , il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse : leur goût , si on les en croit , est encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire , & d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flatteurs & si complaisans peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus , & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

\* L'affectation dans le geste , dans le parler , & dans les manieres , est souvent une suite de l'oïveté , ou de l'indifférence ; & il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

*De l'Homme.* \* Les hommes n'ont point de caractères , ou s'ils en ont , c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi , qui ne se démente point , & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes , à persévérer dans la règle ou dans le désordre ; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu , ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires , & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités , que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre : ennemis de la modération , ils outrent toutes choses , les bonnes & les mauvaises , dont ne pouvant ensuite supporter l'excès , ils l'adoucissent par le changement. *Adrasfe* étoit si corrompu & si libertin , qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

\* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres , s'échappent , & ont une bile intarissable sur les plus petits in-

inconvéniens. Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite , car la vertu est égale & ne se dément point : c'est donc un vice , & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les événemens où il y a de quoi faire parler le monde , & beaucoup à gagner pour elle , mais qui se néglige sur tout le reste ?

\* L'on se repent rarement de parler peu , très-souvent de trop parler : maxime usée & triviale que tout le monde fait , & que tout le monde ne pratique pas.

C'est se venger contre soi-même , & donner un trop grand avantage à ses ennemis , que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies , & de mentir pour les décrier.

\* Si l'homme savoit rougir de soi , quels crimes non-seulement cachés , mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas ?

\* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller , c'est par le vice de leur première instruction.

\* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui

D 5 con-

**De l'Homme.** contribue à les rendre sages.  
 \* Il faut aux enfans les verges & la ferule : il faut aux hommes faits une couronne , un sceptre , un mortier , des fourures , des faisceaux , des tymbales , des hoquetons. La Raison & la Justice dénuées de tous leurs ornemens ni ne persuadent ni n'intimident. L'homme qui est esprit se mene par les yeux & les oreilles.

\* *Timon* ou le Misanthrope peut avoir l'ame austère & farouche , mais extérieurement il est civil & cérémonieux : il ne s'échappe pas , il ne s'apprivoise pas avec les hommes , au contraire il les traite honnêtement & sérieusement , il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité , il ne veut pas les mieux connaître ni s'en faire des amis , semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

\* La Raison tient de la Vérité , elle est une : l'on n'y arrive que par un chemin , & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des sots & des impertinens. Celui qui n'a vû que des hommes polis & raisonnables ,

bles , ou ne connoît pas l'homme , ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs , le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences , font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement , qui semblent communs à tous , & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la Province , y fait bientôt , s'il a des yeux , d'étranges découvertes , y voit des choses qui lui sont nouvelles , dont il ne se doutoit pas , dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance par ces expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité , calcule presque en combien de manieres différentes l'homme peut être insupportable.

\* Après avoir mûrement approfondi les hommes , & connu le faux de leurs pensées , de leurs sentimens , de leurs goûts & de leurs affections , l'on est réduit à dire , qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

*De l'Homme.* \* Combien d'ames foibles , molles & indifférentes , sans de grands défauts , & qui puissent fournir à la satire ! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes , mais qui par leur singularité ne tirent point à conséquence , & ne sont d'aucune ressource pour l'instruction & pour la morale ! ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux , & qui sont moins de l'humanité que de la personne.

---



## CHAPITRE XII.

*Des Jugemens.*

CHAP.  
XII.

**R** IEN ne ressemble mieux à la vive persuasion , que le mauvais entêtement : de-là les partis , les cabales , les hérésies.

\* L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

\* Les grandes choses étonnent , & les petites rebutent : nous nous appri-voï-

voisons avec les unes & les autres par l'habitude.

\* Deux choses toutes contraires nous préviennent également , l'habitude & la nouveauté.

\* Il n'y a rien de plus bas , & qui convienne mieux au peuple , que de parler en des termes magnifiques de ceux-mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

\* La faveur des Princes n'exclut pas le mérite , & ne le suppose pas aussi.

\* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés , & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement , nous néglignons de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue , la faveur populaire , celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué , bien plus que ce qui est louable.

\* Je ne sai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer , que ce qui est plus digne d'approbation & de louange ; & si la vertu , le mérite , la beauté , les bonnes actions ,



*Des Ju-  
emens.*

actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot (a) fait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un Poète loue les vers d'un autre Poète, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

\* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

\* Le commun des hommes est si enclin au déreglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exem-

(a) Faux dévot.

xemples ou pernicious ou ridicules , que je croirois assez que l'esprit de singularité , s'il pouvoit avoir ses bornes , & ne pas aller trop loin , approcheroit fort de la droite Raison & d'une conduite réguliere.

\* Il faut faire comme les autres : maxime suspecte , qui signifie presque toujours , il faut mal faire , dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures , qui n'ont point de suite , qui dépendent de l'usage , de la mode & des bienséances.

\* Si les hommes sont hommes plutôt qu'Ours & Pantheres , s'ils sont équitables , s'ils se font justice à eux-mêmes , & qu'ils la rendent aux autres , que deviennent les Loix , leur texte & le prodigieux accablement de leurs Commentaires ? que devient le *petitoire* & le *possessoire* , & tout ce qu'on appelle Jurisprudence ? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes Loix ? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincérité , s'ils sont guéris de la prévention , où sont évanouies les disputes de l'École ;

*Des Jugemens.* cole, la Scholaſtique & les Controverſes ? S'ils ſont temperans, chaſtes & moderés, que leur ſert le myſtérieux jargon de la Médecine, & qui eſt une mine d'or pour ceux qui ſ'aviſent de le parler ; Legiſtes, Docteurs, Médecins, quelle chute pour vous, ſi nous pouvions tous nous donner le mot de devenir ſages ?

De combien de grands hommes dans les différens exercices de la paix & de la guerre, auroit-on dû ſe paſſer ! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains Arts & de certaines Sciences qui ne devoient point être néceſſaires, & qui ſont dans le monde comme des remèdes à tous les maux, dont notre malice eſt l'unique ſource.

Que de choſes depuis VARRON que Varron a ignorées ! Ne nous ſuffiroit-il pas même de n'être ſavant que comme PLATON ou comme SOCRATE ?

\* Tel à un Sermon, à une Muſique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à ſa droite & à ſa gauche, ſur une choſe précifément la même, des ſentimens précifément oppoſés.

sés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais : le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres : l'on ne risque guéres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

CHAP.  
XII.

\* Le Phoenix de la Poësie *Chantan-M. Quinault*, renaît de ses cendres, il a vû mourir & revivre sa réputation en un même jour. Ce Juge même si infailible & si ferme dans ses jugemens, le Public a varié sur son sujet, ou il se trompe ou il s'est trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que *Quinault* en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque tems, *il est bon Poëte.*

\* Chapelain étoit riche, & *Cornille* ne l'étoit pas : *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi dans une telle & telle profession, celui-ci avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée ; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressan-

tes

*Des Ju-  
gemens.* tes de leurs affaires , de leurs plaisirs ;  
de leur santé & de leur vie leur font  
souvent (1) laisser les meilleurs , &  
prendre les pires.

\* La condition des Comédiens  
étoit infame chez les Romains , & ho-  
norable chez les Grecs : qu'est-elle  
chez nous ? On pense d'eux comme  
les Romains , on vit avec eux comme  
les Grecs.

\* Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pan-  
tomime pour être couru des Dames  
Ro-

(1) Une personne qui a beaucoup de péné-  
tration & de goût , m'ayant indiqué cet en-  
droit comme entierement inexplicable , je crus  
qu'il y avoit ici une faute d'impression , &  
qu'il falloit mettre *laisser le meilleur & prendre  
le pire*. Mais je n'ai pas été long-tems sans  
m'appercevoir que cette correction n'étoit nul-  
lement nécessaire ; & que par *les meilleurs &  
les pires* , il faut entendre ici des *personnes* ,  
ceux qui sont les plus habiles , les plus dignes  
d'estime , comme *Corneille* ; & ceux qui sont  
les moins habiles , comme *Chapelain* , &c. ce  
qu'on pourroit expliquer par une espece d'al-  
lusion à ce mot de l'Évangile , *l'un sera pris ,  
& l'autre laissé*. Je ne prétens pas que la  
Bruyere ait eu cette allusion dans l'esprit :  
mais je m'en fers pour faire mieux compren-  
dre à ses Lecteurs le sens d'une expression qui  
paroît d'abord assez obscure.

Romaines , à *Rhoé* de danser au théâtre , à *Roscie* & à *Nerine* de représenter dans les chœurs , pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace suites d'une trop grande puissance , avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystère. Ils se plaisoient à faire du théâtre public celui de leurs amours : ils n'étoient point jaloux de l'amphitéâtre , & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient , non pas une belle personne , ou une excellente Comédienne , mais une Comédienne.

\* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles-Lettres , & de quelle utilité ils les croient dans la République , que le prix qu'ils y ont mis , & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art si mécanique ni de si vile condition , où les avantages ne soient plus sûrs , plus prompts & plus solides. Le Comédien couché dans son carrosse jette de la boue au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs , savant & pédant sont synonymes.

Sou-

*Des Jugemens.*

Souvent où le riche parle & parle de doctrine , c'est aux doctes à se taire , à écouter , à applaudir , s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

\* Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans , à qui ils ôtent les manières du monde , le savoir-vivre , l'esprit de société , & qu'ils renvoient ainsi dépouillés à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible , & qui ne coûte aucune peine , l'on s'y range en foule ; & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Savans. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES , de HARLAY , BOSSUET , SEGUIER , MONTAUSIER , VARDES , CHEVREUSE , NO-

\* Mlle. VION , LAMOIGNON , SCUDERY \* ,  
Scudery. PELISSON , & de tant d'autres Person-  
nages également doctes & polis , s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES , de CONDE' , de CONTI , de BOURBON , du MAINE , de VENDÔME , comme de Princes qui ont su  
join-

joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances , & l'Atticisme des Grecs , & l'Urbanité des Romains , l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers ; & s'ils ont recours à de solides raisons , elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution , & se donner seulement la peine de douter , si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les Sciences , qui fait bien penser , bien juger , bien parler & bien écrire , ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manieres : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

\* Il est savant , dit un Politique , il est donc incapable d'affaires , je ne lui confierois pas l'état de ma garde-robe ; & il a raison : OSSAT , XIMENES , RICHELIEU étoient savans , étoient-ils habiles ? ont-ils passé pour de bons Ministres ? Il sait le Grec , continue l'homme d'Etat , c'est un Grimaud , c'est un Philosophe. Et en effet , une Fruitiere à Athenes selon  
les



*Des Ju-  
gemens.* les apparences parloit Grec , & par  
cette raison étoit Philosophe. Les  
BIGNONS , les LAMOIGNONS , étoient  
de purs Grimauds : qui en peut douter ? ils savoient le Grec. Quelle vision , quel délire au grand , au sage ,  
au judicieux ANTONIN de dire , *qu'alors les Peuples seroient heureux , si l'Empereur philosophoit , ou si le Philosophe ou le Grimaud venoit à l'Empire.*

Les Langues sont la clef ou l'entrée des Sciences , & rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les Langues sont anciennes ou nouvelles , mortes ou vivantes , mais si elles sont grossières ou polies , si les Livres qu'elles ont formés , sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre Langue pût un jour avoir le sort de la Grecque & de la Latine , seroit-on pédant quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus , pour lire MOLIERE OU LA FONTAINE.

\* Je nomme *Euripile* , & vous dites , c'est un Bel-Esprit : vous dites aussi de celui qui travaille une poutre , il est Charpentier ; & de celui qui refait un mur , il est Maçon. Je vous de-

de quel est l'attelier où travaille  
 comme de métier, ce Bel-Esprit ?  
 est son enseigne ? à quel habit  
 connoît-on ? quels sont les outils ?  
 le coin, sont-ce le marteau ou  
 me ? où fend-il, où coigne-t-il  
 ouvrage, où l'expose-t-il en ven-  
 n Ouvrier se pique d'être Ou-  
 Euripile se pique t-il d'être Bel-  
 ? s'il est tel, vous me peignez  
 , qui met l'esprit en rotture, une  
 ile & mécanique, à qui ni ce  
 beau, ni ce qui est esprit, ne  
 ent s'appliquer sérieusement ; &  
 vrai qu'il ne se pique de rien, je  
 entends, c'est un homme sage &  
 de l'esprit. Ne dites vous pas  
 : du Savantasse, il est Bel-Es-  
 & ainsi du mauvais Poète ? Mais  
 même, vous croyez-vous sans  
 esprit ? & si vous en avez, c'est  
 toute de celui qui est beau &  
 nable, vous voilà donc un Bel-  
 : ou s'il s'en faut peu que vous  
 niez ce nom pour une injure,  
 uez, j'y consens, de le donner  
 pile, & d'employer cette ironie  
 e les fots sans le moindre discer-  
 it, ou comme les ignorans qu'el-  
 le

Des Ju-  
gemens.

le console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

\* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie : qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthene*, continuez d'écrire : ne verrons nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera Livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûe d'un chat, & moi à la vûe d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien : ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un  
Ma-

Magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient *Commis* ; & bien-tôt plus riche que son Maître , il le laisse dans la roture , & avec de l'argent il devient noble. B\*\* s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes : BB\*\* à vendre en bouteille l'eau de la rivière. \* Un autre Charlatan arrive ici de de-là les Monts avec une malle , il n'est pas déchargé , que les pensions courent ; & il est prêt de retourner d'où il arrive , avec des mulets & des fourgons. *Mercur*e est *Mercur*e , & rien d'avantage , & l'or ne peut payer les médiations & les intrigues : on y ajoute la faveur & les distinctions. Et sans parler que des gains licites , on paye au Thuillier sa thuille , & à l'Ouvrier son tems & son ouvrage : paye-t-on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit ? & s'il pense très-bien , le paye-t-on très-largement ? se meuble-t-il , s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juste ? Il faut que les hommes soient habillés , qu'ils soient rasés , il faut que retirés dans leurs maisons ils aient une porte qui ferme bien : est-il nécessaire qu'ils soient instruits ? Folie , simplicité , imbecillité , continue

*Des Ju-  
gemens.* grande recherche dans nos habits , des  
mœurs si cultivées , de si belles Loix  
& un visage blanc , nous sommes bar-  
bares pour quelques Peuples.

\* Si nous entendions dire des  
Orientaux , qu'ils boivent ordinaire-  
ment d'une liqueur qui leur monte à  
la tête , leur fait perdre la Raison ; &  
les fait vomir , nous dirions , cela est  
bien barbare.

\* Ce Prélat se montre peu à la  
Cour , il n'est de nul commerce , on ne  
le voit point avec des femmes , il ne  
joue ni à grande ni à petite prime , il  
n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles ,  
il n'est point homme de cabale , & il  
n'a point l'esprit d'intrigue : toujours  
dans son Evêché , où il fait une rési-  
dence continuelle , il ne songe qu'à  
instruire son peuple par la parole , &  
à l'édifier par son exemple : il consume  
son bien en des aumônes , & son corps  
par la pénitence : il n'a que l'esprit de  
régularité ; & il est imitateur du zèle  
& de la piété des Apôtres. Les tems  
sont changés ; & il est menacé sous ce  
Règne d'un titre plus éminent.

\* Ne pourroit-on point faire com-  
prendre aux personnes d'un certain

caractère & d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés à faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes; & qu'à les voir si plaisans & si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si sévères : oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manières de la politesse dont ils se piquent; quelle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures différentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque?

\* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & première vûe : il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, & forcés même par le tems & les occasions, que la vertu parfaite, &

*Des Ju-  
gemens.* le vice consommé viennent enfin à se  
déclarer.

*Frag-  
ment.* „ \* ..... Il disoit que l'esprit  
„ dans cette belle personne étoit un  
„ diamant bien mis en œuvre ; & con-  
„ tinuant de parler d'elle : c'est , ajou-  
„ toit-il , comme une nuance de rai-  
„ son & d'agrément qui occupe les  
„ yeux & le cœur de ceux qui lui par-  
„ lent , on ne fait si on l'aime ou si on  
„ l'admire : il y a en elle de quoi faire  
„ une parfaite amie , il y a aussi de  
„ quoi vous mener plus loin que l'a-  
„ mitié : trop jeune & trop fleurie  
„ pour ne pas plaire , mais trop mo-  
„ deste pour songer à plaire , elle ne  
„ tient compte aux hommes que de  
„ leur mérite , & ne croit avoir que  
„ des amis. Pleine de vivacités & ca-  
„ pable de sentimens elle surprend &  
„ elle interesse ; & sans rien ignorer  
„ de ce qui peut entrer de plus déli-  
„ cat & de plus fin dans les conversa-  
„ tions , elle a encore ces saillies heu-  
„ reuses qui entr'autres plaisirs qu'el-  
„ les font , dispensent toujours de la  
„ réplique. Elle vous parle comme  
„ celle qui n'est pas savante , qui dou-  
„ te & qui cherche à s'éclaircir , &  
„ elle

» elle vous écoute comme celle qui  
 » fait beaucoup , qui connoît le prix  
 » de ce que vous lui dites , & auprès  
 » de qui vous ne perdez rien de ce qui  
 » vous échappe. Loin de s'appliquer  
 » à vous contredire avec esprit , &  
 » d'imiter *Elvire* qui aime mieux pas-  
 » ser pour une femme vive , que mar-  
 » quer du bon sens & de la justesse ,  
 » elle s'approprie vos sentimens , elle  
 » les croit siens , elle les étend , elle  
 » les embellit , vous êtes content de  
 » vous d'avoir pensé si bien & d'avoir  
 » mieux dit encore que vous n'aviez  
 » cru. Elle est toujours au-dessus de la  
 » vanité , soit qu'elle parle , soit qu'elle  
 » écrive : elle oublie les traits où il  
 » faut des raisons , elle a déjà com-  
 » pris que la simplicité est éloquente.  
 » S'il s'agit de servir quelqu'un & de  
 » vous jeter dans les mêmes intérêts ,  
 » laissant à *Elvire* les jolis discours &  
 » les belles lettres qu'elle met à tous  
 » usages , *Artenice* n'emploie auprès  
 » de vous que la sincérité , l'ardeur ,  
 » l'empressement & la persuasion. Ce  
 » qui domine en elle c'est le plaisir de  
 » la lecture , avec le goût des person-  
 » nes de nom & de réputation , moins



*Des Ju-  
gemens.*

» pour en être connue que pour les  
 » connoître. On peut la louer d'avant-  
 » ce de toute la sagesse qu'elle aura  
 » un jour, & de tout le mérite qu'elle  
 » se prépare par les années, puis-  
 » qu'avec une bonne conduite elle a  
 » de meilleures intentions, des prin-  
 » cipes sûrs, utiles à celles qui sont  
 » comme elle exposées aux soins &  
 » à la flatterie; & qu'étant assez par-  
 » ticulière sans pourtant être farou-  
 » che, ayant même un peu de pen-  
 » chant pour la retraite, il ne lui sau-  
 » roit peut-être manquer que les oc-  
 » casions, ou ce qu'on appelle un  
 » grand théâtre pour y faire briller  
 » toutes ses vertus.

\* Une belle femme est aimable  
 dans son naturel, elle ne perd rien à  
 être négligée, & sans autre parure que  
 celle qu'elle tire de sa beauté & de sa  
 jeunesse. Une grace naïve éclate sur  
 son visage, anime ses moindres ac-  
 tions : il y auroit moins de péril à la  
 voir avec tout l'attirail de l'ajustement  
 & de la mode. De même un homme  
 de bien est respectable par lui même,  
 & indépendamment de tous les dehors  
 dont il voudroit s'aider pour rendre sa  
 per-

personne plus grave , & sa vertu plus spécieuse. Un air réformé , une modestie outrée , la singularité de l'habit , une ample calotte , n'ajoutent rien à la probité , ne relevent pas le mérite , ils le fardent , & font peut-être qu'il est moins pur , & moins ingénu.

• Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent , & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave , mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. On la gravité n'est point , ou elle est naturelle ; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

• \* Un homme de talent & de réputation , s'il est chagrin & austere , il effarouche les jeunes gens , les fait penser mal de la vertu , & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est au contraire d'un bon commerce , il leur est une leçon utile , il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieusement , avoir des vûes sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

E 5      \* La

*Des Ju-  
gemens.*

\* La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes ; elle nous peut servir de conjecture.

\* L'air spirituel est dans les hommes , ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

\* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit , & qui est connu pour tel , n'est pas laid , même avec des traits qui sont difformes , ou s'il a de la laideur , elle ne fait pas son impression.

\* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! Combien de tems , de règles , d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on fait marcher , pour chanter comme on parle , parler & s'exprimer comme l'on pense , jetter autant de force , de vivacité , de passion & de persuasion dans un Discours étudié & que l'on prononce dans le public , qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers.

\* Ceux qui sans nous connoître as-  
sez ,

sez , pensent mal de nous , ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent , c'est le fantôme de leur imagination.

\* Il y a de petites règles , des devoirs , des bienséances attachées aux lieux , aux tems , aux personnes , qui ne se devinent point à force d'esprit , & que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre , avant qu'ils soient assez instruits , c'est en juger par leurs ongles , ou par la pointe de leurs cheveux , c'est vouloir un jour être détrompé.

\* Je ne sai s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique ; & si un besoin extrême , ou une violente passion , ou un premier mouvement tirent à conséquence.

\* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes , est souvent la vérité.

Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles , on est exposé à dire en moins d'une heure le oui & le non sur une même chose , ou sur une même personne , déterminé seulement par un esprit de

*Des Ju-  
gemens.*

société & de commerce ; qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent différemment.

\* Un homme partial est exposé à de petites mortifications ; car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, & que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquièrent ceux qu'il n'aime point.

\* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une Dignité ou Séculière ou Ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie : faibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait désertir les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, jusqu'aux Médecins : ils sont bien éloignés

gnés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remèdes, qui feroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge & l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuent.

\* La règle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

\* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs & de nos manières, que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

- Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on fait encore admirer un sot.

\* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

\* Un

*Des Ju-  
guemens.*

\* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien , quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre , & est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions , qui entend ses intérêts , qui y sacrifie beaucoup de choses , qui a sù acquérir du bien , ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins , & qui ne tue personne , dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme , mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

\* Faux ni un saint ni un dévot\* , & qui s'est  
dévot. peiné à n'avoir que de la vertu.

\* Talent , goût , esprit , bon sens ; choses différentes , non incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût il y a la différence de la cause à son effet.

En-

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à la partie.

Appellerai-je homme d'esprit, celui qui borné & renfermé dans quelque Art ; ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection , ne montre hors de-là ni jugement , ni mémoire , ni vivacité , ni mœurs , ni conduite , qui ne m'entend pas , qui ne pense point , qui s'énonce mal , un Musicien , par exemple , qui après m'avoir comme enchanté par ses accords , semble s'être remis avec son luth dans un même étui , ou n'être plus sans cet instrument , qu'une machine démontée , à qui il manque quelque chose , & dont il n'est plus permis de rien attendre ?

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu , pourroit-on me le définir ? Ne faut-il ni prévoyance , ni finesse , ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs ? & s'il en faut , pourquoi voit-on des imbécilles qui y excellent , & de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité , à qui une piece ou une carte dans les mains , troublent la vue , & fait perdre contenance ?



*Des Ju-  
gements.*

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier ; lourd , stupide , il ne fait pas parler ; ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire , c'est le modèle des bons contes , il fait parler les animaux , les arbres , les pierres , tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté , qu'élégance , que beau naturel , & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple , timide , d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre , & il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient , il ne fait pas la réciter , ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition , il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE , de POMPE'E , de NICOMEDE , d'HERACLIUS , il est Roi , & un grand Roi , il est Politique , il est Philosophe : il entreprend de faire parler des Héros , de les faire agir : il peint les Romains : ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers , que dans leur Histoire.

\* Voulez-vous quelque autre prodige : concevez un homme facile , doux , complaisant , traitable , &  
tout

tout d'un coup violent , colere , fou-  
 geux , capricieux. Imaginez-vous un  
 homme simple , ingénu , crédule , ba-  
 din , volage , un enfant en cheveux  
 gris : mais permettez-lui de se recueil-  
 lir , ou plutôt de se livrer à un génie ,  
 qui agit en lui , j'ose dire , sans qu'il  
 y prenne part , & comme à son inscû ,  
 quelle verve ! qu'elle élévation ! quel-  
 les images ! quelle latinité ! Parlez-  
 vous d'une même personne , me direz-  
 vous ? Oui , du même , de *Theodas* , &  
 de lui seul. Il crie , il s'agite , il se rou-  
 le à terre , il se relève , il tonne , il  
 éclate ; & du milieu de cette tempête  
 il sort une lumière qui brille , qui  
 réjouit : disons-le sans figure , il parle  
 comme un fou , & pense comme un  
 homme sage : il dit ridiculement des  
 choses vraies , & follement des choses  
 sensées & raisonnables : on est surpris  
 de voir naître & éclore le bon sens du  
 sein de la bouffonnerie , parmi les gri-  
 maces & les contorsions : qu'ajoute-  
 rai-je davantage , il dit & il fait mieux  
 qu'il ne fait : ce sont en lui comme  
 deux ames qui ne se connoissent  
 point , qui ne dépendent point l'une  
 de l'autre , qui ont chacune leur tour ,  
 ou

*Des Ju-  
gemens.*

ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante , si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges , prêt de se jeter aux yeux de ses critiques , & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tous différens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas , car il est bon homme , il est plaisant homme , & il est excellent homme.

\* Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare , ce sont les diamans & les perles.

\* Tel connu dans le monde par de grands talens , honoré & chéri partout où il se trouve , est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pû réduire à l'estimer : tel autre au contraire , prophète dans son pays , jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens , & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison , s'applaudit d'un mérite rare & singulier , qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole , mais qu'il laisse chez soi  
tou-

toutes les fois qu'il sort , & qu'il ne porte nulle part.

CHA  
XII

\* Tout le monde s'élève contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant , & une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession. L'on ne se rend qu'à l'extrémité , & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses : tous alors se rapprochent de lui ; & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

\* Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres , & de les élever , s'il se pouvoit , jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent , ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes , ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vûe ; & nous devient plus douce & plus supportable.

\* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles , ils perdent en un moment la terre de vûe , & font leur route : tout leur rit , tout leur succède ,

**Des Ju-  
gemens.**

de , action , ouvrage , tout est comblé d'éloges & de récompenses , ils ne se montrent que pour être embrassés & félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte , les flots se brisent au pied : la puissance , les richesses , la violence , la flatterie , l'autorité , la faveur , tous les vents ne l'ébranlent pas , c'est le Public , où ces gens échouent.

\* Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui , seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur , qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; & celui qui écrit l'Histoire de son Pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siècles traite toute autre doctrine , de Science triste , vaine & inutile , pendant qu'il est peut-être méprisé du Géometre.

\* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine maniere & en faire des leçons , qui en manque pour voir qu'il

qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie , mais il s'égare , & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

\* *Herille* , soit qu'il parle , qu'il harangue , ou qu'il écrive , veut citer : il fait dire au Prince des Philosophes , que le vin enivre , & à l'Orateur Romain que l'eau le tempère. S'il se jette dans la Morale , ce n'est pas lui , c'est le divin Platon qui assure que la Vertu est aimable , le Vice odieux , ou que l'un & l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes , les plus triviales , & qu'il est même capable de penser , il veut les devoir aux Anciens , aux Latins , aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit , ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il fait : il veut citer.

\* C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre , que de le donner pour sien : il n'est pas relevé , il tombe avec des gens d'esprit , ou qui se croient tels , qui ne l'ont pas dit , & qui devoient le dire. C'est au compain le faire valoir , que de le rap-

*Des Jugemens.*

rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de savoir : il est dit avec plus d'insinuation, & reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit s'il faut rire ; & s'il faut admirer, on admire.

\* On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient :  
 » Quels bizarres portraits nous fait ce  
 » Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulières ne décrit-il  
 » point ! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ?  
 » quelles couleurs, quel pinceau ! ce  
 » sont des chimères. » Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes ; & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

\* Celui qui est riche par son savoir-faire, connoît un Philosophe, ses préceptes, sa morale & sa conduite ; & n'imaginant pas dans tous les

les hommes une autre fin de toutes leurs actions , que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie , dit en son cœur : Je le plains , je le tiens échoué ce rigide Censeur , il s'égare & il est hors de route , ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent , & que l'on arrive au délicieux port de la fortune : & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne , dit *Antistius* , à ceux que j'ai loués dans mon Ouvrage , s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux ? ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes , s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés : mais comme c'est un événement qu'on ne voit point , il suit de-là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut , ajoute ce Philosophe , envier ou refuser à mes Ecrits leur récompense : on ne sauroit en diminuer la réputation ; & si on le fait , qui m'empêchera de le mépriser ?

\* Il est bon d'être Philosophe , il n'est guères utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un



*Des Ju-  
gemens.*

de Philosophe : ce sera toujours lui dire une injure , jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement ; & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable , de lui concilier toute l'estime qui lui est dûe.

\* Il y a une Philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition & de la fortune , qui nous égale , que dis-je , qui nous place plus haut que les riches , que les grands & que les puissans , qui nous fait négliger les postes , & ceux qui les procurent , qui nous exempte de desirer , de demander , de prier , de solliciter , d'importuner ; & qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre Philosophie qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

\* C'est abrégier & s'épargner mille discussions , que de penser de certaines gens , qu'ils sont incapables de parler juste , & de condamner ce qu'ils disent , ce qu'ils ont dit , & ce qu'ils diront.

Nous n'approuvons les autres que  
par

par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; & il semble qu'estimer quelqu'un , c'est l'égaliser à soi.

\* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables , sont chez nous comme dans leur centre , ils ne pesent plus , on ne les sent pas. Tel parle d'un autre , & en fait un portrait affreux , qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts , que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance , que nous paroissant tels qu'ils sont , ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

\* La sage conduite roule sur deux pivots , le passé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidelle & une grande prévoyance , est hors du péril de censurer dans les autres , ce qu'il a peut-être fait lui-même , ou de condamner une action dans un pareil cas , & dans toutes les circonstances , où elle lui fera un jour inévitable.

\* Le Guerrier & le Politique non plus que le Joueur habile , ne font pas

*Des Ju-  
gemens.*

arrêts nous déchargent & nous ren-  
voyent absous , qui sont infirmés par  
la voix du peuple.

\* Un homme est fidèle à de certai-  
nes pratiques de Religion , on le voit  
s'en acquitter avec exactitude , per-  
sonne ne le loue , ni ne le désapprouve ,  
on n'y pense pas : tel autre y revient  
après les avoir négligées dix années  
entieres , on se récrie , on l'exalte ,  
cela est libre : moi je le blâme d'un si  
long oubli de ses devoirs & je le trou-  
ve heureux d'y être rentré.

\* Le flatteur n'a pas assez bonne  
opinion de soi ni des autres.

\* Tels sont oubliés dans la distri-  
bution des graces , & font dire d'eux ,  
*pourquoi les oublier* , qui , si l'on s'en  
étoit souvenu , auroient fait dire ,  
*pourquoi s'en souvenir*. D'où vient cette  
contrariété ? Est-ce du caractère de ces  
personnes ou de l'incertitude de nos  
jugemens , ou même de tous les deux ?

\* On dit communément après un  
tel , qui sera Chancelier ? qui sera Pri-  
mat des Gaules ? qui sera Pape ? On  
va plus loin : chacun selon ses sou-  
hais ou son caprice fait sa promotion ,  
qui est souvent de gens plus vieux &  
plus

plus caducs que celui qui est en place : & comme il n'y a pas de raison qu'une Dignité tue celui qui s'en trouve revêtu , qu'elle sert au contraire à le rajeunir , & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources , ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

\* La disgrâce éteint les haines & les jalousies. Celui là peut bien faire , qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite , il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un Héros impunément.

\* Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus , mérite , tout est dédaigné , ou mal expliqué ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur , qu'il ne craigne ni le fer ni le feu , qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTREVEL † , c'est un bravache , on en plaîsante : il n'a plus de quoi être un Héros.

† Ma  
de Mo  
trevel  
Com  
Gen.  
L. C  
Lieut  
Gen.

Je me contredis , il est vrai : accusez-en les hommes , dont je ne fais que rapporter les jugemens , je ne dis pas de différens hommes , je dis les mêmes qui jugent si différemment.

\* Il ne faut pas vingt années ac-

F 5 com-

*Des Ju-  
gemens.*

complices pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres & les plus vraies. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en soi & indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire, rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerais aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France, VAUBAN est infailible, on n'en appelle point; qui me garantiroit que dans peu de tems on n'insinuera pas que même sur le siège, qui est son fort & où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*?

\* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, & que la  
pas-

passion domine , l'homme docte est un *Savantasse* , le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien , le Financier un *Maltotier* , & le Gentilhomme un *Gentillâtre* : mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere & la haine ont sù inventer , deviennent familiers ; & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est , ose s'en servir.

\* Vous vous agitez , vous vous donnez un grand mouvement , surtout lorsque les ennemis commencent à fuir , & que la victoire n'est plus douteuse , ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siège à paroître en cent endroit pour n'être nulle part , à prévenir les ordres du Général de peur de les suivre , & à chercher les occasions , plutôt que de les attendre & les recevoir : votre valeur seroit-elle fausse ?

\* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués , & où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur & la vie.

\* A voir comme les hommes aiment la vie , pouvoit-on soupçonner  
F G qu'ils

**Des Ju-  
gemens.** qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie , & que la gloire qu'ils préfèrent à la vie , ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens , ou qu'ils ne connoissent point , ou qu'ils n'estiment point.

\* Ceux qui ni Guerriers ni Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour , qui ne font pas un siège , mais qui y assistent , ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre , quelque surprenante qu'elle soit , sur la tranchée , sur l'effet des bombes & du canon , sur les coups de main , comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoient : la résistance continue , les pluies surviennent , les fatigues croissent , on plonge dans la fange , on a à combattre les saisons & l'ennemi , on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée ; quelles extrémités ! on perd courage , on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siège ? Le salut de l'Etat dépend-il d'une Citadelle de plus ou de moins ? Ne faut-il pas , ajoutent-ils , fléchir sous les ordres du Ciel qui

qui semble se déclarer contre nous , & remettre la partie à un autre tems ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté , & , s'ils osoient dire , l'opiniâtreté du Général qui se roidit contre les obstacles , qui s'anime par la difficulté de l'entreprise , qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé , ces hommes si découragés relevent l'importance de cette conquête , en prédisent les suites , exagèrent la nécessité qu'il y avoit de la faire , le péril & la honte qui suivoient de s'en désister , prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible : ils reviennent avec la Cour , passent par les Villes & les Bourgades , fiers d'être regardés de la Bourgeoisie qui est aux fenêtres , comme ceux mêmes qui ont pris la place , ils en triomphent par les chemins , ils se croient braves : revenus chez eux ils vous étourdisseient de flancs , de redans , de ravelins , de fausse-braye , de courtines , & de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir les a portés* , & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril* , des hazards qu'ils ont couru à leur



*Des Ju-  
gemens.* retour d'être pris ou tués par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

\* C'est le plus petit inconvénient du monde , que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit , de bon sens , d'imagination , de mœurs & de doctrine , il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte & de ridicule , s'exposent par de longs & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

\* Ceux qui employent mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa brieveté. Comme ils le consomment à s'habiller , à manger , à dormir , à de fots discours , à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire , & souvent à ne rien faire : ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage , en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems , cela va loin à la fin d'une longue vie : & si le mal est encore

core plus grand dans les autres conditions des hommes , quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde , d'une chose si précieuse , & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez.

\* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes , qui ont une ame qui est esprit , dont toute la vie est occupée , & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple , c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent , mais qui sont entièrement inutiles , & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

\* La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame , & se répandent en tant d'actions , & d'exercices , où il semble qu'elle est inutile , que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un , en disant qu'il pense : cet éloge même est devenu vulgaire , qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien , ou du cheval.

\* A quoi vous divertissez-vous ? à quoi passez-vous le tems ? vous demandent les fots & les gens d'esprit. Si je réplique que c'est à ouvrir les yeux & à voir , à prêter l'oreille & à en-

*Des Jugemens.* entendre, & à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire : Les folies des biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptés, ne se font pas sentir : Jouez-vous ? masquez-vous ? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande & trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du tems, c'est le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce sens que la liberté !

\* CESAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers (a) : il n'avoit point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après sa mort : né fier, ambitieux, & se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux em-

(a) V. les pensées de M. Pascal, Chap. 34 où il dit le contraire.

employer son tems qu'à conquérir le Monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un deſſein ſi ſérieux : il eſt étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'aient plutôt rompu ſon entrepriſe.

\* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE , A DEJA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITE'S , ET PAR UNE VERTU ANTICIPE'E , QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES (b) DE L'ETRE QUE LES AUTRES HOMMES.

\* Si le monde dure ſeulement cent millions d'années , il eſt encore dans toute ſa fraîcheur , & ne fait preſque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches ; & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des ſiècles ſi reculés ? Mais ſi l'on juge par le

(b) Contre la maxime latine & triviale ,  
*Heroum Filii noxa.*

**Des Ju-  
gemens.** le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les Arts, dans les Sciences, dans la Nature, & j'ose dire dans l'Histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la Terre, dans les Etats & dans les Empires ! quelle ignorance est la nôtre ! & quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans.

\* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

\* Ne faire sa Cour à personne, et attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

\* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes. La nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

\* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre sur ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours ?

urs ? êtes-vous vicieux , ô *Thra-*  
 ? je ne le favois pas , & vous me  
 prenez : ce que je sai est que vous  
 es plus jeune.

CHAP.  
XII.

Et vous qui voulez être offensé per-  
 nellement de ce que j'ai dit de  
 quelques Grands , ne criez-vous point  
 la blessure d'un autre ? Etes-vous  
 laineux , mal-faisant , mauvais  
 ifant , flatteur , hypocrite ? je l'i-  
 rois , & ne pensois pas à vous ; j'ai  
 lé des Grands.

° L'esprit de modération & une  
 taine sagesse dans la conduite ,  
 sent les hommes dans l'obscurité :  
 eur faut de grandes vertus pour  
 e connus & admirés , ou peut-être  
 grands vices.

° Les hommes sur la conduite des  
 nds & des petits indifféremment ,  
 e prévenus , charmés , enlevés par  
 eussite : il s'en faut peu que le cri-  
 heureux ne soit loué comme la  
 m même , & que le bonheur ne  
 ine lieu de toutes les vertus. C'est  
 noir attentat , c'est une sale &  
 euse entreprise , que celle que le  
 cès ne sauroit justifier.

° Les hommes séduits par de bel-  
 les

*Des Ju-  
gemens.* les apparences & de spécieux prétextes , goûtent aisément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité , ils en parlent avec intérêt , il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on lui impute , ils y sont déjà accoutumés , & n'en attendent que le succès , lorsque venant au contraire à avorter , ils décident avec confiance & sans aucune crainte de se tromper , qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réussir.

\* Il y a de tels projets d'un si grand éclat & d'une conséquence si vaste , qui font parler les hommes si long-tems , qui font tant espérer ou tant craindre , selon les divers intérêts des peuples , que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la Scène avec un si bel appareil , pour se retirer sans rien dire : quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise , il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui , est de la manquer.

\* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vûes & ses projets , admi-

rez sa conduite , exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises , la prudence n'y a aucune part ; & où manque la prudence , trouvez la grandeur si vous le pouvez.

Un ennemi est mort , qui étoit à la tête d'une Armée formidable , destinée à passer le Rhin : il savoit la guerre , & son expérience pouvoit être secondée de la fortune ; quels feux de joie a-t-on vûs , quelle fête publique ? il y a des hommes au contraire naturellement odieux , & dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font , ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire , que la voix du peuple éclate à leur mort , & que tout tressaille , jusqu'aux enfans , dès que l'on murmure dans les places , que la terre enfin en est délivrée.

\* O tems ! ô mœurs ! s'écrie *Heraclite* , ô malheureux siècle ! siècle rempli de mauvais exemples , où la vertu souffre , où le crime domine , où il triomphe ! Je veux être un *Lycaon* , un *Ægiste* , l'occasion ne peut être  
meil-



*Des Ju-  
gemens.* meilleure , ni les conjonctures plus fa-  
vorables , si je desiré du moins de  
fleurir & de prospérer. Un homme  
dit , je passerai la mer , je dépouillerai  
mon Pere de son Patrimoine , je le  
chasserai lui , sa femme , son héritier ,  
de ses Terres & de ses Etats : & com-  
me il l'a dit , il l'a fait. Ce qu'il devoit  
appréhender , c'étoit le ressentiment  
de plusieurs Rois qu'il outrage en la  
personne d'un seul Roi , mais ils tien-  
nent pour lui : ils lui ont presque dit ,  
passez la mer , dépouillez votre pere ;  
montrez à tout l'Univers qu'on peut  
chasser un Roi de son Royaume , ainsi  
qu'un petit Seigneur de son Château ,  
ou un Fermier de sa métairie , qu'il  
n'y ait plus de différence entre de sim-  
ples particuliers & nous , nous som-  
mes las de ces distinctions : appre-  
nez au monde que ces Peuples que  
Dieu a mis sous nos pieds , peuvent  
nous abandonner , nous trahir , nous  
livrer , se livrer eux-mêmes à un  
Etranger ; & qu'ils ont moins à crain-  
dre de nous , que nous d'eux & de  
leur puissance. Qui pourroit voir des  
choses si tristes avec des yeux secs , &  
une ame tranquille ? Il n'y a point de  
Char-

Charges qui n'ayent leurs privilèges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle , qui ne plaide , qui ne s'agite pour les défendre : la Dignité Royale seule n'a plus de privilèges , les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul toujours bon & magnanime ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se lignent comme pour se venger de lui , & de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune : l'esprit de pique & de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur , de la Religion , & de leur Etat , est-ce assez ? à leur intérêt personnel & domestique : il y va , je ne dis pas de leur élection , mais de leur succession , de leurs droits comme héréditaires , enfin dans tout , l'homme l'emporte sur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe , se délivroit lui-même (4) d'un fatal ennemi , alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un grand Empire : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés arbitres & médiateurs temporisent ; & lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur

(4) *Le Turc.*

*Des Ju-  
gemens.*

leur médiation , ils la promettent. O pasteurs , continue Heraclite , O rustres qui habitez sous le chaume & dans les cabanes , si les événemens ne vont point jusqu'à vous , si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes , si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées , mais seulement de renards & de loups-cerviers , recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir , & à boire de l'eau de vos citernes.

§ \* Petits hommes , hauts de six pieds , tout au plus de sept , qui vous enfermez aux foires comme géans , comme des pieces rares dont il faut acheter la vûe , dès que vous allez jusqu'à huit pieds , qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* & de l'*éminence* , qui est tout ce qu'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel , & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles , especes d'animaux glorieux & superbes , qui méprisez toute autre espece , qui ne faites pas même comparaison avec l'Elephant & la Baleine , approchez , hommes , répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun pro-  
vcr-

verbe , *des loups ravissans , des lions furieux , malicieux comme un singe : & vous autres , qui êtes-vous ? J'entends sonner sans cesse à mes oreilles , l'homme est un animal raisonnable : qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups , les singes , & les lions , ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante , que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire , pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur : laissez-les un peu se définir eux-mêmes , & vous verrez comme ils s'oublieront , & comme vous serez traités. Je ne parle point , ô hommes , de vos légeretés , de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au-dessous de la taupe & de la tortue , qui vont sagement leur petit train , & qui suivent , sans varier , l'instinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger , & qui fait une belle descente sur la perdrix , voilà un bon oiseau ; & d'un lévrier , qui prend un lievre corps à corps , c'est un bon lévrier : je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le fan-*

Des Ju-  
gemens.

glier , qui le met aux abois , qui l'at-  
teint & qui le perce , voilà un brave  
homme. Mais si vous voyez deux  
chiens qui s'abboyent , qui s'affron-  
tent , qui se mordent & se déchirent ,  
vous dites , voilà de fots animaux , &  
vous prenez un bâton pour les séparer.  
Que si l'on vous disoit que tous les  
chats d'un grand país se sont assem-  
blés par milliers dans une plaine , &  
qu'après avoir miaulé tout leur saoul ,  
ils se sont jettés avec fureur les uns  
sur les autres , & ont joué ensemble  
de la dent & de la griffe , que de cette  
mêlée il est demeuré de part & d'au-  
tre neuf à dix mille chats sur la place ,  
qui ont infecté l'air à dix lieues de là  
par leur puanteur ; ne diriez-vous pas ,  
voilà le plus abominable *sabat* dont  
on ait jamais ouï parler ? & si les loups  
en faisoient de même , quels hurle-  
mens , quelle boucherie ! Et si les uns  
ou les autres vous disoient qu'ils ai-  
ment la gloire , concluriez-vous de ce  
discours qu'ils la mettent à se trouver  
à ce beau rendez-vous , à détruire ainsi  
& à anéantir leur propre espèce ; ou  
après l'avoir conclu , ne ririez-vous  
pas de tout votre cœur de l'ingénuité  
de

de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà en animaux raisonnables , & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles , imaginé les lances , les piques , les dards , les sabres & les cimenterres , & à mon gré fort judicieusement , car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres , que vous arracher les cheveux , vous égratigner au visage , ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête : au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes , qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte , sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables , vous avez bien encheri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup , s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine : vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs , qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent , sans compter ceux qui tombant sur vos

*Des Ju-  
gemens.*

toits , enfoncent les planchers , vont du grenier à la cave , en enlèvent les voûtes , & font sauter en l'air avec vos maisons , vos femmes qui sont en couche , l'enfant & la nourrice ; & c'est là encore où *gist* la gloire , elle aime le *remue-menage* , & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives , & dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer , ce qui est sans mentir une jolie parure , & qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un charlatan subtil ouvrier , dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête , leur avoit passé un corps de cuirasse , mis des brassards , des genouilleres , la lance sur la cuisse , rien ne leur manquoit , & en cet équipage elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos* , pourquoi non , une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps ? elle en seroit plus au large : si cet homme avoit la vûe assez subtile pour vous découvrir quelque part sur  
la

la terre avec vos armes offensives & défensives , que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipés , & de ce que vous appelez Guerre , Cavalerie , Infanterie , un mémorable siège , une fameuse journée. N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? le monde ne se divise-t-il plus qu'en Régimens , & en Compagnies ? tout est-il devenu bataillon ou escadron ? *Il a pris une ville , il en a pris une seconde , puis une troisième , il a gagné une bataille , deux batailles : il chasse l'ennemi , il vainc sur mer , il vainc sur terre : est-ce de quelques-uns de vous autres , est-ce d'un géant , d'un Athos que vous me parlez ? Vous avez sur-tout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair , & que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres , & met tout en combustion , il vient de pêcher en eau trouble une Isle toute entiere : ailleurs à la vérité , il est battu & poursuivi : mais il se sauve par les marais ; & ne veut écouter ni paix ni treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit fai-*



**Des Ju-  
sems.**

re , il a mordu le sein de sa nourrice ; elle en est morte , la pauvre femme , je m'entens , il suffit. En un mot il étoit né Sujet , & il ne l'est plus , au contraire il est le Maître ; & ceux qu'il a domptés & mis sous le joug , vont à la charrue & labourent de bon courage : ils semblent même appréhender les bonnes gens , de pouvoir se délier un jour & de devenir libres , car ils ont étendu la courroie & allongé le fouet de celui qui les fait marcher , ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres Vassaux & s'acquérir de nouveaux domaines : il s'agit , il est vrai , de prendre son pere & sa mere par les épaules , & de les jeter hors de leur maison ; & ils l'aident dans une si honnête entreprise. Les gens de delà l'eau & ceux en deçà se cortisent & mettent chacun du leur , pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable : les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves* , & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons* , tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves , & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains per-

personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille, mais des Princes & des Souverains, ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consomment pour les régler, les mois entiers dans une Diette ? Que fera ce nouvel *Archonte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne : si l'ennemi fait un siège, il doit le lui faire lever, & avec honneur : à moins que tout l'Océan ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sauroit moins faire en faveur de ses Courtisans. *César* lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre ? il en attend du moins d'importans services : car ou l'*Archonte* échouera avec ses alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou s'il réussit & que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliés jaloux de la Religion & de la

*Des Jugemens.* puissance de César pour fondre sur lui ; pour lui enlever, l'Aigle , & le réduire lui & son héritier à la fasce d'argent & aux païs héréditaires. Enfin c'en est fait , ils se sont livrés à lui volontairement , à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope (5) ne leur diroit-il pas , *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'alarme , & s'effraye du voisinage du lion , dont le seul rugissement lui fait peur : elle se réfugie auprès de la bête , qui lui fait parler d'accommodement & la prend sous sa protection , qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(5) Ici la Bruyere raisonne plutôt en Poète qu'en Historien.

---

## CHAPITRE XIII.

*De la Mode,*

CHAP.  
XIII.

UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse , c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût , le vivre , la santé & la conscience. La

vian-

viande noire est hors de mode , & par cette raison insipide : ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée : de même l'on ne mourroit plus depuis long-tems par *Théotime* : ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple ; & *Théotime* a vû son successeur.

\* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau , mais pour ce qui est rare , unique , pour ce qu'on a , & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait , mais à ce qui est couru , à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement , mais une passion , & souvent si violente , qu'elle ne cède à l'amour & à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares & qui ont cours , mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare , & pourtant à la mode.

Le Fleuriste a un jardin dans un Fauxbourg , il y court au lever du Soleil , & il en revient à son coucher. Vous le voyez planté , & qui a pris racine au milieu de ses tulippes & de

*De la Mode.* vant la *solitaire* : il ouvre de grands yeux , il frotte ses mains , il se baisse , il la voit de plus près , il ne l'a jamais vûe si belle , il a le cœur épanoui de joie : il la quitte pour l'*orientale* , de là il va à la *veuve* , il passe au *drap d'or* , de celle-ci à l'*agathe* , d'où il revient enfin à la *solitaire* , où il se fixe , où il se lasse , où il (1) s'assit , où il oublie de dîner , aussi est elle nuancée , bordée , huilée à pieces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice : il la contemple , il l'admire. Dieu & la Nature font en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe qu'il ne livrerait pas pour mille écus , & qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront négligées , & que les ceilllets auront prévalu. Cet homme raisonnable , qui a une ame , qui a un Culte & une Religion , revient chez soi , fatigué , affamé , mais fort content de sa journée : il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons , d'une ample récolte , d'une bon-

(1). Voyez sur cette expression ce qui a été remarqué ci-dessus ; Ch. X. p. 454. Tom. I.

bonne vendange , il est curieux de fruits , vous n'articulez pas , vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues & de melons , dites que les poiriers rompent de fruit cette année , que les pêchers ont donné avec abondance , c'est pour lui un idiome inconnu , il s'attache aux seuls pruniers , il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce , tout autre que vous lui nommez le fait sourire & se moquer. Il vous mène à l'arbre , cueille artistement cette prune exquise , il l'ouvre , vous en donne une moitié , & prend l'autre , quelle chair , dit-il , goûtez-vous cela ? cela est divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : & là-dessus ses narines s'enflent , il cache avec peine sa joie & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer & admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit , que j'observe les traits & la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune.

*De la  
Mode.*

Un troisiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ses confreres, & sur-tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne Histoire? Rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue, c'est encore moins. *Diognete* fait d'une médaille le *frust*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blesse la vûe, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien & sa vie.

Vous voulez, ajoute *Democede*, voir mes estampes; & bien-tôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont

pont ou la rue-neuve. Il convient qu'elle est mal gravée , plus mal dessinée , mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu , qu'elle n'a presque pas été tirée , que c'est la seule qui soit en France de ce dessein , qu'il l'a achetée très-cher ; & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai , continue-t-il une sensible affliction , & qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages , au contraire c'est un des moindres , mais qui m'achèveroit *Calot* , je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe , & je désespere enfin d'y réussir , cela est bien rude.

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages , qui ne font ni mémoires ni relations , qui ne portent point de tablettes , qui vont pour voir , & qui ne voyent pas , ou qui oublient ce qu'ils ont vû , qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers , & de passer des rivières qu'on n'ap-



*De la Mode.* n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens., qui veulent un jour être revenus de loin : & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une Bibliothèque, je souhaite de la voir : je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont les livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que la galerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de manière, qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe, ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que lui visiter la tani-

ne-

nerie , qu'il appelle Bibliothèque.

CH  
XI

\* Quelques-uns par une intemperance de savoir , & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance , les embrassent toutes , & n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup , que de savoir bien ; & être foibles & superficiels dans diverses Sciences , que d'être sûrs & profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse : ils sont les duppes de leur vaine curiosité & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des Sciences , où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord , celles des deux Indes , celles des deux Pôles , & celle qui se parle dans la Lune. Les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingenuement à savoir leur Langue , ou tout au plus la Grecque & la

*De la Mode.* la Latine. Ces gens lisent toutes les Histoires , & ignorent l'Histoire : ils parcourent tous les Livres , & ne profitent d'aucun : c'est en eux une stérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande , mais à la vérité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée , pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens , il se fait bâtir un Hôtel si beau , si riche & si orné , qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger , ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires , se retire au galetas , où il achève sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proie aux Anglois & aux Allemands qui voyagent , & qui viennent là du Palais Royal , du Palais L.... G.... & du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison , & personne à voir Monsieur.

On en fait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux , à qui ils ne peuvent

vent pas donner une dot ; que dis-je , elles ne sont pas vêtues , à peine nourries ; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc , qui sont pauvres : & la source de leur misere n'est pas fort loin , c'est un garde-meuble chargé & embarrassé de bustes rares , déjà poudreux & couverts d'ordure , dont la vente les mettroit au large , mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

*Diphile* commence par un oiseau & finit par mille : sa maison n'en est pas infectée , mais empestée : la cour , la sale , l'escalier , le vestibule , les chambres , le cabinet , tout est voliere : ce n'est plus un ramage , c'est un vacarme , les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant & si aigu , on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée , que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour *Diphile* un agréable amusement , c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours , ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus ,  
à

*De la Mode.* à verser du grain & à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des sercins au flageolet, & de faire couver des *Canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent ; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il conve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de curieux ? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de son *\* Noms de Co-quillages* *Leopard \**, de sa *plume \**, de sa *must-que \**, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non ? s'il les achete au poids de l'or.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplet-

plettes : c'est sur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons , il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amere douleur , il a l'humeur noire , chagrine , & dont toute sa famille souffre , aussi a-t-il fait une perte irréparable : approchez , regardez ce qu'il vous montre sur son doigt , qui n'a plus de vie , & qui vient d'expirer , c'est une chenille , & quelle chenille !

Le duel est le triomphe de la mode & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre , il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi , & l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante : il a été approuvé par la présence des Rois , il y a eu quelquefois une espece de Religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes , des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des

*De la Mode.* des peuples , & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit , qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi , a été de les guérir de cette folie.

\* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la Négociation , ou pour l'éloquence de la Chaire , ou pour les vers , qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois ? est-ce leur mérite qui est usé , ou le goût que l'on avoit pour eux ?

\* Un homme à la mode dure peu , car les modes passent : s'il est par hazard homme de mérite , il n'est pas anéanti , & il subsiste encore par quelque endroit : également estimable , il est seulement moins estimé.

La Vertu a cela d'heureux , qu'elle se suffit à elle-même , & qu'elle fait se passer d'admirateurs , de partisans & de protecteurs : le manque d'appui & d'approbation non-seulement ne lui nuit pas , mais il la conserve , l'épure & la rend parfaite : qu'elle soit à la mode , qu'elle n'y soit plus , elle demeure Vertu.

\* Si vous dites aux hommes & surtout

tout aux Grands , qu'un tel a de la vertu , ils vous disent , qu'il la garde ; qu'il a bien de l'esprit , de celui surtout qui plaît & qui amuse , ils vous répondent , tant mieux pour lui ; qu'il a l'esprit fort cultivé , qu'il fait beaucoup , ils vous demandent quelle heure il est , ou quel tems il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigil-lin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie , & , chose merveilleuse ! qui y revient à plusieurs fois en un repas , alors ils disent , où est-il : amenez-le moi demain , ce soir , me l'amenez-vous ? On le leur amene ; & cet homme propre à parer les avenues d'une foire , & à être montré en chambre pour de l'argent , ils l'admettent dans leur familiarité.

\* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode , & qui le souleve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli , enjoué , spirituel , fut-il un CATULLE ou son disciple , faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

\* Une personne à la mode ressem-  
ble



**De la**  
**Mode.** ble à une *fleur bleue*, qui croît de foi-  
même dans les sillons, où elle étouffe  
les épis, diminue la moisson & tient  
la place de quelque chose de meilleur,  
qui n'a de prix & de beauté que ce  
qu'elle emprunte d'un caprice léger  
qui naît & qui tombe presque dans le  
même instant : aujourd'hui elle est  
courue, les femmes s'en parent : de-  
main elle est négligée, & rendue au  
peuple.

Une personne de mérite au contrai-  
re est une fleur qu'on ne désigne pas  
par sa couleur, mais que l'on nomme  
par son nom, que l'on cultive (2) par  
sa beauté ou par son odeur, l'une des  
graces de la nature, l'une de ces cho-  
ses qui embellissent le monde, qui est  
de tous les tems & d'une vogue an-  
cienne, & populaire, que nos peres  
ont estimée, & que nous estimons  
après nos peres, à qui le dégoût ou  
l'antipathie de quelques-uns ne sau-  
roit nuire : Un lys, une rose.

\* L'on voit *Eustrate* assis dans sa  
nacelle, où il jouit d'un air pur & d'un  
ciel

(2) Ou plutôt, à mon avis, *pour sa beauté*  
ou *pour son odeur*.

ciel serain : il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer , mais il tombe tout d'un coup , le Ciel se couvre , l'orage se déclare , un tourbillon enveloppe la nacelle , elle est submergée. On voit Eustrate revenir sur l'eau & faire quelques efforts , on espere qu'il pourra du moins se sauver & venir à bord , mais une vague l'enfonce , on le tient perdu. Il paroît une seconde fois , & les espérances se réveillent , lorsqu'un flot survient & l'abîme ; on ne le revoit plus , il est noyé.

VOITURE & SARRASIN étoient nés pour leur siècle , & ils ont paru dans un tems , où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir , ils arrivoient trop tard ; & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères , les cercles , la fine plaisanterie , les Lettres enjouées & familières , les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit , tout a disparu ; & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur esprit , est de convenir que peut-être ils excelle-  
roient

*De la Mode.* roient dans un autre genre. Mais les femmes sont de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'esprit.

\* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguillettes & des bottines : il rêve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode, qu'à l'affecter.

\* L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève & les hérissé à la manière  
des

des Bacchantes , & semble avoir pour-  
vû à ce que les femmes changent leur  
physionomie douce & modeste , en  
une autre qui soit fiere & audacieuse.  
On se récrie enfin contre une telle ou  
telle mode , qui cependant toute bi-  
zarre qu'elle est , pare & embellit pen-  
dant qu'elle dure , & dont l'on tire  
tout l'avantage qu'on en peut esperer ,  
qui est de plaire. Il me paroît qu'on  
devroit seulement admirer l'incons-  
tance & la légereté des hommes , qui  
attachent successivement les agrémens  
& la bienséance à des choses toutes  
opposées , qui employent pour le co-  
mique & pour la mascarade , ce qui  
leur a servi de parure grave , & d'or-  
nemens les plus sérieux ; & que si peu  
de tems en fasse la différence.

\* N... est riche , elle mange bien ,  
elle dort bien , mais les coëffures chan-  
gent ; & lorsqu'elle y pense le moins  
& qu'elle se eroit heureuse , la sienne  
est hors de mode.

*Iphis* voit à l'Eglise un foulier d'une  
nouvelle mode , il regarde le sien , &  
en rougit , il ne se croit plus habillé :  
il étoit venu à la Messe pour s'y mon-  
trer , & il se cache : le voilà retenu

*De la* par le pied dans sa chambre tout le  
*N. pde,* reste du jour. Il a la main douce, &  
 il l'entretient avec une pâte de senteur.  
 Il a soin de rire pour montrer ses  
 dents : il fait la petite bouche, & il  
 n'y a guères de momens où il ne veuille  
 sourire : il regarde ses jambes, il se  
 voit au miroir, l'on ne peut être plus  
 content de personne, qu'il l'est de lui-  
 même : il s'est acquis une voix claire  
 & délicate, & heureusement il parle  
 gras : il a un mouvement de tête, &  
 je ne sai quel adoucissement dans les  
 yeux, dont il n'oublie pas de s'em-  
 bellir : il a une démarche molle & le  
 plus joli maintien qu'il est capable de  
 se procurer : il met du rouge, mais  
 rarement, il n'en fait pas habitude : il  
 est vrai aussi qu'il porte des chausses &  
 un chapeau, & qu'il n'a ni boucles  
 d'oreilles ni colier de perles : aussi ne  
 l'ai-je pas mis dans le chapitre des  
 emmes.

\* Ces mêmes modes que les hom-  
 mes suivent si volontiers pour leurs  
 personnes, ils affectent de les négliger  
 dans leurs portraits, comme s'ils sen-  
 toient ou qu'ils prévissent l'indécence  
 & le ridicule où elles peuvent tomber  
 dès

dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni les personnes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère, qui font un Capitaine d'un jeune Abbé, & un Matamore d'un homme de robe, une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple & timide une Amazone ou une Pallas, une Laïs d'une honnête fille, un Scythe, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la dernière, telle est notre légèreté. Pendant ces révolutions un siècle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées, & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne : aidée du tems & des années, elle a le même agrément dans

**De la** qu'il n'aura point le visage austère &  
**Mode.** la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il saura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les peuples & pour tout l'Etat : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot, ou plutôt, c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincère & pour le discernement de l'hypocrisie.

\* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en Eté, & d'une autre fort moelleuse pendant l'Hyver, il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haine & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est,  
pour

pour un hypocrite , & il veut passer pour ce qu'il n'est pas , pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise , qu'il porte une haire & qu'il se donne la discipline. Il y a quelques Livres répandus dans sa chambre indifféremment , ouvrez les , c'est le *Combat spirituel* , le *Chrétien intérieur* , l'*Année sainte* : d'autres Livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot , les yeux baissés , la démarche lente & modeste , l'air recueilli lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une Eglise , il observe d'abord de qui il peut être vû ; & selon la découverte qu'il vient de faire , il se met à genoux & prie , ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre , non-seulement il prie , mais il médite , il pousse des élans & des soupirs : si l'homme de bien se retire , celui-ci qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint , perce la foule , choisit un endroit pour se re-

H 5 cueil-



*De la Mode.* cueillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtisans qui parlent, qui rient, & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même; & où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & sans que personne lui en fût gré : il aime la Paroisse, il fréquente les Temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il toussse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre : il se fait prier, presser, quereller pour rompre le Carême dès son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus riches; &

& il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent , à qui il a sù imposer , dont il est le parasite , & dont il peut tirer de grands secours , il ne cajolle point sa femme , il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration : il s'enfuira , il lui laissera son manteau , s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter & pour la séduire le jargon de la \* dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle , mais avec dessein , & selon qu'il lui est utile , & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami , il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter , quand on le revoit paroître avec un visage extenué & d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prospèrent à l'ombre de la dévotion † , lui conviennent , seulement avec cette petite différence qu'il

\* Fausse dévotion.

† Fausse dévotion.

*De la  
Mode.*

néglige celles qui ont vieilli , & qu'il cultive les jeunes , & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites , c'est son attrait : elles vont , & il va : elles reviennent , & il revient : elles demeurent , & il demeure. C'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? Elles sont dévotes , & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent , tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine manière , que rien ne lui manque ; & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession , ni à s'attirer une donation générale de tous  
ses

ses biens , s'il s'agit sur-tout de les enlever à un fils , le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare , ni violent , ni injuste , ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot , mais il veut être cru tel , & par une parfaite , quoique fausse , imitation de la piété , ménager fourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe , & il ne s'infinue jamais dans une famille , où se trouve tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir , il y a là des droits trop forts & trop inviolables , on ne les traverse point sans faire de l'éclat , ( & il l'apprehende ) sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince à qui il dérobe sa marche , par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collaterale , on l'attaque plus impunément : il est la terreur des cousins & des cousines , du neveu & de la nièce , le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans ; & il faut que celui-ci le deshérite , s'il veut que ses parens recueillent la succession : si Onuphre

*De la Mode.* phre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond , il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie , moins que cela , une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein , c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile ; il y a des gens , selon lui , qu'on est obligé en conscience de décrier , & ces gens sont ceux qu'il n'aime point , à qui il veut nuire , & dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'*Ex-dore* , il sourit ou il soupire : on l'interroge , on insiste , il ne répond rien , & il a raison , il en a assez dit.

\* Riez , *Zelie* , soyez badine & folâtre à votre ordinaire , qu'est devenue votre joie ? Je suis riche , dites-vous , me voilà au large , & je commence à respirer : riez plus haut , *Zelie* , éclatez : que sert une meilleure fortune , si elle amène avec soi le sérieux & la tristesse ? Imitiez les Grands qui sont nés dans le sein de l'opulence , ils rient quelquefois , ils cèdent à leur temperament , suivez le vôtre &

ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens , dites-vous , à la faveur par un endroit : je m'en doutois , Zélie , mais croyez-moi , ne laissez pas de rire , & même de me sourire en passant comme autrefois , ne craignez rien , j'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous ; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste , je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote , ajoutez-vous : c'est assez , Zélie , & je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité & la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage. Les passions tristes & austères ont pris le dessus , & se répandent sur les dehors , elles menent plus loin , & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion <sup>†</sup> fache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fière & dédaigneuse.

† Faut  
dévo-  
tion.

\* L'on a été loin depuis un siècle dans les Arts & dans les Sciences , qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement , jusques à celle  
du

*De la Mode.* du salut que l'on a réduit en règle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La dévotion \* & la Géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'Art : celui qui ne les fait pas, n'est ni dévot, ni Geometre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

\* Fausse dévotion.

\* C'est une chose délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut lui plaire, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilège : il attend plus de Dieu & du tems que de son zèle & de son industrie.

\* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un Musicien, à un Maître de danse, à un Farceur, à un Joueur de flute, à un Flatteur, à un

un complaisant : ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands , & qui les délassent de leur grandeur. On sait que Favier est beau danseur , & que Lorenzani fait de beaux motets. Qui fait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ? il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne ; & avec raison , c'est un métier aisé à contrefaire , qui , s'il étoit récompensé , exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la fourberie , & à payer pension à l'hypocrite.

\* L'on espere que la dévotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la résilience.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos. Elle fait supporter la vie & rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

\* Chaque heure en soi , comme à notre égard , est unique : est-elle écoulée une fois , elle a péri entièrement , les millions de siècles ne la rameneront pas. Les jours , les mois , les années s'enfoncent , & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même  
fera



*De la Mode.* sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité ; & il sera effacé. Il y a de légères & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables , qui passent , & que j'appelle des modes , la grandeur , la faveur , les richesses , la puissance , l'autorité , l'indépendance , le plaisir , les joies , la superfluité. Que deviendront ces modes , quand le tems même aura disparu ? La Vertu , seule si peu à la mode , va au-delà des tems.



## CHAPITRE XIV.

*De quelques Usages.*

**CHAP. XIV.** **I**L y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels , que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs

\* Vété- créanciers , ils étoient nobles. \*

*rans.* Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles. \*

Combien de nobles dont le pere & les aînés sont roturiers ?

\* Tel abandonne son pere qui est connu , & dont l'on cite le Greffe ou la

que pour se retrancher sur son  
pui mort depuis long-tems est  
& hors de prise. Il montre  
un gros revenu , une grande  
de belles alliances; & pour  
se , il ne lui manque que des

habilitations , mot en usage  
Tribunaux , qui a fait vieillir  
gothique celui de Lettres de  
, autrefois si françois & si usi-  
aire réhabiliter suppose qu'un  
devenu riche , originairement  
, qu'il est d'une nécessité plus  
ale qu'il le soit , qu'à la vérité  
a pu déroger ou par la char-  
par la houe , ou par la malle ,  
es livrées , mais qu'il ne s'agit  
que de rentrer dans les pre-  
roits de ses ancêtres , & de  
r les armes de sa maison , les  
ourtant qu'il a fabriquées , &  
res que celles de sa vaisselle  
qu'en un mot les Lettres de  
ne lui conviennent plus ,  
n'honorent que le roturier ,  
ire , celui qui cherche encore  
de devenir riche.

homme du peuple à force  
d'af-

*De  
quelques  
Usages.*

d'assurer qu'il a vû un prodige , se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge , pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas , a le plaisir de croire qu'il en descend.

\* Quelle est la roture un peu heureuse & établie , à qui il manque des armes , & dans ces armes une piece honorable , des suppôts , un cimier , une devise , & peut-être le cri de guerre ? Qu'est devenue la distinction des Casques & des *Heaumes* ? le nom & l'usage en sont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté , ouverts ou fermés ; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles : on n'aime pas les minuties , on passe droit aux Couronnes , cela est plus simple : on s'en croit digne , on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis , trop satisfaits de la Comtale : quelques-

ques-uns même ne vont pas la chercher fort loin , & la font passer de leur enseigne à leur carrosse.

\* Il suffit de n'être point né dans une ville , mais sous une chaumière répandue dans la campagne , ou sous une ruine qui trempe dans un marécage , & qu'on appelle Château , pour être cru noble sur sa parole.

\* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur , & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté , & il use de tant de précautions , qu'à force de beaux noms , de disputes sur le rang & les préséances , de nouvelles armes , & d'une généalogie que d'HÔSIER ne lui a pas faite , il devient enfin un petit Prince.

\* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands , qui de leur part , pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs ; renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée , & préfèrent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste , observent déjà par imitation cette simplicité & cette  
mo-

**De quelques Usages.** modeste : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvenient !

\* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville , pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur , un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit , & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte , pour en adopter de plus beaux , où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent , avec les grands hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin qui nés à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens , comme si la roture n'étoit pas de tout pays , allongent leurs noms françois d'une terminaison étrangere , & croient que venir de bon lieu , c'est venir de loin.

\* Le besoin d'argent a reconcilié la  
no-

noblesse avec la roture , & a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

CHAP.  
XIV.

\* A combien d'enfans seroit utile la Loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit ! mais à combien d'autres seroit-elle contraire !

\* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité , & par l'autre au simple peuple.

\* Il n'y a rien à perdre à être noble : Franchises , immunités , exemptions , privilèges , que manque-t-il à ceux qui ont un titre ? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des Solitaires \* se sont faits nobles ? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles ? je ne dis pas à chacun en particulier , leurs vœux s'y opposent , je dis même à la communauté.

\* Maison Religieuse , Secrétaire du Roi,

\* Je le déclare nettement , afin que l'on s'y prépare , & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins , si je fais enfin une belle fortune , il y a un Geoffroy de la Bruyère que toutes les Chroniques rap-

*De  
quelques  
Usages.*

rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

\* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux : & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

- \* Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur première institution sont étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originellement & dans l'étymologie de leur nom, les pères & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple ? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage ! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris & à rames
- com-

comme une Eminence, ou avec des  
mouches & du rouge comme une  
femme ?

CHAP.  
XIV.

\* Que les saletés des Dieux, la Vénus, le Ganymede, & les autres nudités du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Eglise, & qui se disent successeurs des Apôtres, le Palais Farnese en est la preuve.

\* Les belles choses le sont moins hors de leur place : les bienféances mettent la perfection, & la Raison met les bienféances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle, ni dans un Sermon des tons de théâtre : l'on ne voit point d'images profanes \* \* Tapiseries.  
dans les Temples, un CHRIST, par exemple, & le Jugement de Paris dans le même Sanctuaire ; ni à des personnes consacrées à l'Eglise le train & l'équipage d'un Cavalier.

\* Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut : la décoration souvent profane, les places retenues & payées, des † Livres distribués comme au théâtre,

† Le Motet traduit en vers François par  
L. L. \* \*

*Tome II.*

I



*De  
quelques  
Usages.*

tre, les entrevûes & les rendez-vous fréquens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, séchement, & sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis long-tems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence : quoi ? parce qu'on ne danse pas encore aux TT\*\* : me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office Divin ?

\* L'on ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise raillerie.

\* Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plai-

plaisir qu'ils leur donnent , & qui est déjà payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit , ou fermer les Théâtres , ou prononcer moins sévèrement sur l'état des Comédiens.

\* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse , pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine , & ses adhérens : telle femme pieuse sort de l'Autel , qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilège. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne , ou de faire taire le Pasteur , ou de suspendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite* ?

\* Il y a plus de retributions dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême ; & plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un taux sur les Sacremens , qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fonds que cet usage ; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes , ne croient point les vendre , comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

\* Un Pasteur frais & en parfaite

*De  
quelques  
Usages.*

santé , en linge fin & en point de Venise , a sa place dans l'Œuvre auprès les pourpres & les fourures , il y achève sa digestion ; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son desert , où il est lié par ses vœux & par la bienséance , pour venir le prêcher , lui & ses ouailles , & en recevoir le salaire , comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez , & vous dites , quelle censure ! & combien elle est nouvelle & peu attendue ! Ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la Parole divine , & le pain de l'Evangile ? Au contraire , je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin , le soir , dans les Temples , dans les maisons , dans les places , sur les toits ; & que nul ne prétendît à un emploi si grand , si laborieux , qu'avec des intentions , des talens & des poulmons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé , il est vrai , d'excuser un Curé sur cette conduite , par un usage reçu , qu'il trouve établi , & qu'il laissera à son successeur : mais c'est cet usage bizarre & dénué de son-

fondement & d'apparence que je ne puis approuver , & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obsèques , pour soi , pour ses droits , pour sa présence , pour son assistance.

CHAP.  
XIV.

\* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place , n'est pas encore digne de la première qui est vacante : ni ses talens , ni sa doctrine , ni une vie exemplaire , ni les vœux des Paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre \* Clerc pour la remplir. *Tite* est reculé ou congedié , il ne s'en plaint pas : c'est l'usage.

\* Eccl.  
siastique

\* *Moi* , dit le Cheffecier , je suis Maître du Chœur : qui me forcera d'aller à Matinées ? mon prédécesseur n'y alloit point , suis-je de pire condition , dois-je laisser avilir ma Dignité entre mes mains , ou la laisser telle que je l'ai reçue ? Ce n'est point , dit l'Ecolâtre , mon intérêt qui me mene , mais celui de la Prébende : il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur , pendant que le Trésorier , l'Archidiaque , le Pénitencier & le Grand - Vicaire s'en croient

I 3      exempts,

*De  
quelques  
Usages.*

exempts. Je suis bien fondé, dit le Prévôt, à demander de la rétribution sans me trouver à l'Office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre : Que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre ? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire : l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins ne sauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille ; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfants de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un-sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux songes : ils se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.

\* Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un dis-

discours préparé, tendre & pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur & qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme Chrétien & raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre & à faire son salut.

\* La fille d'*Aristippe* est malade & en péril, elle envoie vers son pere, veut se reconcilier avec lui & mourir dans ses bonnes graces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? Ne faudra-t-il point, pour les remuer tous deux, la machine du Directeur?

\* Une mere, je ne dis pas qui cède & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même: en est la caution: afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

\* Un homme joue & se ruine: il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains

*De quelques Usages.* d'un *Ambreville*. La cadette est sur le point de faire ses vœux , qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

\* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu , de la santé , de la ferveur & une bonne vocation , mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

\* Celle qui délibère sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y renfermer , agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

\* Faire une folie & se marier *par amourette* , c'est épouser *Melite* qui est jeune , belle , sage , économe , qui plaît , qui vous aime , qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose , & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer , & tout votre fonds avec sa dot.

\* Il étoit délicat autrefois de se marier , c'étoit un long établissement , une affaire sérieuse , & qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme , bonne ou mauvaise : même table , même demeure , même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension :  
avec

avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

\* Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne , voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée , cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme , & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable , qui doit faire sa joie , ses délices & toute sa société , avec celle qu'il aime & qu'il estime , qui est son ornement , dont l'esprit , le mérite , la vertu , l'alliance lui font honneur ? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage ?

Je connois la force de la coutume , & jusqu'où elle maîtrise les esprits , & contraint les mœurs , dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement : je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours , & d'y passer en revue avec une personne , qui seroit ma femme.



*De  
quelques  
Usages.*

\* Ce n'est pas une honte , ni une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge , c'est quelquefois prudence , c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfaitrice par des traitemens indignes , & qui lui découvrent qu'elle est la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction est excusable , c'est où il faut feindre de l'amitié : s'il est permis de tromper , c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère. Mais elle vit long-tems : Aviez - vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune , & l'acquit de toutes vos dettes ? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine , qu'à prendre de l'opium ou de la cigue ? A-t-elle tort de vivre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funérailles , à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens, en est-elle responsable ?

\* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniere † de faire valoir son bien , qui continue toujours d'être pra-

† Billets & obligations.

pratiquée par d'honnêtes gens , & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

CHAP  
XIV.

\* On a toujours vû dans la République de certaines charges , qui semblent n'avoir été imaginées la première fois , que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin & sans interruption ; dirai-je qu'il n'en revient plus , ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre , c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves , & qui ne les rend pas , ou si elle les rend , c'est par des conduits secrets & souterrains , sans qu'il y paroisse , ou qu'elle en soit moins grosse & moins enflée , ce n'est qu'après en avoir jouï long-tems , & qu'elle ne peut plus les retenir.

\* Le fonds perdu , autrefois si sûr , si religieux & si inviolable , est devenu avec le tems , & par les soins de ceux qui en étoient chargés , un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus & de thésauriser ? Entrerai-je dans le huitième denier , ou dans les aides ? Serai-je avare , partisan , ou administrateur ?

‡ Vous avez une piece d'argent ou  
16 mé-

*De  
quelques  
Usages.*

même une piece d'or , ce n'est pas assez , c'est le nombre qui opère : faites-en , si vous pouvez , un amas considérable & qui s'élève en pyramide , & je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance , ni esprit , ni talens , ni expérience , n'importe : ne diminuez rien de votre monceau , & je vous placerai si haut que vous vous couvrirez devant votre maître , si vous en avez : il sera même fort éminent , si avec votre métal qui de jour à autre se multiplie , je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

\* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges , pour une affaire juste , capitale , & où il y va de toute sa fortune : elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses Juges , & dans quel Tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les Tribunaux , d'interrompre les Avocats au milieu de leur action , de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit , de les ramener au fait & aux preuves toutes sèches qui établissent leurs causes & le droit de leurs Parties ; & cette pratique

que si severe qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours , qui bannit l'Eloquence du seul endroit où elle est en sa place , & qui va faire du Parlement une muette Jurisdiction , on l'autorise par une raison solide & sans replique , qui est celle de l'expedition : il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre , qu'elle réglât au contraire les Bureaux comme les Audiences , & qu'on cherchât une fin aux Ecritures\* , comme on a fait aux Plaidoyers. \* Pro

\* Le devoir des Juges est de rendre par éci la Justice , leur métier est de la différer : quelques-uns savent leur devoir & font leur métier.

\* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur : car ou il se défie de ses lumieres , & même de sa probité , ou il cherche à le prévenir , ou il lui demande une injustice.

\* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur , l'autorité , les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause ; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles , expose à être injustes.

\* Le

*De  
quelques  
Usages.*

\* Le Magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu : celui-ci cache son commerce & ses liaisons , & l'on ne fait souvent par où aller jusqu'à lui : celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus ; & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

\* Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la République , & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise. L'homme de Robe ne sauroit guères danser au Bal , paroître aux Théâtres , renoncer aux habits simples & modestes , sans consentir à son propre avilissement ; & il est étrange qu'il ait falu une Loi pour régler son extérieur , & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

\* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage , & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes , on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice , qui prépare aux emplois , où les fautes sont sans conséquence , & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que

que par la confusion & le désordre , a ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en rase campagne , sans l'avoir appris , & l'on s'y tue méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où est l'école du Magistrat ? Il y a un Usage , des Loix , des Coutumes : où est le tems , & le tems assez long que l'on emploie à les digérer & à s'en instruire ? L'essai & l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre , & dont la consignation a fait un Juge , est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

\* La principale partie de l'Orateur , c'est la probité : sans elle il dégénere en déclamateur , il déguise ou il exagere les faits , il cite faux , il calomnie , il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle , & il est de la classe de ces Avocats , dont le proverbe dit , qu'ils sont payés pour dire des injures.

\* Il est vrai , dit-on , cette somme lui est dûe , & ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité. S'il l'oublie , il n'y revient plus , & conséquemment il perd sa somme , ou il

**De quelques Usages.** il est *incontestablement* déchu de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais , utile au public , remplie de raison , de sagesse & d'équité , ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fonds.

\* La question est une invention merveilleuse & tout-à-fait sûre , pour perdre un innocent qui a la complexion foible , & sauver un coupable qui est né robuste.

\* Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi , je ne serai pas voleur ou meurtrier : je ne serai pas un jour puni comme tel , c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime , celle même de son Juge peut elle l'être davantage ?

\* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de  
ces

ces Magistrats créés pour poursuivre les voleurs & les exterminer , qui les connoissoit tous depuis long tems de nom & de visage , savoit leurs vols , j'entends l'espece , le nombre & la quantité , pénétrait si avant dans toutes ces profondeurs , & étoit si initié dans tous ces affreux mysteres , qu'il fut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une Assemblée , & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat , que le Parlement intervînt dans cette affaire , & fît le procès à cet Officier , je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'Histoire se charge , & à qui le tems ôte la croyance : comment donc pourrois je croire qu'on doive présumer par des faits récents , connus & circonstanciés , qu'une connivence si pernicieuse dure encore , qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coutume !

\* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles , fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple , sans nuls égards pour les petits , rigides & sévères dans les minuties , qui refusent les petits présens , qui n'é-



*De quelques Usages.* n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis , & que les femmes seules peuvent corrompre.

Il n'est pas absolument impossible , qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès.

\* Les mourans qui parlent dans leurs testamens , peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de son côté , & les interprète à sa maniere , je veux dire selon ses désirs ou ses intérêts.

\* Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté , qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquiétude. Un dépit pendant qu'ils vivent , les fait tester , ils s'appaisent , & déchirent leur minute , la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette , que d'almanachs sur leurs tables , ils les comptent par les années : un second se trouve détruit par un troisième , qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré , & celui-ci encore par un cinquième *Olographe*. Mais si le moment , ou la malice , ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le supprimer , il faut

faut qu'il en effuye les clauses & les conditions : car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans , que par un dernier acte , signé de leur main & après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

CHAP.  
XIV

\* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers , je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des Chambres , au Parquet , à la porte ou dans la Salle du Magistrat , des héritiers *ab intestat* ? Non , les Loix ont pourvû à leurs partages : on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article , les personnes exheredées , ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir , avec maturité , par un homme grave , habile , consciencieux , & qui a été aidé d'un bon conseil , d'un acte où le Praticien n'a rien *omis* de son jargon & de ses finesse ordinaires : il est signé du testateur & des témoins publics ,

**De  
quelques  
Usages.**

blics , il est paraphé ; c'est en cet état qu'il est cassé & déclaré nul.

\* *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides , & le cœur ferré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession : un article lui donne la charge , un autre les rentes de la ville , un troisième le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clause qui , bien entendue , lui accorde une maison située au milieu de Paris , comme elle se trouve , & avec les meubles : son affliction augmente , les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? il se voit Officier , logé aux champs & à la ville , meublé de même , il se voit une bonne table , & un carrosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt , un meilleur homme ?* Il y a un codicile , il faut le lire : il fait *Mævius* légataire universel , & il renvoie *Titius* dans son Fauxbourg , sans rentes , sans titre & le met à pied. Il essuye ses larmes , c'est à *Mævius* à s'affliger.

\* La Loi qui défend de tuer un homme n'embrasse t-elle pas dans cette défense , le fer , le poison , le feu ,

feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide ? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes & immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes, a-t-elle introduit les fidei-commis, ou si même elle les tolère ? Avec une femme qui nous est chère & qui nous survit, légue-t-on son bien à un ami fidèle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire de ce qu'on lui légue ? donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet on veut donner ? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte, ou de sermens pour former cette collusion ? Les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres ? Et si au contraire la propriété d'un tel bien est dévolue au fidei commissaire, pourquoi perd-il sa réputation à le retenir ? sur quoi fonde-t-on la Satyre & les Vau-

de-

*De  
quelques  
Usages.*

devilles ? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt , à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoie porter ? on auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité , & à conserver pour soi ce qui est à soi ? Etrange embarras, horrible poids que le fidei-commis ! Si par la révérence des Loix on se l'approprie , il ne faut plus passer pour homme de bien : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions , en le rendant à sa veuve , on est confidentiaire , on blesse la Loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes , cela peut être ; & il ne me convient pas de dire ici , la Loi pèche , ni les hommes se trompent.

\* J'entends dire de quelques Particuliers , ou de quelques Compagnies , tel & tel Corps se contestent l'un à l'autre la préséance : le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées , est celui qui cède , & qui sentant son foible juge lui-même en faveur de son concurrent.

\* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux , que ne lui fournit-il point ?

point ? Sa protection le rend audacieux : il est impunément dans sa Province tout ce qu'il lui plaît d'être , assassin , parjure : il brûle ses voisins , & il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

\* Ragoûts , liqueurs , entrées , entremets , tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en notre Langue : & s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix , où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise , comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misère publique , à la vûe de l'ennemi , à la veille d'un combat , pendant un siège ? Où est-il parlé de la table de *Scipion* , ou de celle de *Marius* ? Ai je lû quelque part que *Miltiade* , qu'*Epaminondas* , qu'*Agessilas* ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse , de la propreté & de la somptuosité des Généraux , qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet , & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise : j'aimerois même qu'ils vou-

luf-

— lussent se priver de cet éloge.

*De  
quelques  
Usages.*

\* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appetit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Menuisier selon ses besoins : pour lui s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs & plus com-

commodes à son gré que ceux mêmes dont les Ouvriers se servent : il en a de nouveaux & d'inconnus , qui n'ont point de nom , productions de son esprit , & dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de tems & sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe , il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sù tourner sa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef , l'on pousse contre , ou l'on tire à soi , & une porte s'ouvre , quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il fait s'épargner , & comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point : il est à la vérité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique , pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre , il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier , & il cherche celui d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

\* Il y a déjà long-tems que l'on improuve les Médecins , & que l'on s'en



*De  
quelques  
Usages.*

sert : le Théâtre & la Satyre ne touchent point à leurs pensions. Ils dotent leurs filles , placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature ; & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades , il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir , & qu'ils aimeront à vivre , le Médecin sera raillé & bien payé.

\* Un bon Médecin est celui qui a des remèdes spécifiques , ou s'il en manque , qui permet à ceux qui les ont , de guérir son malade.

\* La témérité des Charlatans , & leurs tristes succès qui en sont les suites , font valoir la Médecine & les Médecins : si ceux-ci laissent mourir , les autres tuent.

\* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède , & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille , mais amélioré en ses mains : de spécifique qu'il étoit contre la colique , il guérit de la fièvre quarte , de la pleurésie , de l'hydropisie , de l'apoplexie , de  
l'épi-

l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous : il la guérit. Il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude ; & ce n'est que par hazard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement : Carro Carri est si sûr de son remède, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application & de son remède : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez lui une de vos terres, la plus petite ; & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms vénérables, qui imposent aux malades, & aux maladies.

*De  
quelques  
Usages,*

Vos Médecins , \* Fagon , & de toutes les Facultés , avouez-le , ne guérissent pas toujours , ni sûrement : ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la Médecine pratique , & à qui l'expérience est échûe par succession , promettent toujours & avec sermens qu'on guérira : Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle , & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! la mort surprend agréablement & sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! faites régner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique , conduisez à sa perfection la Science des simples , qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures , avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait , le climat , les tems , les symptômes & les complexions : guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur économie , les maladies

\* Fagon , premier Médecin du Roi.

les plus obscures & les plus invétérées : n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

CHA  
XIV

\* L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau, la claire vérité; & ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédissent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

\* Que penser de la Magie & du Sortilège ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui

K 3 leur

*De quelques Usages.* leur ressembtent. Les admettre tous ; ou les nier tous paroît un égal inconvénient ; & j'ose dire qu'en cela , comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes règles , il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits forts.

\* L'on ne peut guères charger l'enfance de la connoissance de trop de Langues ; & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes , & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde , ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé , & qu'on appelle la jeunesse , on n'a pas la force de l'embrasser par choix , ou l'on n'a pas celle d'y persévérer , & si l'on y persévère , c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire , c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin , & qui demande des choses , c'est au moins avoir perdu les premières & les plus belles années de la vie. Un si grand fonds ne se peut  
bien

bien faire , que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément , que la mémoire est neuve , prompte & fidèle , que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions , de soins & de desirs ; & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles , ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

\* L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court , le plus sûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition : ayez les choses de la première main , puisez à la source, maniez, remaniez le texte , apprenez-le de mémoire , citez-le dans les occasions , songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue & dans ses circonstances , conciliez un Auteur original , ajustez ses principes , tirez vous-même les conclusions. Les premiers Commentateurs se sont trouvés dans le cas où je desire que vous soyez : n'empruntez leurs lumières , & ne suivez leurs vûes, qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous ,

*De  
quelques  
Usages.*

& peuvent aisément vous échapper: Vos observations au contraire naissent de votre esprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation & dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les Commentateurs & les Scholastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans & si chargés d'une vaine & fastueuse érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les Bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des Commentaires; & qu'elle a en cela agi contre soi-même & contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

\* Qui règle les hommes dans leur maniere de vivre & d'user des alimens? La santé & le régime : cela est douteux. Une Nation entiere mange  
les

les viandes après les fruits , une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits , & les finissent par d'autres : est-ce raison , est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton , portent des fraises & des colets , eux qui ont eu si long-tems la poitrine découverte ? est-ce par bienfiance , surtout dans un tems où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillés ? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leurs gorges & leurs épaules , sont elles d'une complexion moins délicate que les hommes , ou moins sujettes qu'eux aux bienfiances ? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & presque leurs pieds , & qui leur permet d'avoir les bras nuds au-dessus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes , qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre , ou pour attaquer , & qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives & des défensives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci , & pendant qu'ils se borborent pour aller au bal , de soutenir sans



**De quelques Usages.** armes & en pourpoint, des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres qui ne jugoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes, quels Héros célébrons-nous dans notre Histoire? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

\* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'élision, n'a pu le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe

\* Mais. \* & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin: la Poésie le reclame, & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est François. *Monlt*, quoique Latin, étoit dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas

pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. quelle persécution le *car* n'a-t il pas essuyée ? & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis , n'étoit-il pas banni honteusement d'une Langue à qui il a rendu de si longs services , sans qu'on fût quel mot lui substituer. *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoisse , il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* , que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux* , celui-ci se passe , bien que ce fût une richesse pour la Langue , & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux* : *Haine* , *haineux* : *Peine* , *peineux* : *Fruit* , *fruitueux* : *Pitié* , *piteux* : *Joie* , *jovial* : *Foi* , *féal* : *Cour* , *courtois* , *Giste* , *gisant* : *Haleine* , *halené* : *Vanterie* , *vantart* : *Mensonge* , *mensonger* : *Coûtume* , *coûtumier*. Comme *part* maintient *partial* : *Point* , *pointu* & *pointilleux* : *Ton* , *tonnant* : *Son* , *sonore* : *Frein* , *effrené* : *Front* , *effronté* , *Ris* , *ridicule* : *Loi* , *loyal* : *Cœur* , *cordial* : *Bien* , *benin* : *Mal* , *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sauroit

*De  
quelques  
Usages.*

entrer, il a fait *heureux*, qui est François, & il a cessé de l'être : si quelques Poètes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospère, & vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* régnernt également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ni *fête*, *fêtoyer*; ni *larme*, *larmoyer*; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir*; ni *joye*, *s'éjouir*, bien qu'il fasse toujours *se réjouir*, *se conjouir*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile non-seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chute. On dit *dissimé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*; ou *de maniere que*; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*,  
&

& en conséquence à en conséquent, façons de faire à manières de faire, & manières d'agir à façons d'agir.... Dans les verbes, travailler à ouvrier, être accoutumé à souloir : convenir à duire, faire du bruit à bruire, injurier à vilainer, piquer à poindre, faire ressouvenir à ramentevoir..... Et dans les noms pensées à pensers, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, grandes actions à prouesses, louanges à loz, méchanceté à mauvaistié, porte à huis, navire à nef, armée à ost, monastere à monstier, prairies à prés..... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une Langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater* : *Prouver* de *preuver* : *Profit* de *proufit* : *Froument* de *froument* : *Profil* de *pourfil* : *Provision* de *pourveoir* : *Promener* de *pourmener*, & *Promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer, des genres différens : au contraire de *vil*, *vile*; *subtil*, *subtile*, selon leur ter-  
mi-

~~minaison~~ minaison , masculins ou féminins. Il a  
 De alteré les terminaisons anciennes. De  
 quelques scel il a fait sceau ; de mantel , manteau ;  
 Usages. de capel , chapeau ; de coutel , couteau ;  
 de hamel , hameau ; de damoifel , damois-  
 seau ; de jouvancel , jouvanceau ; & cela  
 sans que l'on voye guères ce que la  
 Langue Françoisse gagne à ces différen-  
 ces & à ces changemens. Est-ce donc  
 faire pour le progrès d'une Langue  
 que de déferer à l'usage ? seroit-il  
 mieux de secouer le joug de son empi-  
 re si despotique ? faudroit-il dans une  
 Langue vivante écouter la seule Rai-  
 son qui prévient les équivoques , suit  
 la racine des mots , & le rapport qu'ils  
 ont avec les Langues originaires dont  
 ils sont sortis , si la Raison d'ailleurs  
 veut qu'on suive l'usage ?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que  
 nous , ou si nous l'emportons sur eux  
 par le choix des mots , par le tour &  
 l'expression , par la clarté & la brieve-  
 té du discours , c'est une question sou-  
 vent agitée , toujours indécise : on ne  
 la terminera point , en comparant ,  
 comme l'on fait quelquefois , un froid  
 Ecrivain de l'autre siècle aux plus cé-  
 lèbres de celui-ci , ou les vers de Lau-  
 rent

rent payé pour ne plus écrire , à ceux CHAP.  
XIV  
de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pout prononcer juste sur cette matiere , opposer siècle à siècle , & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage ; par exemple les meilleurs Rondaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci , qu'une tradition nous a conservés , sans nous en marquer le tems ni l'Auteur.

**B**ien à propos s'en vint Ogier en France  
Pour le païs des mescreans monder :  
Ja n'est besoin de conter sa vaillance ,  
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance ;  
De voyager il voulut s'enharder :  
En Paradis trouva l'eau de jouvance ,  
Dont il se sceut de vieillesse engarder  
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout décrepite ;  
Transmué fut par maniere subite  
En jeune gars , frais , gracieux & droit

Grand dommage est que ceci soit sornettes ;  
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes ,  
A qui cette eau de jouvance viendrait  
Bien à propos.

De

*De  
quelques  
Usages.*

**D**E cettuy preux maints grands Clercs  
ont eserit

Quoncques dangier n'estonna son courage ;  
Abusé fut par le malin Esprit  
Qu'il espousa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit  
Sans un seul brin de peur ni de dommage ;  
Dont grand renom par tout le monde acquit ;  
Si qu'on tenoit très-honnieste langage  
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roi s'esprit  
De son amour , qui volentiers s'offrit  
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme  
avoir ,  
Et qui des deux brunt plus en menage ,  
Ceux qui voudront , si le pourront savoir  
De cettuy preux.

## CHAPITRE XV.

### *De la Chaire.*

**L**E Discours Chrétien est devenu CHAP.  
XV.  
un spectacle. Cette tristesse Evan-  
gelique qui en est l'ame ne s'y remar-  
que plus : elle est suppléée par les  
avantages de la mine, par les infle-  
xions de la voix, par la régularité du  
geste, par le choix des mots, & par  
les longues énumérations. On n'écoute  
plus sérieusement la Parole sainte :  
c'est une sorte d'amusement entre  
mille autres, c'est un jeu où il y a de  
l'émulation & des parieurs.

\* L'éloquence profane est transpo-  
sée, pour ainsi dire, du Barreau où  
LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY  
l'ont fait régner & où elle n'est plus  
d'usage, à la Chaire où elle ne doit  
pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jus-  
qu'au pied de l'autel & en la présence  
des Mysteres. Celui qui écoute s'éta-  
blit Juge de celui qui prêche, pour  
condamner ou pour applaudir ; &  
n'est



*De la Chaire.* n'est pas plus converti par le Discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une chose, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, & il devient maître. L'homme indocile critique le Discours du Prédicateur, comme le Livre du Philosophe; & il ne devient ni Chrétien ni raisonnable.

\* Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la Parole divine uniment & familièrement, les Orateurs & les Déclamateurs seront suivis.

\* Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées ont fini, les portraits finiront, & feront place à une simple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

\* Cet homme que je souhaitois impatientement, & que je ne daignois pas

pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable ! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique. \* La ville n'a pas été de l'avis de la Cour : où il a prêché les Paroissiens ont déserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu : les Pasteurs ont tenu ferme ; mais les ouailles se sont dispersées : & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Déclamateurs, aux *Enumerateurs* : on court ceux qui peignent en grand, ou en miniature. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives & si aigues qu'elles pouvoient passer pour épi-grammes : ils les ont adoucies, je l'a-  
vous,

CHAP.  
XV.

\* Le P.  
Sera-  
phin, Ca-  
pucin.

*De la*  
*Chaire.* voue , & ce ne sont plus que des Ma-  
drigaux. Ils ont toujours d'une néces-  
sité indispensable & géométrique trois  
sujets admirables de vos attentions :  
ils prouveront une telle chose dans la  
premiere partie de leur Discours , cet-  
te autre dans la seconde partie , &  
cette autre encore dans la troisiéme :  
ainsi vous serez convaincu d'abord  
d'une certaine vérité & c'est leur pre-  
mier point , d'une autre vérité & c'est  
leur second point , & puis d'une troi-  
siéme vérité & c'est leur troisiéme  
point ; de sorte que la premiere réflé-  
xion vous instruira d'un principe des  
plus fondamentaux de votre Religion ,  
la seconde d'un autre principe qui ne  
l'est pas moins , & la derniere réflé-  
xion d'un troisiéme & dernier principe  
le plus important de tous , qui est re-  
mis pourtant faute de loisir à une autre  
fois : enfin pour reprendre & abréger  
cette division , & former un plan.....  
*Encore*, dites-vous , & *quelles prépa-  
rations pour un Discours de trois quarts  
d'heure qui leur reste à faire ! plus ils  
cherchent à le digérer & à l'éclaircir ,  
plus ils m'embrouillent.* Je vous crois  
sans peine , & c'est l'effet le plus natu-  
rel

rel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même , dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage , que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins feroit-on converti par de tels Apôtres , si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler , les suivre , & ne les pas perdre de vûe ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine , souffler un peu , & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours , paroles perdues ! Le tems des Homélies n'est plus , les Basiles , les Chrysostômes ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres Diocèses pour être hors de la portée de leur voix & de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases & les périodes , admire ce qu'il n'entend pas , se suppose instruit , content de décider entre un premier & un second point , ou entre le dernier Sermon & le pénultième.

\* Il y a moins d'un siècle qu'un Livre François étoit un certain nombre  
de

*De la Chaire,* de pages Latines , où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les passages , les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens , & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles. Le sacré & le profane ne se quittoient point , ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la Chaire : S. Cyrille , Horace , S. Cyprien , Lucrece parloient alternativement : les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres : on parloit Latin & long-tems devant des femmes & des Marguilliers : on a parlé Grec. Il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre tems , autre usage : le texte est encore Latin , tout le Discours est François , l'Evangile même n'est pas cité. Il faut savoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher.

\* L'on a enfin banni la Scholastique de toutes les Chaires des grandes Villes , & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'instruction & pour le salut du Laboureur ou du Vigneron.

\* C'est

\* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un style fleuri , une morale enjouée , des figures réitérées , des traits brillans & de vives descriptions , mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers , indignes de servir à l'Evangile , il prêche simplement , fortement , chrétiennement.

\* L'Orateur fait de si belles images de certains désordres , y fait entrer des circonstances si délicates , met tant d'esprit , de tour & de raffinement dans celui qui pèche , que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits , j'ai besoin du moins de quelque Apôtre qui avec un style plus chrétien , me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

\* Un beau Sermon est un Discours oratoire qui est dans toutes ses règles , purgé de tous ses défauts , conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine , & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait , ni une seule pensée , ils suivent  
sans

~~De la~~  
*Chaire.* sans peine l'Orateur dans toutes les énumérations où il se promene , comme dans toutes les évaluations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

\* Le solide & l'admirable Discours que celui qu'on vient d'entendre ! Les points de Religion les plus essentiels , comme les plus pressans motifs de conversion , y ont été traités. Quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs ? Les voilà rendus , ils en sont émûs , & touchés au point de résoudre dans leur cœur sur ce Sermon de *Théodore* , qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

\* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde , qui craint moins qu'on ne pense , une doctrine severe ; & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux Etats qui doivent la partager : celui de dire la vérité dans toute son étendue , sans égards , sans déguisement ; celui de l'écouter  
avi-

avidement , avec goût , avec admiration , avec éloges , & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

CHAP.  
XV.

\* L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes , qu'elle a corrompu l'Eloquence , ou du moins amoli le style de la plûpart des Prédicateurs : au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le Ciel de si rares présens , qui en sont venus , (1) ils ont entré en société avec les Auteurs & les Poëtes ; & devenus comme eux Panegyristes , ils ont encheri sur les Epîtres Dédicatoires , sur les Stances & sur les Prologues : ils ont changé la Parole sainte en un tissu de louanges , justes à la vérité , mais mal placées , intéressées , que personne n'exige d'eux , & qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux , si à l'occasion du Héros qu'ils célèbrent jusques dans le Sanctuaire ,

(1) Des personnes très-intelligentes dans la Langue m'ont assuré que la Bruyere se seroit exprimé plus correctement s'il eût écrit , *ils sont entrés*. Nous saurons à quoi nous en tenir absolument , si l'Académie Françoisse s'avise jamais de prononcer sur cette petite difficulté grammaticale.



*De la  
Chaire,*

tuaire , ils disent un mot de Dieu & du Myſtere qu'ils devoient prêcher. Il ſ'en eſt trouvé quelques-uns , qui ayant aſſujetti le ſaint Evangile qui doit être commun à tous , à la préſence d'un (2) ſeul Auditeur , ſe ſont vus déconcertés par des hazards qui le retenoient ailleurs , n'ont pû prononcer devant des Chrétiens , un Diſcours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux ; & ont été ſuppléés par d'autres Orateurs , qui n'ont eu le tems que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

\* *Théodule* a moins réuſſi que quelques-uns de ſes Auditeurs ne l'appréhendoient , ils ſont contents de lui & de ſon Diſcours : il a mieux fait à leur gré , que de charmer l'eſprit & les oreilles , qui eſt de flatter leur jaloſie.

\* Le métier de la Parole reſſemble en une choſe à celui de la guerre , il y a plus de riſque qu'ailleurs , mais la fortune y eſt plus rapide.

\* Si vous êtes d'une certaine qualité , & que vous ne vous ſentiez point d'autre talent que celui de faire de froids

(2) *Louis XIV.* dont l'éloge faiſoit la plus grande partie du Diſcours.

froids Discours, prêchez, faites de froids Discours; il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entièrement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

\* L'on a eu de grands Evêchés par un mérite de Chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple Prébende.

\* Le nom de ce Panegyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la Place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement effayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités, celle de mauvais Prédicateur.

\* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutiennent quelque tems ceux qui ont décliné.

*De la  
Chaire.*

\* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être louable ou non, & devant le saint Autel, & dans la Chaire de la Vérité loué & célébré à ses funérailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance ? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le Panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété ? Ce qu'on appelle une Oraison funébre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du Discours Chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

\* L'Orateur cherche par ses Discours un Evêché : l'Apôtre fait des conversions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

\* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENS & aux

XAVIERS, & se croire des hommes CHA  
XV  
Apostoliques : de si grands travaux &  
de si heureuses Missions ne seroient  
pas à leur gré payées d'un Abbaye.

\* Tel tout d'un coup & sans y  
avoir pensé la veille, prend du pa-  
pier, une plume, dit en soi-même, je  
vais faire un Livre, sans autre talent  
pour écrire que le besoin qu'il a de  
cinquante pistoles. Je lui crie inutile-  
ment, prenez une scie, *Dioscore*,  
sciez, ou bien tournez ou faites une  
jante de roue, vous aurez votre salai-  
re. Il n'a point fait d'apprentissage de  
tous ces métiers : copiez donc, trans-  
crivez, soyez au plus Correcteur d'Im-  
primerie, n'écrivez point. Il veut  
écrire & faire imprimer ; & parce  
qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un  
cahier blanc, il le barbouille de ce  
qui lui plaît : il écrirait volontiers que  
la Seine coule à Paris, qu'il y a sept  
jours dans la semaine, ou que le tems  
est à la pluye ; & comme ce discours  
n'est ni contre la Religion ni contre  
l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre  
désordre dans le Public que de lui gâ-  
ter le goût & l'accoutumer aux choses  
fades & insipides, il passe à l'Examen,

L 3. il

*De la chaire.* il est imprimé , & à la honte du siècle comme pour l'humiliation des bons Auteurs , réimprimé. De même un homme dit en son cœur , je prêcherai , & il prêche : le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un Bénéfice.

\* Un Clerc mondain ou irréligieux , s'il monte en chaire , est déclamateur.

Il y a au contraire des hommes saints , & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion : ils paroissent ; & tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému & comme persuadé par leur présence : le Discours qu'ils vont prononcer , fera le reste.

\* L'. † de MEAUX & le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux Maîtres dans l'Eloquence de la Chaire ont eu le destin des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs , l'autre de mauvais copistes.

L'Eloquence de la Chaire , en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur , est cachée , connue de peu de

† Jacques Benigne Bossuet.

de personnes & d'une difficile exécution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus , dire ce qui a été dit , & ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matieres sont grandes , mais usées & triviales : les principes sûrs , mais dont les Auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vûe : il y entre des sujets qui sont sublimes , mais qui peut traiter le sublime ? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer , & qui s'expliquent mieux par une Leçon de l'Ecole , que par un Discours oratoire. La Morale même de la Chaire , qui comprend une matiere aussi vaste & aussi diversifiée , que le sont les mœurs des hommes , roule sur les mêmes pivots , retrace les mêmes images , & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satire. Après l'invective commune contre les honneurs , les richesses & le plaisir , il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son Discours & à congédier l'Assemblée. Si quelquefois on pleure , si on est ému , après avoir fait attention au génie & au caractère de ceux qui font pleurer , peut-être con-

*De la Chaire.* viendra-t-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même , & notre intérêt le plus capital qui se fait sentir , que c'est moins une véritable éloquence , que la ferme poitrine du Missionnaire , qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'est point soutenu comme l'Avocat par des faits toujours nouveaux , par de différens événemens , par des aventures inouïes , il ne s'exerce point sur les questions douteuses , il ne fait point valoir les violentes conjectures & les présomptions , toutes choses néanmoins qui élèvent le génie , lui donnent de la force & de l'étendue , & qui contraignent bien moins l'Eloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer son Discours d'une source commune , & où tout le monde puise ; & s'il s'écarte de ces lieux communs , il n'est plus populaire , il est abstrait ou déclamateur , il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité , mais il faut l'atteindre , talent rare , & qui passe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de génie , d'imagination , d'érudition & de mémoire

moire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

CHA  
XV

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fonds & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs; & qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves Plaidoyés devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent : il doit être prêt sur la réplique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'effuye point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter

L 5 sur



*De la Chaire.* sur l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, où sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long Discours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'Eloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'Eloquence de la Chaire du ministère du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

\* Quel avantage n'a pas un Discours prononcé sur un Ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils aient en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'en-

dor-

dorment bien-tôt ; & le Discours fini ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur , son Ouvrage est lû dans le loisir de la campagne , ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir , encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux , & pour l'élever à la Prélatrice. On lit son Livre quelque excellent qu'il soit , dans l'esprit de le trouver médiocre : on le feuillette , on le discute , on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air , & qui s'oublent : ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire , vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire , on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti , & on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur : les phrases , les figures , le don de la mémoire , la robe ou l'engagement de celui qui prêche ne sont pas des choses qu'on

**De la Chaire.** ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense & qui écrit aussi bien que lui. En un mot le *Sermoneur* est plutôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple ; & dans la distribution des graces , de nouvelles sont accordées à celui-là , pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

\* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persécutent , les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu , pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre désapprouvent un Ouvrage que vous aurez écrit , ou un Discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau , soit dans la Chaire, ou ailleurs , humiliez-vous , on ne peut guères être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

\* Il me semble qu'un Prédicateur de-

devroit faire choix dans chaque Discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fonds & l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si différenciées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde fait sa Religion & ses devoirs, & ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinés des Catéchismes; ce tems si long que l'on use à composer un long Ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, & coulent de source, se livrer, après une certaine préparation, à son génie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer, qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste & défigurent le visage, jeter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'alarme dans le cœur; & toucher ses Auditeurs d'une toute autre

*De la* tre crainte que de celle de le voir de  
*Chaire.* meurer court.

\* Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la Parole sainte, ne se décourage point par les règles austères qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, & de monter aux Dignités où il aspire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement; & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON (a) en étoit-il indigne? auroit-il pu échapper au choix du Prince, que par un autre choix?

(a) L'Archevêque de Cambrai, Auteur de *Telemaque*.



## CHAPITRE XVI.

### *Des Esprits forts.*

**L** Es Esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quel le plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être , de sa vie , de ses sens , de ses connoissances , & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile , & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre supérieur à tous les Etres , qui les a tous faits , & à qui tous se doivent rapporter , d'un Etre souverainement parfait , qui est pur , qui n'a point commencé & qui ne peut finir , dont notre ame est l'image , & si j'ose dire , une portion comme esprit , & comme immortelle ?

\* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions , l'un en reçoit de bon-

CHAP  
XVI

*Des Esprits forts.* — bonnes , l'autre de mauvaises , c'est-à-dire , que le premier est persuadé & fidèle , & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie Religion ; & l'esprit foible , ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'Esprit fort ou n'a point de Religion ou se fait une Religion : donc l'esprit fort , c'est l'esprit foible.

\* J'appelle mondains , terrestres ou grossiers , ceux dont l'esprit & le cœur sont attachés à une petite portion de ce Monde qu'ils habitent , qui est la Terre , qui n'estiment rien , qui n'aiment rien au-delà , gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine , que l'on mesure , dont on compte les arpens , & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome , chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la Vérité , si avec des vues si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusques à Dieu même , si ne s'apercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit ou de la dignité de l'ame , ils restent en-

encore moins combien elle est difficile à acquérir , combien la Terre entière est au dessous d'elle , de quelle nécessité lui devient un Etre souverainement parfait qui est Dieu , & quel besoin indispensable elle a d'une Religion qui le lui indique , & qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'indifférence ; & de faire servir Dieu & la Religion à la politique , c'est-à-dire , à l'ordre & à la décoration de ce monde , la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

\* Quelques uns achevent de se corrompre par de longs voyages , & perdent le peu de Religion qui leur restoit : ils voyent de jour à autre un nouveau culte , diverses mœurs , diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins , indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter ; le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens , elles ont chacune leur agrément & leur bienséance , ils ne se fixent point , ils sortent sans emplette.

\* II



**Des  
Esprits  
forts.**

\* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux , que tout le monde se déclare impie & libertin : ce sera alors le parti du vulgaire , ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse & si profonde : ils ne suivent la mode & le commun que dans les choses de rien & de nulle suite. Qui fait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition , avec une certaine étendue d'esprit , & de certaines vûes , l'on songe à croire comme les Savans & le peuple.

\* L'on doute de Dieu dans une pleine santé , comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un com-

\* Une merce avec une personne libre \* :  
**Alle.** quand l'on devient malade , & que l'hydropisie est formée , l'on quitte sa concubine , & l'on croit en Dieu.

\* Il faudroit s'éprouver & s'examiner très-sérieusement , avant que de se déclarer Esprit fort ou Libertin , afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu , ou , si l'on  
 ne

ne se sent pas la force d'aller si loin , se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

\* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres , elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse , le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort , c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien , mais la constance.

\* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit , & d'une agréable littérature , esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumières , & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes ; & ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux , de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur ; & ils se sont perdus par déférence ou  
par

**Des  
Esprits  
forts.**

par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands , & des Puissans assez puissans pour mériter de nous , que nous croyions , & que nous vivions à leur gré , selon leur goût & leurs caprices ; & que nous pussions la complaisance plus loin , en mourant , non de la maniere qui est la plus sûre pour nous , mais de celle qui leur plaît davantage ?

\* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes règles , qu'ils fussent plus que les autres , qu'ils eussent des raisons claires , & de ces argumens qui en portent conviction.

\* Je voudrois voir un homme sobre , modéré , chaste , équitable , prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt , mais cet homme ne se trouve point.

\* J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a dû le convaincre.

\* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas , me découvre son existence.

\* Dieu

\* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent , seul Juge en sa propre cause , ce qui répugne s'il n'est lui-même la Justice & la Vérité , c'est-à-dire , s'il n'est Dieu.

\* Je sens qu'il y a un Dieu , & je ne sens pas qu'il n'y en ait point , cela me suffit , tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance ; & je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé , pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi , cela prouve seulement , qu'il y a des monstres.

\* L'Athéisme n'est point. Les Grands qui en sont le plus soupçonnés , sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifférens sur cet article si capital , comme sur la nature de leur ame , & sur les conséquences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choses , ni ne  
les

*Des  
Esprits  
forts.*

les accordent , ils n'y pensent point.

\* Nous n'avons pas trop de toute notre santé , de toutes nos forces & de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance & la coutume exigent de nous , que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

\* Un Grand croit s'évanouir , & il meurt : un autre Grand périt insensiblement , & perd chaque jour quelque chose de soi même avant qu'il soit éteint : formidables leçons , mais inutiles ! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées , ne se relevent point , & ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane , ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes , ou ils s'informent si elles sont remplies , & par qui.

\* Les hommes sont-ils assez bons ; assez fidèles , assez équitables , pour mériter toute notre confiance , & ne nous pas faire desirer du moins que  
Dieu

Dieu existât , à qui nous pussions appeler de leurs jugemens , & avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis ?

\* Si c'est le grand & le sublime de la Religion qui éblouit , ou qui confond les Esprits forts , ils ne sont plus des Esprits forts , mais de foibles génies & de petits esprits ; si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebute , ils sont à la vérité des Esprits forts , & plus forts que tant de grands Hommes si éclairés , si élevés , & néanmoins si fidèles , que les LEONS , les BASILES , les JÉRÔMES , les AUGUSTINS.

\* Un Pere de l'Eglise , un Docteur de l'Eglise , quels noms ! quelle tristesse dans leurs Ecrits ! quelle sécheresse , quelle froide dévotion , & peut-être quelle Scholastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la vérité ! s'ils voyoient dans leurs Ouvrages plus de tour & de délicatesse , plus de politesse & d'esprit , plus de richesse d'expressions & plus de force de raisonnement , des traits plus

*Des  
Esprits  
forts.*

plus vifs & des graces plus naturelles ; que l'on n'en remarque dans la plupart des Livres de ce tems , qui sont lûs avec goût , qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion , & de la voir crüe , soutenue , expliquée par de si beaux génies & par de si solides esprits ! sur-tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoissance , pour la profondeur & la pénétration , pour les principes de la pure Philosophie , pour leur application & leur développement , pour la justesse des conclusions , pour la dignité du discours , pour la beauté de la morale & des sentimens , il n'y a rien , par exemple , que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN , que PLATON & CICERON.

\* L'homme est né menteur : la Vérité est simple & ingenuë , & il veut du spécieux & de l'ornement : elle n'est pas à lui , elle vient du Ciel toute faite , pour ainsi dire , & dans toute sa perfection , & l'homme n'aime que son propre ouvrage , la fiction & la fable. Voyez le peuple , il controuye , il augmente , il charge par grossièreté & par sottise : demandez même au  
plus

plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité & la légèreté, si pour faire un meilleur conte il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, & presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vûe, la racontent en cent façons différentes, celui ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite, quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens & éloignés de nous par plusieurs siècles ? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens ? que devient l'Histoire ? César a-t-il été massacré au milieu du Senat ? y a-t-il eu un César ? Quelle conséquence, me dites-vous ! quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse ; & je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de César, ne soit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hasard dans



*Des  
Esprits  
forts.*

les Bibliothèques parmi d'autres Manuscrits qui contiennent des Histoires vraies ou apocryphes , qu'au contraire il soit inspiré , saint , divin , qu'il porte en soi ces caractères , qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une Société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre altération , & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité , qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César & de sa Dictature , avouez-le , *Lucile* , vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

\* Toute Musique n'est pas propre à louer Dieu , & à être entendue dans le Sanctuaire. Toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu , de sa puissance , des principes de ses opérations , & de ses mystères : plus cette Philosophie est subtile & idéale , plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses , qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point , & qui au-delà sont inexplicables. Vou-  
loir

loir rendre raison de Dieu , de ses perfections ; & si j'ose ainsi parler , de ses actions , c'est aller plus loin que les anciens Philosophes , que les Apôtres , que les premiers Docteurs , mais ce n'est pas rencontrer si juste , c'est creuser long-tems & profondément , sans trouver les sources de la Vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bon-té* , de *miséricorde* , de *justice* & de *toute-puissance* , qui donnent de Dieu de si hautes & de si aimables idées , quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire , il faut recevoir les expressions sèches , stériles , vuides de sens , admettre les pensées creuses , écartées des notions communes , ou tout au plus les subtiles & les ingénieuses , & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Métaphysique , perdre un peu de sa Religion.

\* Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la Religion , dont ils sont si peu persuadés , & qu'ils pratiquent si mal.

\* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire , ils l'alterent eux-mêmes

*Des  
Esprits  
forts.*

mes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoutent, & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule Nation, qu'elle vit sous un même culte, & qu'elle n'a qu'une seule Religion : mais à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

\* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent dans divers tems, les libertins & les hypocrites; ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation, ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre : dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur  
at-

attache on ait l'impudence de les espérer : une troupe de masques entre dans un Bal , ont ils la main , ils dansent , ils se font danser les uns les autres , ils dansent encore , ils dansent toujours , ils ne (1) rendent la main à personne de l'Assemblée , quelque digne qu'elle soit de leur attention : on languit , on s'êche de les voir danser , & de ne danser point : quelques-uns murmurent , les plus sages prennent leur parti , & s'en vont.

\* Il y a deux especes de libertins ; les libertins , ceux du moins qui croient l'être , & les hypocrites ou faux dévots , c'est-à-dire , ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là sont (2) les meilleurs.

Le

(1) *Ont-ils la main* , venoit de dire la Bruyere , ce qui prouve évidemment qu'il faut laisser ici *rendent* , au lieu de mettre *tendent* , comme vouloit un de mes amis qui pensa me persuader que cette correction étoit nécessaire , son ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précède , *ont-ils la main* , &c.

(2) C'est-à-dire , *les plus vrais , les plus parfaits libertins*. Ou c'est ici le sens de ce mot , ou il ne signifie rien du tout , à mon avis.

M 3 Mais

**Des  
Esprits  
forts.**

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu , ou se moque de Dieu ; parlons de lui obligeamment , il ne croit pas en Dieu.

\* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité , que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image , qui est le Prince ?

\* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme , à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapains* , qui eussent pénétré dans nos maisons , pour persuader leur Religion à nos femmes , à nos enfans & à nous-mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens , qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes , où ils euf-

Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que la Bruyere dit immédiatement après , *Que le faux dévot ou ne croit pas en Dieu , ou se moque de Dieu* , comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre , & très-peu naturel , je serois tenté de croire que la Bruyere a écrit par mégarde *derniers* au lieu de *premiers* , ou que cette méprise doit être imputée à l'Imprimeur.

eussent placé des figures de métal pour être adorées , avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes , des Royaumes de Siam , de la Chine & du Japon , c'est-à-dire , pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres : ils les écoutent quelquefois , leur laissent bâtir leurs Eglises , & faire leurs Missions : qui fait cela en eux & en nous , ne seroit-ce point la force de la Vérité ?

\* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumôner , & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblés à sa porte , qui y reçoivent leurs portions. Qui ne fait pas au contraire des misères plus secrètes , qu'il peut entreprendre de soulager , immédiatement & par ses secours , ou du moins par sa médiation ? De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire , & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catechiste

*Des  
Esprits  
forts.*

la Parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire , & à ramener par de douces & insinuant conversations , à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme , ce ne seroit pas être en vain sur la terre , ni lui être un fardeau inutile.

\* Il y a deux Mondes , l'un où l'on séjourne peu , & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer , l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur , l'autorité , les amis , la haute réputation , les grands biens servent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

\* Qui a vécu un seul jour , a vécu un siècle : même Soleil , même Terre , même Monde , mêmes sensations , rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir , c'est-à-dire , à n'être plus un corps , mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet & qui s'ennuye de tout , il ne s'ennuye point de vivre , il consentiroit peut-être à  
vivre

vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en fait : la maladie , la douleur , le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre Monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

\* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre : après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté , à la dépendance , à l'ennui , à la maladie ; ou de n'essayer des richesses , de la grandeur , des plaisirs & de la santé , que pour les voir changer inviolablement , & par la révolution des tems en leurs contraires , & être ainsi le jouet des biens & des maux , l'on ne sauroit guères à quoi se résoudre. La Nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir ; & la mort qu'elle nous rend nécessaire , est encore adoucie par la Religion.

\* Si ma Religion étoit fausse , je l'avoue , voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer , il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers , & de n'y être pas pris : quelle majesté , quel éclat des mysteres !

M ; quelle



*Des  
Esprits  
forts.*

quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siècles entiers par des millions de personnes , les plus sages , les plus modérés qui fussent alors sur la terre , & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil , dans les fers , contre la vûe de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'Histoire , ouvrez , remontez jusques au commencement du Monde , jusques à la veille de sa naissance , y a t-il eu rien de semblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? par où échapper ? où aller , où me jeter , je ne dis pas pour trouver rien de meilleur , mais quelque chose qui en approche ? s'il faut périr , c'est par-là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu , que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entière : mais je l'ai approfondi , je ne puis être athée , je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion , c'en est fait.

La

\* La Religion est vraie , ou elle est fautive : si elle n'est qu'une vaine fiction , voilà , si l'on veut , soixante années perdues pour l'homme de bien , pour le Chartreux ou le Solitaire , ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la Vérité même , c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination : la pensée est trop faible pour les concevoir , & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la Vérité de la Religion , il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la Vertu.

\* Je ne sai si ceux qui osent nier Dieu , méritent qu'on s'efforce de le leur prouver , & qu'on les traite plus sérieusement que l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance qui est leur caractère les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire , pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on peut

*Des  
Esprits  
forts.*

voit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point , & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être , comme il ne dépend pas de moi , qui suis une fois , de n'être plus : j'ai donc commencé , & je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi , qui durera après moi , qui est meilleur & plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu , qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe , n'existe ainsi que par la force d'une Nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des tems \* : mais cette Nature , ou elle est seulement esprit , & c'est Dieu ; ou elle est matière , & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit , ou elle est un composé de matière & d'esprit : & alors ce qui est esprit dans la Nature , je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit , n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une Nature universelle qui est aussi matière , qui a toujours été , & qui sera  
tou-

\* Objec-  
tion ou  
système  
des li-  
bertins.

toujours telle que nous la voyons , & qui n'est point Dieu \* : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit , quelque chose que ce puisse être , est une chose qui pense , & que s'il est matière , il est nécessairement une matière qui pense , car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense , pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi , & qui pense , s'il doit son être & sa conservation à une Nature universelle , qui a toujours été & qui sera toujours , laquelle il reconnoisse comme sa cause , il faut indispensablement que ce soit à une Nature universelle , ou qui pense , ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense ; & si cette Nature ainsi faite est matière , l'on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense , ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

Je continue & je dis , cette matière telle qu'elle vient d'être supposée , si elle n'est pas un être chimerique , mais réel , n'est pas aussi imperceptible à tous les sens , & si elle ne se décou-

vre

*Des  
Esprits  
forts.*

vre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la différence, elle est donc elle-même tous ces différens corps : & comme elle est une matière qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit quelle est telle du moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent, c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui toutes ensemble font la matière universelle ou ce Monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si au contraire cette Nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matière, ni per-  
cep-

perceptible par aucun des sens : si cependant elle pense , ou si elle est plus parfaite que ce qui pense , je conclus encore qu'elle est Esprit , ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit : si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi , & que j'appelle mon esprit , que cette Nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause & son unique origine , parce qu'il ne trouve point son principe en soi , & qu'il le trouve encore moins dans la matière , ainsi qu'il a été démontré , alors je ne dispute point des noms , mais cette source originaire de tout esprit , qui est esprit elle-même , & qui est plus excellente que tout esprit , je l'appelle Dieu.

En un mot je pense , donc Dieu existe : car ce qui pense en moi , je ne le dois point à moi-même , parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une premiere fois qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant : je ne le dois point à un Etre qui soit au-dessous de moi , & qui soit matière , puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de  
ce

*Des  
Esprits  
forts.*

ce qui pense , je le dois donc à un Etre qui est au-dessus de moi , & qui n'est point matière ; & c'est Dieu.

\* De ce qu'une Nature universelle qui pense , exclut de soi généralement tout ce qui est matière , il suit nécessairement , qu'un Etre particulier qui pense , ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière : car bien qu'un Etre universel qui pense , renferme dans son idée infiniment plus de grandeur , de puissance , d'indépendance & de capacité qu'un Etre particulier qui pense , il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière , puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux Etres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie , & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière , qu'il est inconcevable que Dieu soit matière : ainsi comme Dieu est esprit , mon ame aussi est esprit...

\* Je ne fais point si le chien choisit , s'il se ressouvient , s'il affectionne , s'il craint , s'il imagine , s'il pense : quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions , ni sentiment , mais l'effet naturel & nécessaire

cessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matière , je puis au moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense ; & je suis certain que je pense : or quelle proportion y a-t-il de tel ou tel arrangement des parties de la matière , c'est-à-dire , d'une étendue selon toutes ces dimensions , qui est longue , large & profonde , & qui est divisible dans tous ces sens , avec ce qui pense ?

\* Si tout est matière , & si la pensée en moi , comme dans tous les autres hommes , n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière , qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles ? La matière a-t-elle dans son fonds une idée aussi pure , aussi simple , aussi immatérielle qu'est celle de l'Esprit ? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de son propre être ? comment est-elle dans l'homme ce qui pense , c'est-à-dire , ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière ?

\* Il y a des Êtres qui durent peu , parce qu'ils sont composés de choses très-



*Des  
Esprits  
forts.*

très différentes , & qui se nuisent réciproquement : il y a en a d'autres qui durent davantage , parce qu'ils sont plus simples , mais ils périssent , parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup , parce que c'est un Etre pur , exempt de tout mélange & de toute composition ; & il n'y a pas de raison qu'il doive périr , car qui peut corrompre ou séparer un Etre simple , & qui n'a point de parties ?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil , & entend les sons par l'organe de l'oreille , mais elle peut cesser de voir ou d'entendre , quand ces sens ou ces objets lui manquent , sans que pour cela elle cesse d'être , parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur , ou ce qui entend les sons , elle n'est que ce qui pense : or comment peut-elle cesser d'être telle ? ce n'est point par le défaut d'organe , puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière ; ni par le défaut d'objet , tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles vérités : elle est donc incorruptible.

\* Je

\* Je ne conçois point qu'une âme que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de son Etre infini , & souverainement parfait , doive être anéantie.

\* Voyez , *Lucile* , ce morceau de terre plus propre , & plus orné que les autres terres qui lui sont contigues : ici ce sont des compartimens mêlés d'eaux plates & d'eaux jaillissantes , là des allées en palissades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nord : d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les Soleils , & d'un autre un beau point de vûe ,  
plus

(1) Si Dieu est incompréhensible par rapport à l'homme , il n'est pas aisé de voir en quel sens on peut dire que *Dieu a voulu remplir l'ame de l'homme de l'idée de son Etre infini*. Il semble au contraire que l'ame de l'homme ne peut avoir qu'une idée fort incomplète de Dieu , puisque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée : ce qui me fait souvenir de la pensée d'un Poëte Italien qui dit fort sagement , parlant de Dieu , *Non inteso da noi , e sol se stesso intende*. A bien examiner cet axiome qui paroît dicté par la nature , peut-être trouveroit-on qu'il est plus évidemment vrai que tout ce que la Théologie & la Métaphysique nous débitent sur ce grand article.

*Des  
Esprits  
forts.*

plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obscurément entre les saules & les peupliers , est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs de longues & fraîches avenues se perdent dans la campagne , & annoncent la maison qui est entourée d'eaux : vous recrierez vous , quel jeu du hazard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non sans doute : vous direz au contraire , cela est bien imaginé & bien ordonné , il régné ici un bon goût & beaucoup d'intelligence : je parlerai comme vous , & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer , & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette piece de terre ainsi disposée & où tout l'art d'un Ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? si même toute la terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air , & si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé , ô Lucile , quelque part sur cet atôme , il faut donc que vous soyez bien petit , car vous n'y occupez pas une grande place : cependant

dant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles , ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel ; qu'y apercevez-vous quelquefois , la Lune dans son plein ? Elle est belle alors & fort lumineuse , quoique sa lumiere ne soit que la réflexion de celle du Soleil. Elle paroît grande comme le Soleil , plus grande que les autres Planettes , & qu'aucune des Etoiles ; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune , sa superficie est treize fois plus petite que celle de la Terre , sa solidité quarante-huit fois , & son diametre de sept cens cinquante lieues n'est que le quart de celui de la Terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence , puisqu'elle n'est guères plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la Terre , ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le Soleil fait dans les espaces du Ciel , car il est certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieues : ce n'est par  
heure

*Des  
Esprits  
forts.*

heure que vingt-deux mille cinq cens lieues , & trois cens soixante & quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette course , qu'elle aille cinq mille six cens fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure , qu'elle vole quatre vingt fois plus légèrement que le son , que le bruit , par exemple , du canon & du tonnerre , qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur , pour l'éloignement , pour la course ! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diametre de la Terre , il est de trois mille lieues , celui du Soleil est cent fois plus grand , il est donc de trois cens mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens , quelle peut être toute sa superficie ! quelle est sa solidité ! comprenez-vous bien cette étendue , & qu'un million de terres comme la nôtre ne feroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil ? Quel est donc , direz vous , son éloignement , si l'on en juge par son apparence ! vous avez raison , il est

est prodigieux : il est démontré , qu'il ne peut pas y avoir de la Terre au Soleil moins de dix mille diametres de la Terre ; autrement moins de trente millions de lieues : peut-être y a-t-il quatre fois , six fois , dix fois plus loin , on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter , supposons une meule de moulin qui tombe du Soleil sur la Terre , donnons-lui la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir , celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut : supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vîtesse , sans en acquérir , & sans en perdre , qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de tems , c'est-à-dire , la moitié de l'élevation des plus hautes tours , & ainsi neuf cens toises en une minute , passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité : mille toises font une demie lieue commune , ainsi en deux minutes , la meule fera une lieue , & en une heure elle en fera trente , & en un jour elle fera sept cens vingt lieues : or elle a trente mil-  
lions

*Des  
Esprits  
forts.*

lions à traverser avant que d'arriver à terre , il lui faudra donc quarante-un mille six cens soixante & six jours , qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas , Lucile , écoutez-moi : la distance de la Terre à Saturne est au moins decuple de celle de la Terre au Soleil , c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues , & que cette pierre emploieroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne , élevez vous-même ; si vous le pouvez , votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diametre , & par conséquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonference : un cheval Anglois , qui feroit dix lieues par heure , n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit , ô Lucile , sur le Miracle de ce Monde vilible , ou , comme vous parlez quelquefois , sur les

les merveilles du hazard , que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses : il est encore un Ouvrier plus admirable que vous ne pensez : connoissez le hazard , laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil , & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne , sont si peu de chose , comparées à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles , que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances , du terme de comparaison : quelle proportion à la vérité de ce qui se mesure , quelque grand qu'il puisse être , avec ce qui ne se mesure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile , elle est , si j'ose ainsi parler , *immensurable* , il n'y a plus ni angles , ni sinus , ni parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une Etoile fixe , & qu'un autre la regardât du Japon , les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet Astre , ne feroient pas un an-



*Des  
Esprits  
forts,*

gle , & se confondroient en une seule & même ligne , tant la Terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil , il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs , l'un sur la Terre , & l'autre dans le Soleil , observoient en même tems une Etoile , les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une Etoile , notre Soleil , notre Terre , & les trente millions de lieues qui les séparent , lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne fait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile , quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque , à en juger par nos yeux ; une Etoile paroît assise , sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse , à peine la vûe peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les sépare , c'est comme une Etoile qui paroît double : Si cependant tout l'art des  
Astro

Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Étoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires? quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre? & que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une fiction? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Étoiles si démesurées dans leur grandeur ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des Étoiles, ouï de celles qui sont apparentes: le moyen de compter celles qu'on n'apperoit point? celles, par exemple, qui composent la Voie de lait, cette trace lumineuse qu'on

*Des  
Esprits  
forts.*

remarque au Ciel dans une nuit sereine du Nord au Midi , & qui par leur extraordinaire élévation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûes chacune en particulier , ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la Terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien , & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable , & qui confond l'imagination , d'une hauteur qui surpasse nos conceptions , tournent , roulent , autour de ce grain de sable , & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux. Voulez-vous un autre Système , & qui ne diminue rien du merveilleux ? La Terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers. Je me les représente tous ces globes , ces corps effroyables qui sont en marche , ils ne s'embarrassent point l'un l'autre , ils ne se choquent point , ils ne se dérangent point : si le plus  
petit

petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la Terre , que deviendroit la Terre ? Tous au contraire sont en leur place , demeurent dans l'ordre qui leur est marqué , & si paisiblement à notre égard , que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher ; & que le Vulgaire ne fait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hazard ! l'Intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose , Lucile , me fait de la peine , ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches , dans leurs révolutions , & dans tous leurs rapports , qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense , qu'on appelle Monde , après les avoir observés , s'est fait une méthode infallible de prédire à quel point de leur course tous ces Astres se trouveront d'aujourd'hui en deux , en quatre , en vingt mille ans : voilà mon scrupule , Lucile , si c'est par hazard qu'ils observent des règles si invariables , qu'est-ce que l'ordre ; qu'est-ce que la règle ?

Je vous demanderai même ce que

N 3      c'est

*Des  
prits  
es.*

c'est que le hazard : est-il corps , est-il esprit ? Est-ce un Etre distingué des autres Etres , qui ait son existence particulière , qui soit quelque part ? ou plutôt , n'est-ce pas un mode , ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre , l'on dit , c'est un hazard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hazard ou cette rencontre , la boule ne va plus droit , mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct , mais réfléchi , si elle ne roule plus sur son axe , mais qu'elle tournoie & qu'elle pirouette , conclurai-je que c'est par ce même hazard qu'en général la boule est en mouvement ? Ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut , ou de soi-même , ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse , examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvements , s'ils se font d'eux-mêmes , ou par la force mouvante d'un poids qui  
les

les emporte. Mais ni ces roues , ni cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes , ou ne l'ont point par leur nature , s'ils peuvent le perdre sans changer de nature ; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs , & par une puissance qui leur est étrangère. Et les corps célestes , s'ils venoient à perdre leur mouvement , changeroient-ils de nature ? feroient-ils moins des corps ? je ne m'en l'imagine pas ainsi : ils se meuvent cependant ; & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature. Il faudroit donc chercher , ô Lucile , s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir : qui que vous trouviez , je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement , on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en mouvement , mais on feroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps , comme on peut s'informer qui a fait ces roues , ou cette boule ; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes , qui se sont liés & enchaînés en-

*Des  
Esprits  
forts.*

semble par la figure & la conformation de leurs parties , je prendrois un de ces atomes , & je dirois , qui a créé cet atome ? est-il matière , est-il intelligence ? a-t-il eu quelque idée de soi-même , avant que de se faire soi-même ? il étoit donc un moment avant que d'être : il étoit , & il n'étoit pas tout à la fois ; & s'il est auteur de son être & de sa manière d'être , pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? Bien plus , cet atome n'a-t-il point commencé ? est-il éternel ? est-il infini ? ferez-vous un Dieu de cet atome ?

\* Le ciron a des yeux , il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer , si dans le tems qu'il marche vers un côté , on lui présente le moindre fétu , il change de route : est-ce un jeu du hazard que son crystalin , sa retine , & son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau ; que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée , un nombre presque innombrable de petits animaux , dont le microsc-

microscope nous fait appercevoir la figure , & qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron ; & néanmoins c'est un corps qui vit , qui se nourrit , qui croît , qui doit avoir des muscles , des vaisseaux équivalens aux veines , aux nerfs , aux arteres , & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de fable , paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes , dont les unes ont des fleurs , les autres des fruits : il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts : il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines , & les philtres qui séparent les alimens de ces petites plantes ! Et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins ; & que ces petits animaux dont je viens de parler , se multiplient par voie de génération comme les Eléphans & les Baleines , où cela ne

N 5 mene-



*Des  
Esprits  
forts.*

mene-t-il point ? Qui a sù travailler à des Ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vûe des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, bien que dans l'autre extrémité ? Ne feroit ce point celui qui a fait les Cieux, les Astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité & l'étendue de leur course, & qui se joue de les faire mouvoir ?

\* Il est de fait que l'homme jouit du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, comme il jouit de l'air qu'il respire, & de la Terre sur laquelle il marche, & qui le soutient, & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entière, puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre ; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui, est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est

est Esprit, Raison ou Intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il est fait pour l'homme, est littéralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme; la preuve s'en tire du fond de la Religion : ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité : ce feroit en lui stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion se fert, pour lui faire connoître ses privilèges, ses ressources, ses esperances, pour lui apprendre ce qu'il est & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit ? que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos ? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? Vous demandez peut être

*Des  
Esprits  
forts.*

si nous sommes les seuls dans l'Univers que Dieu ait si bien traités : s'il n'y a point dans la Lune , ou d'autres hommes , ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisés : vaine curiosité , frivole demande ! La Terre , Lucile , est habitée , nous l'habitons , & nous savons que nous l'habitons , nous avons nos preuves , notre évidence , nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu , & de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes célestes , quels qu'ils puissent être , s'inquiètent pour eux-mêmes , ils ont leurs soins , & nous les nôtres. Vous avez , Lucile , observé la Lune , vous avez reconnu ses taches , ses abîmes , ses inégalités , sa hauteur , son étendue , son cours , ses éclipses , tous les Astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens , observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée , & de quels animaux ! Ressemblent-ils aux hommes , sont-ce des hommes ? Laissez-moi voir après vous ; & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent

tent la Lune , examinons alors s'ils  
sont Chrétiens , & si Dieu a partagé  
ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la Nature , il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'Ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait suppose règle & perfection. Homme vain & présomptueux , faites un vermisseau que vous foulez aux pieds , que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud , faites un crapaud , s'il est possible : quel excellent Maître que celui qui fait des Ouvrages , je ne dis pas que les hommes admirent , mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit , un homme bien fait , une belle femme , l'entreprise est forte & au-dessus de vous : essayez seulement de faire un bossu , un fou , un monstre , je suis content.

Rois , Monarques , Potentats , sacrées Majestés , vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la Terre , très-hauts , très-puissans & peut-être bien-tôt , *tout-puissans Seigneurs* ,

**Des  
sprit  
s.**

gneurs , nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie , de quelque chose de moins , d'un peu de rosée : faites de la rosée , envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre , la décoration , les effets de la Nature sont populaires : les causes , les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel oeil n'a qu'à s'ouvrir pour voir , demandez-le à un homme docte.

\* Plusieurs millions d'années , plusieurs centaines de millions d'années , en un mot tous les tems ne sont qu'un instant , comparés à la durée de Dieu , qui est éternelle : tous les espaces du monde entier , ne sont qu'un point , qu'un léger atome , comparés à son immensité. S'il est ainsi , comme je l'avance , ( car quelle proportion du fini à l'infini ! ) je demande , qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme , qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la Terre , qu'est-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme possède , & qu'il habite ? Les méchans prospèrent pendant qu'ils  
vi-

vivent, quelques méchans , je l'avoue : la vertu est opprimée , & le crime impuni sur la Terre quelquefois , j'en conviens. C'est une injustice : point du tout. Il faudroit , pour tirer cette conclusion , avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux , que la vertu ne l'est pas , & que le crime demeure impuni : il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons souffrent , & où les méchans prospèrent , eût une durée ; & que ce que nous appellons prospérité & fortune , ne fût pas une apparence fautive & une ombre vaine qui s'évanouit , que cette terre , cet atome , où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû , fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition & les récompenses.

De ce que je pense , je n'infère pas plus clairement que je suis Esprit , que je conclus de ce que je fais , ou ne fais point selon qu'il me plaît , que je suis libre : or liberté , c'est choix , autrement une détermination volontaire au bien ou au mal , & ainsi une action bonne ou mauvaise , & ce qu'on appelle

*Des  
Esprits  
forts.*

pelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai ; c'est injustice : qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère. Supposons pourtant avec l'Athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine Raison. Je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la Raison est une vérité : cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, & ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle cette connoissance (4), & c'est Dieu.

Les

(4) *Ou plutôt, ce qui conduit nécessairement à Dieu, à qui cette connoissance est éternellement présente. C'est apparemment ce que la Bruyere a voulu nous faire entendre par cette expression hardie & peut-être trop énigmatique qu'une connoissance éternelle est Dieu.*

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés , & où la précaution des coupables , pour les dérober aux yeux des hommes , a été plus grande , paroissent si simples & si faciles ; qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'Auteur ; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte , sont en si grand nombre que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards , il faut donc qu'ils soutiennent que le hazard de tout tems a passé en coutume.

CHAP.  
XVI.

Si vous faites cette supposition , que tous les hommes qui peuplent la Terre sans exception , soient chacun dans l'abondance , & que rien ne leur manque , j'infère de là que nul homme qui est sur la Terre , n'est dans l'abondance , & que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses , & auxquelles les deux autres se réduisent , l'argent & les terres : si tous sont riches , qui cultivera les terres , & qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignés des mines , ne les fouilleront pas , ni ceux qui habitent des terres incultes & minérales , ne pour-  
ront



*Des  
Esprits  
forts.*

ront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce , & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens , & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail , qui transportera d'une région à une autre les lingots , ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer , qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? on manquera alors du nécessaire , & des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins , il n'y a plus d'Arts , plus de Sciences , plus d'invention , plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions , bannit toute subordination , réduit les hommes à se servir eux-mêmes , & à ne pouvoir être secourus les uns des autres , rend les Loix frivoles & inutiles , entraîne une anarchie universelle , attire la violence , les injures , les massacres , l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres , en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horison , en vain il échauffe la Terre & la

la rend féconde , en vain le Ciel verse sur elle ses influences , les Fleuves en vain l'arrosent , & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance , inutilement aussi la Mer laisse sonder ses abîmes profonds , les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein , & en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde , les uns soient riches , & les autres pauvres & indigens , vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes , les lie , les reconcilie : ceux-ci servent , obéissent , inventent , travaillent , cultivent , perfectionnent : ceux-là jouissent , nourrissent , secourent , protègent , gouvernent : tout ordre est rétabli , & Dieu se découvre.

\* Mettez l'autorité , les plaisirs & l'oïveté d'un côté , la dépendance , les soins & la misère de l'autre , ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes , ou Dieu n'est pas Dieu.

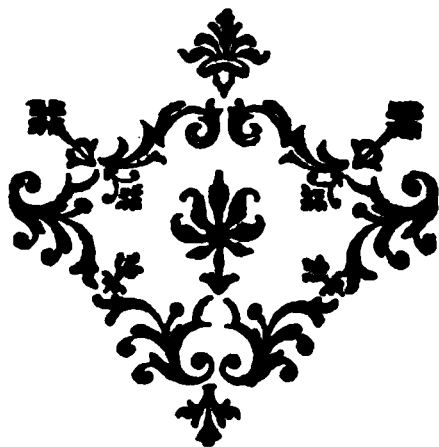
Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subor-

*Des  
Esprits  
forts.*

bordination est l'Ouvrage de Dieu ; ou suppose une Loi divine : une trop grande disproportion , & telle qu'elle se remarque parmi les hommes , est leur Ouvrage , ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses , & partent de l'homme : toute compensation est juste & vient de Dieu.

\* Si on ne goûte point ces Caractères , je m'en étonne ; & si on les goûte , je m'en étonne de même.



*DISCOURS*

PRONONCE'

DANS

*L'ACADEMIE*

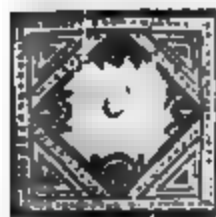
*FRANÇOISE.*

*son âge d'or & de sa décadence , elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition , qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer , & que dans cette prévention où je suis , je n'ai pas espéré que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre , ni prise dans un jour plus favorable , & que je me suis servi de l'occasion , ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches ? Cicéron a pu louer impunément Brutus , César , Pompée , Marcellus , qui étoient vivans , qui étoient présens , il les a loués plusieurs fois , il les a loués seuls , dans le Senat , souvent en présence de leurs ennemis , toujours devant une Compagnie jalouse de leur mérite , & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes , que n'en sauroit avoir l'Académie Française. J'ai loué les Académiciens , je les ai loués tous , & ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous ?*

*Je viens d'entendre , a dit Théobalde , une grande vilaine Harangue qui m'a fait bailler vingt fois , qui m'a ennuyé à la mort. Voilà ce qu'il a dit , & voilà ensuite ce qu'il a fait , lui & peu d'autres*



# PREFACE.



**EUX** qui interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Françoisé le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sèchement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même désirer : car le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années., c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractères dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Segnier, de la personne à qui il succède, & de l'Académie Françoisé : de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes Censeurs qu'ils me posent si  
bien

bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent , que je la puisse sentir , & avouer ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures , c'est alors qu'on pourra écouter leur critique , & peut-être me condamner , je dis peut-être , puisque les caractères , ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison , que tout Ecrivain est Peintre , & tout excellent Ecrivain , excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande , les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Française ; & ils ont dû me le pardonner , s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères , je me suis abstenu de toucher à leurs personnes , pour ne parler que de leurs Ouvrages , dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus , selon que les sujets qu'ils y ont traités , pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans , disent quelques-uns , il est vrai , mais je les ai loué tous ; qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une conduite toute nouvelle , ajoutent-ils , & qui n'avoit point encore eu d'exemple , je veux en convenir ; & que j'ai pris soin de m'écarter des  
lieux

*lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long-tems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Académie Française : m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athènes , le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie ? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien : protester que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur , est le jour, le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée : espérer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Française : n'avoir accepté , n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît , on s'efforcera de s'en rendre digne, Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues que je n'eusse pû les trouver , les placer & en mériter des applaudissemens ?*

*Parce donc que j'ai cru que quoique l'envie & l'injustice publient de l'Académie Française , quoiqu'elles veuillent dire de*  
*Tome II. O son*



nent : ils y trouvent des endroits foibles , il y en a dans Homere , dans Pindare , dans Virgile , & dans Horace , où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-être dans leurs Ecrits. BERNIN n'a pas manié le marbre , ni traité toutes ses figures d'une égale force , mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré , de certains traits si achevés tout proche de quelques autres qui le sont moins , qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier : si c'est un cheval , les crins sont tournés d'une main hardie , ils voltigent & semblent être le jouet du vent , l'œil est ardent , les naseaux soufflent le feu & la vie , un ciseau de maître s'y retrouve en mille endroits ; il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'attriper à de telles fautes par les chef-d'œuvres , l'on voit bien que s'est quelque chose de manqué par un habile homme , & une faute de PRAXITILE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter , que sans blesser & sans nommer les viciens on se déclare contre le vice ? sont-ce des Chartreux & des Solitaires ? sont-ce les Jésuites hommes pieux & éclairés ? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes ? Tous au contraire lisent

*Ires qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni style, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie satire. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnèrent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au Public, ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable & ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.*

*Ils firent plus : violant les loix de l'Académie*

*Traducteurs de Pseaumes , des Godeaux ou des Corneilles ? Non : mais des faiseurs de Stances & d'Elegies amoureuses , de ces Beaux-Esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour , qui font une Epigramme sur une belle gorge , un Madrigal sur une jouissance : Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment , qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer , j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier , s'il est possible , tous les vices du cœur & de l'esprit , de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillaient sous eux & dans leur atelier.*

*Ils sont encore allés plus loin ; car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués & si long-tems que chacun des autres Académiciens , ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue , où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature contre leurs plus irréconciliables ennemis , gens pécunieux , que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies , jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire néces-*  
*sai-*

*fairement , mene jusqu'à une froide insolence , je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe , mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul , & sur tout autre.*

*Ainsi en usent à mon égard , excités peut-être par les Théobaldes , ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satire , & point du tout pour les instruire par une saine morale , au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un Ouvrage , s'appliquent à découvrir , s'ils le peuvent , quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder , négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions , quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier , pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères ; & après les avoir expliqués à leur manière , & en avoir cru trouver les originaux , donnent au Public de longues listes , ou comme ils les appellent des clefs , fausses clefs , & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés , & à l'Ecrivain qui en est la cause , quoiqu'innocente.*

*J'avois pris la précaution de protester dans une Preface contre toutes ces interprétations , que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir jusqu'à bénéficier quelque tems si je devois rendre mon Livre public , & à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes Ecrits , & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité : mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères , quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville , & qui bien-tôt va gagner la Cour ? Dirai-je sérieusement , & protesterai-je avec d'horribles sermens , que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent , que je n'en ai donné aucune , que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées , que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentoïs beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme , un homme sans pudeur , sans mœurs , sans conscience , tels enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur Libelle diffamatoire ?*

*Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs , si je n'ai pu moi-même les*

*les forger telles qu'elles sont , & que je les ai vûes ? Etant presque toutes différentes entr'elles , quel moyen de les faire servir à une même entrée , je veux dire à l'intelligence de mes remarques ? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé , que je ne connois point , peuvent-elles partir de moi , & être distribuées de ma main ? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin , à Mortaigne & à Belesine , dont les différentes applications sont à la Baillive , à la femme de l'Assesseur , au Président de l'Election , au Prevôt de la Maréchaussée , & au Prevôt de la Collegiale ? Les noms y sont fort bien marqués , mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général , puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers , & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province. J'ai peint à la vérité d'après nature , mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au Public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans , de peur que quelquefois ils ne*

O 6    *fus-*

*fussent pas croyables , & ne parussent feints ou imaginés : me rendant plus difficile je suis allé plus loin , j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne , j'en ai fait des peintures vraisemblables , cherchant moins à rejouir les Lecteurs par le caractère , ou , comme le disent les mécontents , par la satire de quelqu'un , qu'à leur proposer des défauts à éviter , & des modèles à suivre.*

*Il me semble donc que je dois être moins blâmé , que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je désavoue , & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice , que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage , ils passeront jusqu'aux Interprètes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis , & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire , & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire , & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer , toujours dans la vûe de louer leur vertu ou leur mérite : j'écris leurs noms en lettres capitales , afin qu'on les voie de loin , & que le Lecteur ne*

*cou-*

*Je n'ai pas risqué de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne Histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les dégouter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.*

*Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sais en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remerciement à l'Académie Française, un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étendue : de zélés Académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvés en petit nombre, & leur zèle pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoique capables de parler long-tems, & de parler bien.*

*J'ai*



*J'ai pensé au contraire , qu'ainsi que nul Artisan n'est aggregé à aucune Société , ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre , de même & avec encore plus de bienfaisance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu , & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence , se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre , qui le fît aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que puisque l'Eloquence profane ne paroissoit plus régner au Barreau , d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition , & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte , le seul asyle qui pouvoit lui rester , étoit l'Académie Française ; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel , ni qui pût rendre cette Compagnie plus célèbre , que si au sujet des receptions de nouveaux Académiciens , elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses Assemblées par la curiosité d'y entendre des piéces d'Eloquence d'une juste étendue , faites de main de maîtres , & dont la profession est d'exceller dans la Science de la Parole.*

*Si je n'ai pas atteint mon but , qui étoit de prononcer un Discours éloquent , il me paroît du moins que je me suis disculpé de*

*L'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais , satyrique & insensé , s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue , n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a su franchir Chantilly écueil des mauvais Ouvrages ; si l'Académie Française à qui j'avois appelé comme au Juge souverain de ces sortes de pieces , étant assemblée extraordinairement , a adopté celle-ci , l'a fait imprimer par son Libraire , l'a mise dans ses Archives , si elle n'étoit pas en effet composée d'un style affecté , dur & interrompu , ni chargée de louanges fades & outrées , telles qu'on les lit dans les Prologues d'Operas & dans tant d'Epîtres Dédicatoires , il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems , le Public me permettra de le dire , où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation , & que pour y mettre le dernier sceau , il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent , qu'ils y ayent baillé.*

*Car voudroient-ils présentement qu'ils eussent reconnu que cette Harangue a moins*  
mal

*mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient  
 espéré ; qu'ils savent que deux Libraires  
 ont plaidé \* à qui l'imprimerait , voudroient-  
 ils désavouer leur goût & le jugement qu'ils  
 en ont porté dans les premiers jours qu'elle  
 fut prononcée ? Me permettroient-ils de  
 publier , ou seulement de soupçonner une  
 toute autre raison de l'âpre censure qu'ils  
 en firent , que la persuasion où ils étoient  
 qu'elle la méritoit ? On sait que cet homme  
 d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui  
 j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie  
 Françoisse , prié , sollicité , persécuté de  
 consentir à l'impression de sa Harangue par  
 ceux-mêmes qui vouloient supprimer la mien-  
 ne , & en éteindre la mémoire , leur résista  
 toujours avec fermeté. Il leur dit , qu'il ne  
 pouvoit ni ne devoit approuver une  
 distinction si odieuse qu'ils vouloient  
 faire entre lui & moi , que la préfé-  
 rence qu'ils donnoient à son Discours  
 avec cette affectation & cet empref-  
 sement qu'ils lui marquoient , bien  
 loin de l'obliger , comme ils pouvoient  
 le croire , lui faisoit au contraire une  
 véritable peine , que deux Discours  
 également innocens , prononcés dans  
 le*

\* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

le même jour , devoient être imprimés dans le même tems. Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai cités , avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plu de lui donner , à un dessein formé de médire de moi , de mon Discours & de mes Caractères ; & il me fit sur cette satire injurieuse , des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes , qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collègue , ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonne , qu'ils ne sont ni Courtisans ni dévoués à la faveur , ni intéressés , ni adulateurs , qu'au contraire ils sont sincères ; & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan , du style & des expressions de mon Remerciement à l'Académie Française. Mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville , des Grands & du Peuple lui a été favorable : qu'importe , ils repliqueront avec constance que le Public a son goût , & qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout diffé-

rend

# 330 P R E F A C É.

*rend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes Ecrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie , je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils , mes Ouvrages tels , qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.*



**DIS-**



# *DISCOURS*

P R O N O N C E

D A N S

*L'ACADEMIE*

*FRANÇOISE.*

Le Lundi quinziesme Juin 1693.

**M**ESSIEURS ;

Il seroit difficile d'avoir l'honneur  
de se trouver au milieu de vous ,  
d'avoir devant ses yeux l'Académie  
Françoise , d'avoir lu l'Histoire de son  
établissement , sans penser d'abord à  
celui à qui elle en est redevable , &c  
sans

sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges, qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces Discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Règne de Louis le Juste, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajouter à des faits encore récents & si mémorables ? Ouvrez son Testament politique, digerez cet Ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entière s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vraisemblance de tant & de si grands événemens qui ont paru sous son administration : l'on y voit sans peine qu'un homme qui pen-

pense si virilement & si juste , a pu agir sûrement & avec succès , & que celui qui a achevé de si grandes choses , ou n'a jamais écrit , ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort & supérieur , il a sù tout le fonds & tout le mystere du Gouvernement : il a connu le beau & le sublime du Ministère ; il a respecté l'Etranger , ménagé les Couronnes , connu le poids de leur alliance ; il a opposé des Alliés à des Ennemis ; il a veillé aux intérêts du dehors , à ceux du dedans , il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse & languissante , souvent exposée , a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître , comblé de ses bienfaits , ordonnateur , dispensateur de ses Finances , on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on , Messieurs , cette ame sérieuse & austere , formidable aux Ennemis de l'Etat , inexorable aux factieux , plongée dans la négociation , occupée tantôt à affoiblir le parti de l'Hérésie , tantôt à déconcerter une Ligue , & tantôt à méditer une conquête , a trouvé le loisir d'être

sa-



savante , a goûté les Belles-Lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous , si vous l'osez , au grand Richelieu , Hommes dévoués à la fortune , qui par le succès de vos affaires particulières , vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques ! qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes , qui dites que vous ne savez rien , que vous n'avez jamais lû , que vous ne lirez point , ou pour marquer l'inutilité des Sciences , ou pour paroître ne devoir rien aux autres , mais puiser tout de votre fonds , apprenez que le Cardinal de Richelieu a sù ; qu'il a lû ; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres , mais qu'il les a aimés , caressés , favorisés ; qu'il leur a ménagé des privilèges , qu'il leur destinoit des pensions , qu'il les a réunis en une Compagnie célèbre , qu'il en a fait l'Académie Française. Oui , Hommes riches & ambitieux , contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'intérêt , celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre , ne  
 hom-

homme d'Etat , dévoué à l'Etat , esprit solide , éminent , capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés , & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie , incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui , du Prince qu'il servoit , de la France à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il savoit quelle est la force & l'utilité de l'Eloquence , la puissance de la parole qui aide la Raison & la fait valoir , qui insinue aux hommes la justice & la probité , qui porte dans le cœur du Soldat l'intrépidité & l'audace , qui calme les émotions populaires , qui excite à leurs devoirs les Compagnies entières , ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie , quelle est la nécessité de la Grammaire , la base & le fondement des autres Sciences , & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la République , il falloit dresser le plan d'une Compagnie , où la Vertu seule fût admise , le mérite placé , l'esprit & le

### 336 DISCOURS À MESSIEURS

le savoir rassemblés par des suffrages ; n'allons pas plus loin ; voilà , Messieurs , vos principes & votre règle , dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire , la comparaison ne vous sera pas injurieuse , rappelez ce grand & premier Concile , où les Peres qui le composoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés , ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution : ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée générale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir , qu'on ne montrât dans les places , qu'on ne désignât par quelque Ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom , & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée , tels étoient ces grands Artisans de la parole , ces premiers Maîtres de l'Eloquence François , tels vous êtes , Messieurs , qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa Langue  
que

que s'il l'avoit apprise par règles & par principes , aussi élégant dans les Langues étrangères , que si elles lui étoient naturelles , en quelque idiome qu'il compose , semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris , il a fini une pénible Traduction que le plus bel esprit pourroit avouer , & que le plus pieux personnage devoit désirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous , transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine , fait des Romans qui ont une fin , en bannit le prolix & l'incroyable pour y substituer le vraisemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poète que Voiture , a le jeu , le tour & la naïveté de tous les deux , il instruit en badinant , persuade aux hommes la Vertu par l'organe des bêtes , élève les petits sujets jusqu'au sublime , homme unique dans son genre d'écrire , toujours original , soit qu'il invente , soit qu'il traduise , qui a été au-delà de ses modèles , modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal , atteint Ho-  
*Tome II.* P race ,

race , semble créer les pensées d'autrui , & se rendre propre tout ce qu'il manie , il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention : ses vers forts & harmonieux , faits de génie , quoique travaillés avec art , pleins de traits & de poésie , seront lûs encore quand la Langue aura vieilli , en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre , judicieuse , & innocente , s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais , qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué , applaudi , admiré , dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe , qui prime , qui règne sur la scène , qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas , il est vrai , mais il s'y établit avec lui , le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille , le grand Corneille , lui soit préféré , quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle , ils attendent la fin de quelques vieillards , qui touchés indifféremment de tout ce qui rap-

rappelle leurs premières années , n'aiment , peut-être ; dans Œdipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-tems une envieuse Critique & qui l'a fait taire : qu'on admire malgré soi , qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens , Orateur , Historien ; Théologien , Philosophe d'une rare érudition , d'une plus rare éloquence , soit dans ses entretiens , soit dans ses Ecrits , soit dans la Chaire , un défenseur de la Religion , une lumière de l'Eglise ; parlons d'avance le langage de la postérité , un Pere de l'Eglise : Que n'est-il point ? Nommez , Messieurs , une vertu qui ne soit point la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! je m'en souviens , & après ce que vous avez entendu , comment osai-je parler , comment daignez-vous m'entendre ? avouons-le , on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit , soit qu'il prêche de génie & sans préparation , soit qu'il pro-

nonce un discours étudié & oratoire ; soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écou- tent , il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation , ni tant de facilité , de délicatesse , de politesse : on est assez heureux de l'entendre , de sentir ce qu'il dit , & comme il le dit : on doit être content de soi si l'on empor- te les réflexions , & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ? à qui m'associez-vous ?

Je voudrois Messieurs , moins pres- sé par le tems & par les bienséances qui mettent des bornes à ce Discours , pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie , par des endroits encore plus marqués & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes , se trouvent par- tagés entre vous. Veut-on de diserts Orateurs qui aient semé dans la Chai- re toutes les fleurs de l'Eloquence , qui avec une saine morale , aient em- ployé tous les tours & toutes les fi- nesses de la Langue , qui plaisent par  
un

un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnités, les Temples, qui y fassent courir ? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste & profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'Antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles ? cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante Assemblée. Si l'on est curieux du don des Langues joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne vous manquent pas, & sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'expérience, qui par le privilège de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse, d'autres

P 3      qui



qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire, d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux Judiciaires, toujours avec une égale réputation : tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtemps, réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin ? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poètes en tout genre de Poësies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes & enjouées, des imitateurs des Anciens, des Critiques austères, des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles. Encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement ? il ne  
 doit

doit pas néanmoins cet homme si louable & si modeste appréhender que je le loue : si proche de moi , il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succéder ? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois , Messieurs , il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres Morts dont ils remplissent la place , hésitent partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève : vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre , un homme si pieux , si tendre , si charitable , si louable par le cœur , qui avoit des mœurs si sages & si chrétiennes , qui étoit si touché de religion , si attaché à ses devoirs , qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire. De solides vertus , qu'on voudroit célébrer , font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence : on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses Ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le Discours funébre de celui à qui je succède , plutôt que de me borner à un

simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise , mais un patrimoine , un bien héréditaire , si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur , sa confiance , toute sa personne à cette famille , qui l'avoit rendue comme votre alliée , puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit mise avec l'Académie Françoisse sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier , on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage , ou dans les Belles-Lettres , ou dans les affaires : il est vrai du moins , & on en convient , qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son tems : homme grave & familier , profond dans les délibérations , quoique doux & facile dans le commerce , il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir , & ne se donnent pas , ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation , par les mots graves ou sententieux , ce qui est plus rare que la Science , & peut-être

être que la probité, je veux dire de la dignité, il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli : il a été grand & accrédité sans ministère, & on ne voit pas que ceux qui ont sù tout réunir en leurs personnes, l'aient effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûe autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorés de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à votre gloire : avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçus ! N'en soyons pas surpris, c'est son caractère ; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour  
P 5 per-

perdre tout d'un coup le sentiment & la mémoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimés ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation & dans le trouble , curieux , incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi , une grande Reine , le Prince leur fils , famille auguste , mais malheureuse , que la pieté & la Religion avoient poussée jusqu'aux dernières épreuves de l'adversité , hélas ! avoient-ils péri sur la mer ou par les mains de leurs ennemis , nous ne le savions pas : on s'interrogeoit , on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique , mais domestique , on n'en dormoit plus , on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes Royales à qui l'on prenoit tant d'intérêt , eussent pu échapper à la mer ou à leur patrie , étoit-ce assez ? ne falloit-il pas une Terre Etrangere où ils pussent aborder , un Roi également bon & puissant , qui pût & qui voulût les recevoir ?

voir ? Je l'ai vûe cette réception , spectacle tendre s'il en fût jamais ! On y verfoit des larmes d'admiration & de joie : ce Prince n'a pas plus de grace , lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroie une ville qui lui réfiste , ou qu'il dissipe les Troupes Ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre , n'en doutons pas , c'est pour nous donner une paix heureuse , c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la Nation , qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient , exaltent ce que ce grand Roi a exécuté , ou par lui-même , ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée , ils ont un sujet vaste & qui les exercera long-tems. Que d'autres augurent , s'ils le peuvent , ce qu'il veut achever dans cette Campagne : je ne parle que de son cœur , que de la pureté & de la droiture de ses intentions , elles sont connues , elles lui échappent : on le félicite sur des titres

d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat , que dit-il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas , & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il fait , Messieurs , que la fortune d'un Roi est de prendre des villes , de gagner des batailles , de reculer ses frontières , d'être craint de ses ennemis ; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples , en avoir le cœur , & par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées , Provinces voisines ! ce Prince humain & bienfaisant , que les Peintres & les Statuaires nous défigurent , vous tend les bras , vous regardant avec des yeux tendres & pleins de douceur ; c'est-là son attitude : il veut voir vos habitans , vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers , y mêler leurs voix rustiques , & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joie & la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la félicité commune , qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une

d'une guerre pénible , qu'il effuye l'inclemence du Ciel & des saisons , qu'il expose sa personne , qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret , & les vûes qui le font agir : on les pénètre , on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place , & qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie , qu'ils me permettent seulement de remarquer , qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince ; qu'on devine au contraire , qu'on nomme les personnes qu'il va placer , & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres. Il ne se décharge pas entierement sur eux du poids de ses affaires , lui-même , si je l'ose dire , il est son principal Ministre , toujours appliqué à nos besoins , il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance , les gardes sont relevées aux avenues de son Palais , les Astres brillent au Ciel & font leur course , toute la Nature repose , privée du jour , ensevelie dans les ombres , nous reposons aussi tandis que ce Roi retiré dans son balustre veille seul sur nous & sur tout l'Etat :

tel



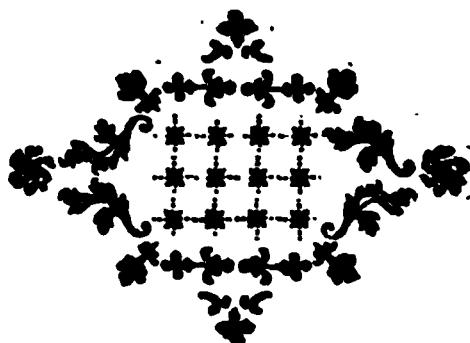
tel est, Messieurs, le Protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix, & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même, je sentoís de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis : j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché non de sa déference, je fais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à  
s'ou-

blier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle , la foule y est grande , la porte est assiégée , il est haut & robuste , il fend la presse , & comme il est prêt d'entrer , il pousse son fils devant lui , qui sans cette précaution ou n'entreroit point , ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous , comme il a fait , de détourner vers moi leurs suffrages , qui pouvoient si justement aller à lui , elle est rare , puisque dans ses circonstances elle est unique , & elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous , puisque vos voix seules , toujours libres & arbitraires , donnent une place dans l'Académie Françoise.

Vous me l'avez accordée , Messieurs , & de si bonne grace , avec un consentement si unanime , que je la dois & la veux tenir de votre seule magnificence. Il n'y a ni poste , ni crédit , ni richesses , ni titres , ni autorité , ni faveur qui ayent pu vous plier à faire ce choix , je n'ai rien de toutes ces choses , tout me manque : un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité , & dont les fausses , je dis les fausses & malignes applications  
pou-

pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous , a été toute la médiation que j'ai employée , & que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit !



D É F E N S E

D E

*LA BRUYERE*

E T D E S E S

C A R A C T E R E S ,

*Contre les Accusations & les Objections*

D E V I G N E U L - M A R V I L L E ,

*Par P I E R R E C O S T E .*

Sixième Edition , revue & corrigée par  
l'Auteur.





D É F E N S E

D E

*LA BRUYERE*

ET D E S E S

C A R A C T E R E S ,

*Contre les Accusations & les Objections*

D E V I G N E U L - M A R V I L L E .

**S** I ce que *Vigneul-Marville* vient de publier dans ses *Melanges d'Histoire & de Litterature*, contre la personne & les Ecrits de la *Bruyere*, me paroïssoit de quelque force, je n'entreprendrois pas de le refuter, de peur de faire tort à la *Bruyere* par une méchante Apologie. C'est un tour que  
bien

bien des gens ont joué à leurs meilleurs Amis , témoin l'Auteur du *Traité de la Délicatesse* , qui voulant défendre le Reverend P. *Baubours* contre le fameux *Cleante* , ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cet inconvénient en repoussant les Objections de Vigneul-Marville : car elles sont si foibles pour la plûpart , qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour les détruire , comme j'espere le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet Ecrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces Objections aient quelque chose d'éblouissant , puisque le judicieux \* Auteur qui continue à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le célèbre *Bayle* , en parle ainsi dans l'Extrait qu'il a fait de ces *Mélanges* d'Histoire & de Litterature : \* *Il n'y a gueres d'ap-*

\* *Bernard* , mort en 1718 , Professeur en Philosophie dans l'Université de Leyde.

\* Au mois de Janvier 1700. pag. 82.

d'apparence , que M. de Vigneul-Marville fasse revenir le Public de l'estime qu'il a conçûe pour les Caractères de M. de la Bruyere ; cependant on ne sera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur , sur la fin de son Ouvrage. J'ai conclu de-là que , si cette Critique méritoit d'être lûe , elle valoit aussi la peine d'être réfutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

Vigneul-Marville attaque la personne de la Bruyere , & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce siècle*. Je vais le suivre pas à pas ; & commencer avec lui par la personne de la Bruyere.





## PREMIERE PARTIE.

*De la personne de la Bruyere.*

I. **A**VANT toutes choses , j'avouerai sincèrement que je n'ai jamais vû la Bruyere. Je ne le connois que par ses Ouvrages. Il ne paroît pas que Vigneul-Marville l'ait connu plus particulièrement que moi , du moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son Livre. Car c'est sur le Portrait que la Bruyere a fait de lui-même dans ses Ecrits , que Vigneul-Marville croit qu'il est aisé de le connoître ; & l'on ne voit pas qu'il ajoute de nouveaux traits aux différens Caractères qu'il prétend que cet Auteur nous a donnés de lui-même dans son Livre. Si donc je puis faire voir que Vigneul-Marville , a mal pris les paroles de la Bruyere dans tous les endroits , où il s'imagine que cet illustre Ecrivain s'est dépeint lui-même , peu importe que je n'aye jamais vû la Bruyere , je ne suis pas moins en droit de le défendre contre les fausses accusations de son Adversaire.

II. Le

II. Le principal Caractère de M. de la Bruyere , dit d'abord Vigneul-Marville , c'est celui d'un Gentilhomme à louer , qui met enseigne à sa porte , & avertit le siècle présent & les siècles à venir , de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de \* Dom Guichotte & d'une manière tout-à-fait délicate & fine. » Je » le déclare nettement , † dit-il , afin » que l'on s'y prépare , & que per- » sonne un jour n'en soit surpris. S'il » arrive jamais que quelque Grand me » trouve digne de ses soins , si je fais » enfin une belle fortune , il y a un » Geoffroy de la Bruyere que toutes » les Chroniques rangent au nombre » des plus grands Seigneurs de Fran- » ce , qui suivirent GODEFROY DE » BOUILLON à la conquête de la Terre » Sainte : Voilà alors de qui je des- » cends en ligne directe.

Vig.

\* *Melanges d'Histoire & de Littérature , recueillis par Mr. de Vigneul-Marville. A Rotterdam , 1700. pag. 325. Je me servirai toujours de cette Edition.*

† Ce sont les propres paroles de la Bruyere , dans ses *Caractères* , au Tome II. Chap. XIV. intitulé , DE QUELQUES USAGES , pag. 191.

Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à la Bruyere , s'il y eût vû une Satyre ingénieuse de ces gens , qui roturiers de leur propre aveu , tandis qu'ils sont pauvres , croient être nobles , dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que la Bruyere attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du peuple , dit-il (187) un peu avant le passage qu'on vient de voir , un homme du peuple , à force d'assurer qu'il a vû un prodige , se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge , pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque Baron , ou de quelque Châtelain , dont il est vrai qu'il ne descend pas , a le plaisir de croire qu'il en descend.*

La Bruyere qui savoit que tous les Ordres sont infectés de cette maladie de vouloir s'élever au-dessus de leur condition dans leur esprit , & sur-tout dans l'esprit des autres hommes , revient à la charge : *Un bon Gentilhomme , dit-*

dit-il , veut passer pour un petit Seigneur , & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté , & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms , de disputes sur le rang & les presséances , de nouvelles armes , & d'une généalogie que d'HOSIER ne lui a pas faite , il devient enfin un petit Prince.

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées , la Bruyere se représente lui-même comme entêté de cette passion , mais d'une manière qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse , & qu'il ne parle de lui , que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. S'il arrive jamais , dit-il , que quelque Grand me trouve digne de ses soins , si je fais enfin une belle fortune , il y a un Geoffroy de la Bruyere , que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France , qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la Conquête de la Terre Sainte : Voilà alors de qui je descens en ligne directe.

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur

Tome II. Q avoit

écrit fans génie & fans réflexion ;  
sous prétexte qu'il dit en parlant de  
lui-même ,

\* Mais pour Cotin & moi qui rimons au ha-  
zard ,

Que l'amour de blâmer fit Poètes par art ;  
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre  
éloquence ,

Le plus sûr est pour nous , de garder le si-  
lence ,

Rien n'est plus ordinaire à certains  
Ecrivains , que de s'attribuer à eux-  
mêmes les fautes qu'ils veulent repren-  
dre dans les autres. Ce sont des Ta-  
bleaux qu'ils exposent à la vûe des  
hommes pour les engager adroitement  
à les examiner de sang froid , afin que  
quiconque y reconnoitra ses propres  
traits , songe à se corriger , s'il le trou-  
ve à propos. C'est justement dans cette  
vûe que la Bruyere nous déclare , qu'il  
ne manquera pas de descendre en  
droite ligne d'un Geoffroy de la Bruye-  
re , que toutes les Chroniques rangent  
au nombre des plus grands Seigneurs  
de

\* Satyre IX. v. 45.

qu'après être devenus riches , la Bruyere qui ne s'est chargé de jouer leur personnage , que pour les rendre plus ridicules , déclare d'avance , que , s'il ne prétend pas descendre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyere , que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre Sainte , il n'aura garde de laisser échapper un si beau nom , s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il descendra incontestablement ; & cela , non par quelque alliance éloignée , mais *en ligne directe* , car l'un ne sera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit il , je vous prie , marquer plus vivement la folie de ces Nobles de quatre jours , qui contens de leurs véritables Ayeux , tandis qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine , s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse , dès qu'ils viennent à s'enrichir ? Je crois pour moi , qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de la Bruyere , comme a fait Vigneul Marville , qu'à se figurer que *Boileau* a

*S'il est heureux d'avoir de la naissance ;  
 \* dit-il ailleurs , il ne l'est pas moins  
 d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en  
 avez. Quelle apparence qu'un homme  
 qui a des sentimens si nobles & si rele-  
 vés , soit capable de tomber dans une  
 vanité aussi forte & aussi puerile que  
 celle que Vigneul-Marville lui attri-  
 bue avec tant d'assurance ? Permettez-  
 moi de vous citer encore un endroit  
 des *Caractères* qui fait bien voir que  
 la Bruyere jugeoit du vrai prix des  
 choses , sans se laisser éblouir à de  
 vaines apparences.*

*† Chaque heure en soi comme à notre  
 égard est unique : est-elle écoulée une fois ,  
 elle a péri entierement , les millions de  
 siècles ne la rameneront pas. Les jours ,  
 les mois , les années s'enfoncent & se per-  
 dent sans retour dans l'abîme des tems.  
 Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un  
 point dans les espaces immenses de l'Eter-  
 nité , & il sera effacé. Il y a de legeres  
 & frivoles circonstances du tems qui ne  
 sont*

\* Chap. II. DU MERITE PERSONNEL ;  
 pag. 186.

† Chap. XIII. DE LA MODE , Tom. II.  
 pag. 185.

*sont point stables, qui passent, & que j'appelle des modes, LA GRANDEUR, la Faveur, les Richesses, la Puissance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaisir, les Joies, la Superfluité. Que deviendront ces MODES, quand le tems même aura disparu? LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE, VA AU-DELA DES TEMS.*

J'ai été bien aise de transcrire ce beau passage, parce que l'ayant lû cent fois avec un nouveau plaisir, j'ai cru, que, soit qu'on l'eût déjà lû ou non, l'on ne seroit point fâché de le voir ici.

Mais pour revenir à Vigneul-Marville, s'il a cru véritablement que la Bruyere s'étoit glorifié de l'antiquité de sa noblesse en fanfaron & comme un vrai Dom Quichotte, quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir si mal pris le sens d'un passage qui n'a été écrit que pour tourner en ridicule cette folle vanité?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les soins inutiles que se sont donnés tant de savans Critiques pour expliquer certains passages des Anciens. Il est visible par les sens contraires qu'ils donnent à ces passages, qu'ils



prétent à leurs Auteurs bien des pensées qui ne leur sont jamais tombées dans l'esprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent sur le sens d'un passage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il est plus que probable qu'ils se trompent fort souvent : puisqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurés d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & a vécu de notre tems. Il n'y a \* qu'environ cinq ans que la Bruyere est mort. Son Livre est écrit en François, & ne roule que sur des matières de l'usage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Pais Etrangers où l'on l'imprime aussi souvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de Lettres, qui voulant critiquer la Bruyere, lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit :

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier  
la

\* Cette *Défense de la Bruyere* fut imprimée pour la premiere fois en 1702. & la Bruyere mourut en 1696. le 10 de Mai, âgé de 57 ans.

la lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur tems de la maniere la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible : & alors, il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas d'avoir bien employé notre tems, si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui nous peuvent être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

—— *Ubi plura nitent in carmine, non ego  
paucis*

*Offendar maculis quas aut incuria fudit,  
Aut humana parum cavit natura.*

De Arte Poetica. v. 351.

» Dans une pièce où brillent des  
» beautés sans nombre, je ne suis  
» point choqué d'y voir quelques ta-  
» ches qui sont échappées à l'Auteur,  
» ou par négligence, ou parce que  
» l'esprit de l'homme, tel qu'il est,  
» ne prend pas toujours garde à tout.

Q 5      Quel-

Quelquefois aussi ce qui est fort clair dans un Livre , nous paroît obscur , parce que nous ne le lisons pas avec assez d'attention. Il n'y a , je crois , personne qui se mêle de lire , à qui il n'arrive de tems en tems de se surprendre dans cette faute. Le seul remède à cela c'est de nous défier de nous-mêmes , & de relire plusieurs fois un passage avant que de décider s'il est obscur , absurde , ou impertinent.

Mais si quelqu'un est obligé de prendre ces précautions , c'est sur-tout ceux qui s'érigent en Censeurs publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le dessein de le critiquer , mais simplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y est , sans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au-delà de ce qu'il nous en découvre lui-même. Si Vigneul Marville eût lû l'Ouvrage de la Bruyere dans cette disposition d'esprit , il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux censures qu'il fait de sa Personne. C'est ce que je pense avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'être un *Gentilhomme à louer , de mettre enseigne à sa*  
por-

porte , en avertissant le siècle présent & les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse : car on ne vit jamais d'accusation plus mal fondée. Je ne sais si Vigneul-Marville en tombera d'accord : mais lui excepté , je ne pense pas que personne en doute , après avoir lû ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lû ce que je viens d'écrire sur cet article , parce que j'ai vû quelques personnes de très-bon sens , qui ont pris cet endroit du Livre de la Bruyere de la même maniere que Vigneul-Marville. J'aurois pu me dispenser en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je suis bien aise de lui montrer par-là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec ce Critique , mais le seul désir de défendre la vérité.

Du reste , je ne vois pas qu'on puisse juger fort sûrement d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un Livre à la hâte , pour s'amuser , ou pour se délasser de ses affaires dont on a la tête remplie. Quelque tems après on se trouve en compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce Livre , dont on croit

avoir retenu le sens , quoiqu'on ait entièrement oublié les paroles. Ce sens nous déplaît. D'autres qui le desaprouvent aussi bien que nous , soutiennent que ce n'est point là ce que l'Auteur a voulu dire. Là-dessus on dispute. Chacun défend son sentiment avec chaleur , & personne ne s'avise de consulter les paroles de l'Auteur , qui souvent mettroient tout le monde d'accord , en faisant voir nettement que ce qu'il a dit , est très-raisonnable , & tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques uns de la compagnie , & quelquefois tous ensemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en conversation. L'usage veut qu'on excuse cette méthode , toute ridicule qu'elle est. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui se mêlent de censurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils soient un peu plus circonspects ; & qu'avant que de critiquer un Livre , ils le lisent , & le relisent , jusqu'à ce qu'ils soient assurés de le bien entendre. C'est apparamment ce que n'a pas fait Vigneul-Marville , du moins à l'égard du premier passage des

*Caractères de ce siècle* qu'il critique si rudement, puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre sens, comme je crois l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. *CE n'est pas assez pour M. de la Bruyere*, continue \* notre Censeur, *du caractère de Gentilhomme à louer*, il lui faut encore celui de *Mysanthrope* qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'*Opera*, il dit par enthousiasme : „ † Je ne sais comment l'*Opera* „ avec une musique si parfaite & une „ dépense toute royale a pu réussir à „ m'ennuyer. „

*Regardez un peu*, s'écrie sur cela *Vigneul-Marville*, *combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer M. de la Bruyere. Ne seroit-ce point pour faire bailler ce galant homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions & des millions à bâtir Versailles & Marly ?*

Voilà

\* Pag. 326.

† *Caractères de ce siècle*, Chap. I. intitulé, **DES OUVRAGES DE L'ESPRIT**, pag. 156, 157.

Voilà une belle exclamation , mais qui ne nous instruit de rien. Les invectives , les railleries ne sont pas des raisons. On l'a dit & redit aux Déclamateurs de tous les tems , qui faute de meilleures armes n'ont jamais manqué d'employer celles-là , quelque frivoles qu'elles soient.

Quand on veut critiquer un Auteur avec succès , il faut se munir de solides raisons , & les exprimer nettement , afin que ceux qui les verront , en puissent être frappés. Pour les Figures de Rhétorique , elles peuvent éblouir l'esprit , mais elles ne sauroient le persuader. C'est un feu de paille qui s'évanouit en fort peu de tems. On devroit , ce semble , prendre un peu plus de garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Écrivains ne sont pas les seuls à qui s'adresse cet avis. Ceux qui se chargent d'instruire les autres par des Discours publics , en ont pour le moins autant de besoin : car rien n'est plus ordinaire que d'entendre ces Messieurs s'évaporer en vaines Déclamations sans songer à établir sur de bonnes raisons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc Vigneul-Marville

croit

croit que la Bruyere a eu tort de s'ennuyer à l'Opera , il devoit faire voir par de bonnes preuves , que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espece de Poëme Dramatique , & qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'Esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une maniere convainquante , il pouvoit se réjouir aux dépens de la Bruyere. Alors tout est bon , Ironies , Comparaisons , Similitudes , Exclamations , Apostrophes , & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique*. C'est le triomphe après la Victoire. Et bien loin d'être choqué de voir alors le Victorieux s'applaudir à lui-même , on se fait quelquefois un plaisir de relever son triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare , l'excusent tout au moins , & l'écoutent sans se fâcher. Mais avant cela , rien ne leur paroît plus ridicule. Ils en sont autant choqués que d'entendre un Soldat qui chante le Triomphe avant que d'avoir vû l'Ennemi.

A la vérité si la Bruyere se contentoit d'avertir le Public que l'Opera l'a-

en-



ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique, Vigneul-Marville auroit raison de se jouer un peu de lui, quand bien l'Opera lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais la Bruyere étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, & non pour les amuser du récit de choses aussi frivoles que le seroit l'histoire de ce qui lui plaît, ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne \* de ce que *l'Opera avec une dépense toute royale a pu l'ennuyer*. Mais il nous donne aussi-tôt après, de bonnes raisons de cet ennui : *C'est, dit-il, qu'il y a des endroits dans l'Opera qui laissent en désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui intéressent.*

Si, dis-je, la Bruyere se fût contenté de nous apprendre que l'Opera a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer : mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien

\* Dans les Caractères de ce siècle, Chap. L. pag. 156, 157.

bien délicat pour ne pas trouver beau un spectacle où le Prince a fait tant de dépense. Vigneul-Marville fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'est pas le Roi qui a fait l'Opera ; & par conséquent on peut s'ennuyer à l'Opera , sans choquer l'Autorité Royale. Raisonner ainsi , c'est être un peu de l'humeur de *Cotin* qui veut faire passer pour un crime d'Etat le mépris qu'on fait de ses Vers :

\* Qui méprise *Cotin* , n'estime point son Roi ;  
Et n'a selon *Cotin* , ni Dieu , ni foi , ni Loi.

Encore ce Poète étoit-il plus excusable que Vigneul-Marville , qui n'est pas intéressé personnellement au mépris qu'on peut faire des Opera : car je ne crois pas qu'il se soit jamais avisé d'en publier de sa façon.

» Mais , dit M. de Vigneul-Marville ,  
» il faut faire tant de dépense , il  
» faut mettre tant de choses en œuvre  
» pour la représentation de l'Opera.  
» fera-t-il permis après cela de s'y en-  
» nuyer , sans mériter d'être traité de  
» Misanthrope ? « Pourquoi non , si  
c'est

\* Boileau , *Sat. IX.* v. 305.

c'est effectivement un spectacle tout propre de sa nature à produire cet effet ? Que la Musique soit la plus charmante & la plus parfaite du monde , que les oreilles soient agréablement flattées par les doux accords , que les yeux soient charmés de la beauté des décorations , & enchantés par le jeu surprenant des machines : tout cela n'empêche pas que l'Opera ne puisse ennuyer , si le sujet en est mal conduit , s'il n'a rien qui touche & interesse l'esprit , & que les Vers en soient durs & languissans. En ce cas-là mépriser l'Opera , c'est une marque de bon goût , & non l'effet d'une résolution bizarre de mépriser ce que tout le monde admire. Et au contraire , estimer l'Opera avec tous ces défauts , parce qu'il est accompagné d'une belle Musique & de Décorations magnifiques , c'est admirer une happelourde parce qu'elle est mêlée avec de véritables diamans , c'est prendre un Ane pour un beau Cheval d'Espagne , parce qu'il a une housse toute couverte d'or & de pierreries. Mais un Ane a beau être enharnaché , ce n'est toujours qu'un Ane. De même , si l'Opera est  
un

un Poëme languissant & insipide , il le sera toujours malgré la Musique , les Machines & les Décorations dont il est accompagné. Et par conséquent , il faut l'examiner en lui-même , & indépendamment de toutes ces additions , pour savoir si le jugement qu'en fait la Bruyere , est solide , ou uniquement fondé sur la bizarrerie de son goût.

Au reste , je ne sai pas si Vigneul-Marville est du sentiment de ce Marquis ,

- \* Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers ,
- Et va voir l'Opera seulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau , l'on ne donne ce sentiment à ce Marquis Bel-Esprit , que pour faire voir l'extravagance & la singularité de son goût. D'où nous pouvons conclure que , selon Boileau , ce n'est pas une fort bonne preuve de *misanthropie* de ne pas admirer l'Opera , mais qu'au contraire aller à l'Opera pour l'admirer , c'est se déclarer contre le goût

\* Boileau , *Epître IX.* v. 97.

goût le plus général , & se rendre ridicule en s'ingérant de juger de ce qu'on n'entend pas.

Voulant se redresser soi-même , on s'estropie ,

Et d'un original on fait une copie.

Ici Vigneul-Marville dira peut-être, que l'autorité de Boileau ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage ; & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront suivre dans un point comme celui-ci , celle d'un fameux Poëte préféablement à celle d'un \* Docteur en Droit.

Laisant à part ce parallele , je vais citer à Vigneul-Marville une autorité qu'il n'osera recuser , si je ne me trompe ; & qui de plus se trouve munie de

\* Je ne donne ce titre à Vigneul-Marville que par allusion à ce qu'il nous dit lui-même dans son livre , p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reste , sans examiner ici quelle est sa véritable profession , il est certain du moins qu'il n'est pas si bon Poëte que Boileau : ce qui suffit pour autoriser le raisonnement que je fais en cet endroit.

de fort bonnes raisons. C'est celle de *S. Evremond* qui ne fait pas grand cas de l'Opera , & cela , à peu près sur les mêmes fondemens que la Bruyere. Comme il s'exprime bien plus fortement , c'est à Vigneul-Marville à voir si *S. Evremond* qu'il reconnoît pour un \* *Ecrivain célèbre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison*, ne s'est point écarté de la Raison dans cet endroit. S'il croit que ce célèbre Ecrivain n'a pas assez menagé l'Opera , le voilà obligé de mettre aussi *S. Evremond* au rang des *Misanthropes* qui sont si fort à la mode. Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose , qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de la Bruyere , ou qu'il avoue ingenuement qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que *S. Evremond* s'exprime avec tant de hauteur contre les Opera qu'il mérite d'être mis au rang des *misanthropes* de ce siècle , aussi bien que la Bruyere.

Il

\* *Mélanges d'Histoire & de Littérature* p. 335 , &c.

*Il y a long-tems , dit \* d'abord S. Evremond au Duc de Buckingham à qui il adresse son Discours , il y a long-tems , Mylord , que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera . . . . je la contente donc aujourd'hui , Mylord , dans le Discours que je vous envoie. Je commencerai par une grande franchise en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique , telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez , que les machines ont quelque chose de surprenant , que la Musique en quelques endroits est touchante , que le tout ensemble paroît merveilleux , mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses ; car où l'Esprit a si peu à faire , c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise , les yeux s'occupent , & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux Objets. Au commencement des Concerts , la justesse des accords est remarquée : il n'échappe rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la dou-*

\* Œuvres mêlées de S. Evremond , Tom. III. pag. 282 , Edit. d'Amst. 1726.

*douceur de l'harmonie : quelque tems après , les Instrumens nous étourdissent ; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant , ni la force agréable de la parole ? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir , cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'Esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors , se laisse aller à la rêverie , ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande \* qu'on ne songe qu'à sortir ; & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languissans , c'est l'ESPERANCE DE VOIR*

\* C'est à quoi revient le jugement que le célèbre Chevalier *Newton* faisoit de l'Opera. Un jour m'étant trouvé avec lui & le fameux Docteur *Clarke* dans une Assemblée des premières Dames de la Cour d'Angleterre , une de ces Dames demanda au Chevalier *Newton* s'il avoit jamais été à l'Opera. Une fois , répondit-il : *Et comment le trouvâtes-vous ?* Le premier Acte , dit-il , me charma : j'eus la patience d'écouter le second ; & au troisième je me retirai : *At the first Act I was enchant'd : The second I could just bear ; and at the third I ran away.*



VOIR FINIR BIENTÔT le spectacle qu'on leur donne. LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA , vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru ME'PRISABLE dans la disposition du sujet, & dans les vers. Or c'est vainement que l'oreille est flatée , & que les yeux sont charmés , si l'Esprit ne se trouve pas satisfait ; mon Ame d'intelligence avec mon Esprit plus qu'avec mes Sens , forme une résistance aux impressions qu'elle peut recevoir , ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable , sans lequel les objets les plus voluptueux même ne sauroient me donner un grand plaisir. Une sottise chargée de Musique , de Danses , de Machines , de Décorations , est une sottise magnifique : c'est un vilain fonds sous de beaux dehors , ou je pénètre avec beaucoup de désagrément. Qu'auroit dit Vigneul-Marville , si la Bruyere se fût exprimé si durement ? Une sottise chargée de Musique , de Danses , de Machines , de Décorations , est une sottise magnifique , mais toujours sottise. Parler ainsi de l'Opera , d'un spectacle royal , où l'on fait tant de dépense , où l'on met tant de choses en œuvre.

\* Quis

\* *Quis cælum terris non misceat, & mare  
cælo ?*

Quelle hardiesse ! quelle témérité !  
quelle insolence ! c'est le moins qu'il  
auroit pu dire , puisqu'il le traite de  
*Misanthrope* pour avoir osé avancer  
qu'il ne sait comment l'Opera avec une  
*Musique si parfaite & une dépense toute  
royale a pu réussir à l'ennuyer.*

Après que Vigneul-Marville nous  
aura montré la foiblesse de toutes les  
raisons par lesquelles S. Evremond &  
la Bruyere ont voulu persuader au  
monde que l'Opera étoit un spectacle  
fort languissant , il pourra blâmer la  
délicatesse de S. Evremond , de la  
Bruyere , du Chevalier Newton & de  
tous ceux qui s'ennuyent à l'Opera.  
Mais avant cela , il n'est pas en droit  
de s'en moquer , à moins qu'il ne  
croie que son autorité doive fixer les  
jugemens du reste des hommes sur les  
Ouvrages d'esprit. Quoique je n'aye  
pas l'honneur de le connoître , je ga-  
gerois bien qu'il est trop galant hom-  
me pour s'attribuer un tel privilège  
qu'on n'accorda jamais à personne  
dans

\* *Juvenal. Sat. II. 25.*

*Tome II.*

R

dans la République des Lettres. \*

IV. VIGNEUL-MARVILLE continuant de peindre la Bruyere nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractères*, \* *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agit, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit de la Bruyere comme de Socrate qu'il est en délire? &c. M. de la Bruyere est M. de la Bruyere, comme un chat est un chat, & puis c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine. Qui ne croiroit après cela, que la Bruyere s'est comparé sans façon au sage Socrate dans quelque endroit de son Livre? Il est pourtant vrai que dans le passage que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque. †*

*On*

\* *Mélanges*, &c. pag. 327.

† Chap. XII. DES JUGEMENTS. Tom. II, pag. 120,

*On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulières ne décrit-il point ! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs, quel pinceau ! Ce sont des chimères. Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croioit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises. Voilà tout ce que dit la Bruyere dans l'endroit qui met Vigneul-Marville de si mauvaise humeur contre lui. Il est visible que la Bruyere ne parle que de Socrate, que ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela ? Oh ! direz-vous, mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de la Bruyere ? Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à la Bruyere ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir ? Je ne le vois point, direz-vous. C'est la Bruyere,*

*re qui dans cet endroit , veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir.* Mais s'il n'y a aucun rapport entre Socrate & la Bruyere , pourquoi dites vous que la Bruyere a voulu parler de lui-même , puisqu'il ne se nomme point ? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement , à Moliere , à Boileau , & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des déreglemens du siècle ? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est , & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement , il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs ; & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'on ne puisse appliquer à la Bruyere ce qu'on a dit autrefois de Socrate. On peut le lui appliquer sans doute , s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siècle , aussi-bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer , & qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extra-

vagantes & chimériques. Vigneul-Marville nous dit que la Bruyere s'est déjà fait faire ce reproche par des Sots *qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que la Bruyere prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siècle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du tems de Socrate. Quoi qu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à la Bruyere le même reproche que les Sots *qu'il avoit fait naître exprès*, si l'on en croit Vigneul-Marville. Cet homme est Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340 de ses *Mélanges*, *M. de la Bruyere est merveilleux, dit M. Ménage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire à l'envelopper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chimères, qui n'ont nulle vraisemblance.* Il y a toutes les apparences que, si la Bruyere eût prévu cette Critique de la part de Vigneul-Marville, il se seroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour se faire dire des injures.*

V. NOTRE Censeur revient à la  
R 3 char-

charge. *Avant cela*, \* dit-il, *M. de la Bruyere* avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable : ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Misantrope qui ne s'accommode de rien, mais c'est le caractère d'un Philosophe accessible. » † O homme important, s'écrie-t-il, & chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon Cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'Ame, & de sa distinction d'avec le Corps, ou la plume à la main, pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter : j'admire Dieu dans ses Ouvrages, & je cherche par la connoissance de la Vérité à régler mon esprit, & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon anti-chambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à

\* Pag. 327.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE, pag 307.

» qu'à moi sans me faire avertir :  
 » vous m'apportez quelque chose de  
 » plus précieux que l'or & l'argent ,  
 » si c'est une occasion de vous obli-  
 » ger , &c. »

*Rien n'est si beau que ce caractère ;*  
 ajoute Vigneul-Marville. Pourquoi  
 tâche-t-il donc de le défigurer par de  
 fades plaisanteries sur ce que la Bruyere  
 n'étoit pas fort bien logé ? *Mais aussi*  
*faut-il avouer* , nous dit ce judicieux  
 Censeur , *que sans supposer d'anti-cham-*  
*bre ni cabinet , on avoit une grande com-*  
*modité pour s'introduire soi-même auprès*  
*de M. de la Bruyere avant qu'il eût un*  
*appartement à l'Hôtel de . . . . Il n'y avoit*  
*qu'une porte à ouvrir , & qu'une Cham-*  
*bre proche du Ciel , séparée en deux par*  
*une légère tapisserie.* Que signifie tout  
 cela ? Parce que la Bruyere étoit mal  
 logé , étoit-il moins louable d'être ci-  
 vil , doux , complaisant & officieux ?  
 Qu'auroit donc dit Vigneul-Marville  
 contre *Socrate* qui étoit beaucoup plus  
 mal partagé des biens de la fortune  
 que la Bruyere ? Se feroit-il moqué de  
 sa modération , de sa bonté , de sa dou-  
 ceur , de sa complaisance . . . . . sous  
 prétexte que n'ayant pas de quoi faire



le Grand Seigneur dans *Athènes* , ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des manières conformes à sa condition ? Mais Vineul-Marville se trompe , s'il croit que dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce monde , il en soit plus souple , plus civil , plus obligeant & plus humain : car on voit tous les jours des Savans plus incivils , plus fiers , plus durs & plus rébarbatifs que le Financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualités qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises* , comme l'a remarqué le Duc de la Rochefoucault De ce nombre est la bonté , la douceur , & la complaisance. Du reste , ce caractère que la Bruyere donne au Philosophe sous son nom , ou plutôt en le faisant parler lui-même , n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon sens qui a l'ame bien faite. Or tel est le véritable Philosophe qui voulant vivre en société dans ce monde , n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire , que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perdues.

dues. Il en recueille bientôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir , pour le dire en passant \* que *bien loin de s'effrayer , ou de rougir même du nom de Philosophe , il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie.* Car , comme dit la Bruyere , de qui j'emprunte cette réflexion , *la Philosophie convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges , à tous les sexes , & à toutes les conditions.*

VI. LA faute que commet ici Vigneul - Marville volontairement ou par ignorance , de prendre historiquement & à la lettre ce que la Bruyere a voulu dire , de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa Raison , lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que la Bruyere dit ailleurs d'*Antisthene* pour représenter la triste condition de plusieurs fameux Ecrivains , qui comme dit Boileau ,

† N'en font pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais si la Bruyere n'a pas été fort à son aise dans ce monde , comme Vigneul-

\* Chap. XI. DE L'HOMME.

† Sat. I. 6.

R. S.

gneul-Marville nous en assure , il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'Esprit au point qu'il a fait , malgré les distractions & les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs Ecrivains célèbres , qui , à la honte de leur siècle dont ils ont été l'ornement , ont vécu dans une extrême misère. Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans nécessaires ; & bien loin de se jouer de leur infortune , il en paroît touché , comme on peut le voir par ce qu'il nous dit \* de *Du Ryer*. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour la *Bruyere* ? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette manière que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *M. de la Bruyere* , † dit-il, décrit parfaitement bien son état dans la page 448. § de la neuvième Edition de son Livre , où sous la figure d'un Auteur forcé , qui est encore un autre de ses ca-  
rac-

\* Pag. 193. † Pag. 328 , &c.

§ Pag. 96. du Tom. II. de cette Edition.

*raëtères*, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. Je ne sai ce que Vigneul-Marville entend, par un *Auteur forcé*: mais pour moi je crois qu'on pourroit fort bien appeller ici certains Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes, Compilateurs de fadaïses, d'historiettes, & de bons mots fort communs, que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux, Auteurs faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire, dont le style plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'exact, de poli, de vif & d'engageant, en un mot qui sont toujours prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des Livres terminés en *ana*, ou qui sans être ainsi terminés, leur ressemblent parfaitement. Je ne sai si les Ecrivains qui depuis quelque tems remplissent les Boutiques des Libraires de ces sortes de compilations, sont tous des *Auteurs forcés*, comme parle Vigneul Marville: mais une chose dont je suis bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misère qui puisse les

excuser de prostituer ainsi leur réputation par des Ouvrages si puerils.

\* Si l'on peut pardonner l'effor d'un mauvais Livre ,

Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse , si nous en croyons le P. *Tarteron* , qui dit plaisamment dans la Préface qu'il a mise au-devant de *Perse & de Juvenal* , qu'en fait d'impression , il ne faut jamais être pressé pour toutes les raisons du monde , y allât-il de la vie.

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques † paroles échappées en conversation à de grands hommes , qu'on a publiées après leur mort , il ne meurt plus aucun Ecrivain , qu'on ne publie & un Recueil des belles choses qu'on lui a ouï-dire pendant sa vie : & quelques-uns même prennent la peine de faire de ces

for-

\* *Moliere* dans son *Misanthrope* , Act. I. Sc. II.

† *Scaligerana* , *Thuana* , *Perroniana* , &c.  
*S. Menagiana* , *Valesiana* , *Furetieriana* ,  
*Sorberiana* , *Arliquiniana* , &c.

sortes de Recueils \* en leur propre & privé nom , de crainte que personne ne s'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux : car autrement qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de *Socrate* , d'*Aristippe* , de *Protagore* , d'*Antisthène* . . . . dont ils remplissent ces Recueils , mais qu'on a pu voir depuis long-tems dans *Diogene Laërce* , dans *Plutarque* , ou tout au moins dans le *Polyanthea* ? D'autres plus rusés changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au Public qu'un titre nouveau ; & que tel Livre qui pourrissoit dans la Boutique d'un Libraire , a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi voyant que le Public commence à se dégoûter des Livres terminés en *ana* , ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne soient des

\* Chevreau publia quelques années avant sa mort un Livre intitulé *Chevræana* , où il fit entrer je ne sai combien de pensées tirées mot pour mot de *Plutarque* , de *Diogene Laërce* , & de tels autres Compilateurs anciens.

des *ana*, c'est-à-dire des compositions précipitées pleines de faits incertains, d'historiettes sans fondement, de décisions mal fondées, ou tout-à-fait déstituées de preuves, ou de bons mots fades, ou qu'on a vûs cent fois ailleurs. Ce sont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeller des *Auteurs forcés*, & non des Ecrivains d'un Esprit aussi pénétrant & aussi original que la Bruyere, & qui composent avec autant de justesse, de vivacité & de délicatesse que cet excellent homme.

Comme Vigneul - Marville n'en veut point à ces Compilateurs de faïsses, il est tems de finir cette invective, qui pourroit l'impatiser & lui faire croire qu'on le néglige.

V I I. APRE'S avoir dit, je ne sai sur quel fondement, que la Bruyere étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend \* qu'à la fin son mérite illustré par les souffrances a éclaté dans le monde. Les gens ont ouvert les yeux, ajoute-t-il : La vertu a été reconnue pour ce qu'elle est, & M. de la Bruyere changeant de fortune, a aussi chan-

\* *Mélanges*, pag. 329.

*changé de caractère. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrâce. C'est un Auteur au-dessus du vent, & qui s'approchant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration : \* » Tout le monde s'é-*  
*» leve contre un homme qui entre en*  
*» réputation : à peine ceux qu'il croit*  
*» ses amis, lui pardonnent-ils un mé-*  
*» rite naissant, & une première vo-*  
*» gue qui semble l'associer à la gloire*  
*» dont ils sont déjà en possession. L'on*  
*» ne se rend qu'à l'extrémité, & après*  
*» que le Prince s'est déclaré par les*  
*» récompenses : tous alors se rappro-*  
*» chent de lui, & de ce jour-là seu-*  
*» lement il prend son rang d'homme*  
*» de mérite. « C'est-à-dire, sans figure*  
*re, continue notre Censeur, que l'A-*  
*cadémie a été forcée à recevoir M. de la*  
*Bruyere, & qu'elle y a consenti, le tems*  
*que M. Pellisson a prédit étant arrivé*  
*que l'Académie par une Politique mal en-*  
*tendue ne voulant pas aller au-devant des*  
*grands hommes pour les faire entrer dans*  
*sa Compagnie, se laisseroit entraîner par*  
*les*

\* Paroles de la Bruyere, Chap. XII. intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. pag. 117.



*les brigues, & donneroit malgré elle, à la faveur, ce qu'elle ne vouloit accorder par son choix, qu'à la capacité & au mérite.*

» \* La jolie manière de raisonner que  
 » voilà ! Que vous êtes, M. de Vi-  
 » gneul-Marville, un rude joueur en  
 » critique, & que je plains le pauvre  
 » M. de la Bruyere de vous avoir pour  
 » ennemi ! « Permettez-moi, Mon-  
 » sieur, de vous adresser les mêmes pa-  
 » roles dont *Elise* se sert en parlant à *Cli-  
 mene* dans la *Critique de l'Ecole des Fem-  
 mes*, car vous jouez admirablement  
 bien le personnage de cette *Précieuse*.  
 Aussi bien qu'elle, † *Vous avez des lu-  
 mières que les autres n'ont pas, vous  
 vous offensez de l'ombre des choses, &  
 savez donner un sens criminel aux plus  
 innocentes paroles.* Pardon de l'applica-  
 tion. Mais pour parler plus sérieuse-  
 ment, de quel droit ce dangereux  
*Critique* vient il empoisonner des pa-  
 roles aussi innocentes que celles qu'il  
 nous cite du Livre de la Bruyere ? Qui  
 lui a revelé que c'est de la Bruyere  
 qu'il

\* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, & appliquées au présent sujet.

† Voyez la *Critique de l'Ecole des Femmes*,  
 Scene 2.

ju'il faut les entendre, plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde ? La Bruyere le lui a-t-il dit en confidence ? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son Discours à l'Académie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis ? *Vos voix seules*, dit-il à ces Messieurs, *toujours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Française : Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre SEULE MAGNIFICENCE. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni autorité, ni FAVEUR qui ayent pu vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de TOUTES CES CHOSES. Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables, & moins éclairées que vous, a été TOUTE LA MÉDIATION que j'ai employée, & que vous avez reçue.*

Peut-on croire que la Bruyere eût parlé de cette manière, s'il eût été reçu dans l'Académie à la recommanda-

da,

Prince qu'est dûc sa réception  
l'Académie Française. Je  
il l'a lû, & y a vu que la B  
clare expressement qu'il n'a e  
ne médiation pour être reçu  
adémie Française, que la sing.  
Livre. Ce sont les propre  
Vigneul-Marville, pag. :  
*Mélanges d'Histoire & de*  
Mais ce terrible Censeur ne  
pour si peu de chose. Com  
Bruyere, \* ajoute-t-il, dit  
dans ses Caractères, & qu  
ç'a été par la faveur du Pr  
tant déclaré, a fait déclarer  
je m'en tiens à cette parole,  
premiere qui lui soit venue  
doit être la meilleure selo

en vûe n'a été imprimé qu'après que  
 la Bruyere a été reçu dans l'Académie  
 Françoisé. » Tout le monde s'élève  
 » contre un homme qui entre en ré-  
 » putation : à peine ceux qu'il croit  
 » ses amis , lui pardonnent-ils un mé-  
 » rite naissant : on ne se rend qu'à  
 » l'extrémité , & après que le Prince  
 » s'est déclaré par les récompenses. «  
*C'est-à-dire , sans figure , si nous en*  
*croions Vigneul-Marville , que l'Aca-*  
*démie a été forcée à recevoir M. de la*  
*Bruyere.* Quelle chute ! Quelle expli-  
 cation , bon Dieu ! Ne diroit-on pas  
 qu'une Place dans l'Académie vaut un  
 Gouvernement de Province ? Il a bien  
 raison d'écarter la figure , ou plutôt de  
 tirer les paroles de la Bruyere du plus  
 ténébreux cahos qu'il soit possible d'i-  
 maginer : car sans le secours d'un si  
 subtil interprète , qui s'aviserait jamais  
 d'entendre par le terme de *récompense*  
 une place dans l'Académie Françoisé ?  
 Mais pour qui nous prend ce sévère  
 Critique ? Croit-il donc être le seul qui  
 ait lû *l'Histoire de l'Académie* , où tout  
 le monde peut voir , \* que les avanta-  
 ges

\* Pag. 43 , 44 , &c. de l'Edition de Paris ,  
 1701.

ris ? C'est si peu de chose qu'on s'étonne qu'on n'eût pas obtenu ces privilèges, l'exemption des tailles, qu'apparemment on obtient sans peine. Mais qu'un Académicien soit une des personnes les plus importantes du Royaume : où est-ce ? de la Bruyère dans l'endroit même que nous cite Vigilius ? Qu'y a-t-il là qu'on applique plutôt qu'à tout autre mérite que le Prince s'avise de lui donner quelque poste considérable ? n'est-il donc en France que lui dont les belles qualités ayent butté à l'envie dès qu'elles ont commencé d'éclatter dans le monde ? n'est donc aujourd'hui beau-

Je me suis un peu trop étendu sur cet article : car il suffisoit de proposer les fondemens de la Critique de Vigneuil-Marville , pour en montrer la foiblesse. Mais j'ai été bien-aïse de faire voir par cet exemple dans quels inconvéniens s'engagent ces Censeurs passionnés , qui veulent , à quelque prix que ce soit , décrier les personnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaire. Aveuglés par ce désir , ils prennent tout à contre-sens , censurent au hazard les paroles les plus innocentes , blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage , sans s'être donné la peine d'en pénétrer le véritable sens ; & par là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

\* Ceci s'adresse à vous , Esprits du dernier ordre ,  
Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre :

Vous vous tourmentez vainement.  
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages ,  
Sur tant de beaux Ouvrages ?  
Ils sont pour vous d'airain , d'acier , de diamant.

## VIII.

\* La Fontaine , *Fable XVI. Liv. V.*

VIII. CE que notre Censeur ajoute pour achever le prétendu Portrait de la Bruyere , n'est pas mieux fondé que ce que nous venons de refuter. *Il n'est point de Philosophe , \* dit-il , plus humble en apparence , ni plus fier en effet que M. de la Bruyere. Il monte sur ses grands Chevaux ; & à mesure qu'il s'élève , il parle avec plus de hardiesse & de confiance. » L'on peut , dit-il , refuser à mes Ecrits leur récompense : » on ne sauroit en diminuer la réputation ; & si on le fait , qui m'empêchera de le mépriser ? « de la maniere que Vigneul - Marville cite ces paroles , on ne peut que les appliquer à la Bruyere. Mais encore un coup , qui a revelé à ce Censeur pénétrant que la Bruyere a voulu parler de lui même , & non de tout sage Ecrivain qui s'étant appliqué à démontrer la folie & l'extravagance des vices de l'homme pour le porter à s'en corriger , est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier son Ouvrage ? On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans*  
ce

\* Pag. 330.

ce dernier sens. Il est un peu trop long pour le transcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé , DES JUGEMENS , pag. 121. Mais si notre Censeur veut à quelque prix que ce soit , qu'on applique ces paroles à la Bruyere lui-même , je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraisonnable , à les prendre dans leur vrai sens. Il est visible qu'il faut entendre ici par les personnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage , des Envieux qui n'y sont portés que par pure malignité , comme il paroît par les méchantes raisons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là que de mépriser leurs vaines insultes ? & par conséquent si la Bruyere a jamais été exposé à la haine de ces sortes de personnes , pourquoi n'auroit-il pû leur dire ,

• *Vous ne sauriez diminuer la réputation de mes Ecrits par vos méchantes plaisanteries , & par les fausses*  
 • *& malignes applications que vous*  
 • *faites de mes paroles ? Mais si vous*  
 • *imposiez pour quelque tems au Public par vos réflexions odieuses &*  
 • *mal-*



„ mal-fondées , *qui m'empêchera de*  
 „ *vous mépriser ?* Vous voudriez peut-  
 „ être que je m'amusasse à vous ré-  
 „ pondre. Je n'ai garde de le faire.  
 „ Ce seroit donner du poids à vos rai-  
 „ sonnemens frivoles. J'aime mieux  
 „ les regarder avec mépris , comme  
 „ ils le méritent. « Si c'étoit-là ce  
 que la Bruyere a voulu dire , quel  
 droit auroit-on de l'en censurer ? N'est-  
 il pas vrai qu'en bien des rencontres  
 c'est une fierté louable de mépriser les  
 vaines morsures de l'Envie ? C'est ainsi  
 qu'en a usé Boileau. Mais qui le blâme  
 d'avoir mieux aimé enrichir le  
 Public de nouveaux Ouvrages que de  
 s'amuser à refuter toutes ces imperti-  
 nentes Critiques qu'on fit d'abord des  
 premieres Poësies qu'il mit au jour ?  
 Et qui ne voudroit à présent , que le  
 fameux *Arnaud* se fût occupé à autre  
 chose qu'à repousser les attaques de ses  
 Adversaires , à quoi il a employé la  
 meilleure partie de sa vie ?

Enfin pour me rapprocher de Vi-  
 gneul - Marville , il est tout visible  
 que , si la Bruyere eût vû le Portrait  
 odieux que ce dangereux Censeur a  
 fait de sa personne sans aucune appa-  
 rence

rence de raison , il auroit fort bien pû se contenter de dire pour toute réponse ; \* *Ceux qui sans nous connoître assez pensent mal de nous , ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent , c'est le fantôme de leur imagination.* Car , comme je viens de le montrer , rien n'est copié d'après nature dans ce prétendu Tableau : tout y est , je ne dis pas *croqué & strapasonné* , comme parle Vigneul - Marville , mais plutôt peint au hazard , & sans aucun rapport à l'Original que le Peintre a voulu représenter.

En voilà assez sur la *Personne de la Bruyere* : voyons maintenant ce que notre Critique trouve à reprendre dans ses *Ecrits*.

SE-

\* *Paroles de la Bruyere* , Chap. XII. intitulé , DES JUGEMENS , Tom. II. pag. 106.



---

 SECONDE PARTIE.

*Du Livre de la Bruyere , intitulé ,  
Caractères ou Mœurs de ce siècle.*

I. **S**I décider étoit prouver , jamais Livre n'auroit été mieux critiqué , que celui de la Bruyere l'a été dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature* , recueillis par *Vigneul-Marville*. Mais comme tout homme qui s'érige en Critique , devient partie de celui qu'il entreprend de censurer , son témoignage n'est compté pour rien devant le Tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplait , il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses manières qu'il condamne ses pensées , son style , ou ses expressions. On le fait déjà. Tout ce qu'on attend de lui , c'est qu'il fasse voir nettement & par de bonnes raisons , que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend critiquer , est condamnable.

Je sai bien que plusieurs Savans se  
font

sont fait une habitude de nous étaler assez souvent leurs opinions particulières , sans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le siècle précédent quelques célèbres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'est pas par-là qu'ils se sont fait estimer. C'est au contraire un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans la République des Lettres. Il est vrai qu'encore aujourd'hui plusieurs Savans de cet ordre , qui écrivent \* en Latin & en François , sont assez portés à excuser cette méthode , parce qu'ils sont bien aises de l'imiter : mais les gens de bon sens ne sauroient s'en accommoder.

L'esprit se révolte naturellement contre des décisions vagues qui ne l'instruisent de rien. Que m'importe de savoir , qu'un Ouvrage vous déplaît , si j'ignore les raisons pour lesquelles

\* Témoin deux ou trois Editeurs d'Horace , qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections , des transpositions , & des changemens , dont ils ne donnent pour garant que leur goût , & leur autorité particulière.

quelles vous le condamnez ? Par exemple, j'ai lû le *Voyage du Monde de Descartes*, composé par le P. *Daniel*; & j'ai été charmé de la naïveté de son style, de la pureté de ses expressions, & sur-tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque tems après, Vigneul-Marville trouve à propos d'imprimer \* que l'Auteur de ce Livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vû cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de Vigneul-Marville ? Je ne crois pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette Critique, jettée au hazard sans preuve, pourquoi la faire ? Pourquoi perdre du tems inutilement ? L'Auteur des *Dialogues des Morts*, dit plaisamment, *que tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu, ajoute-t-il, je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire.* Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus com-

mo-

\* *Melanges d'Histoire, &c. pag. 152.*

mode, s'il eût pû s'aviser de cette autre maniere de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver : méthode si courte & si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle Critique est sujette à un petit inconvénient ; c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, & de leur en opposer d'autres directement contraires : de sorte qu'à critiquer de cette maniere, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, qui voulant décrier cette Pièce, croyoit faire merveille en disant d'un ton de Maître, *qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable*. Mais on lui fit bientôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant, *Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable*. C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur décisif qui veut en être cru

sur sa parole : Car s'il se donne la liberté de rejeter le sentiment d'un autre sans en donner aucune raison , chacun a droit de rejeter le sien avec la même liberté.

Si Vigneul-Marville eût pensé à cela , il se seroit plus attaché qu'il ne fait , à nous prouver en détail & par bonnes raisons , que le Livre de la Bruyere est plein de pensées fausses , obscures & mal exprimées , au lieu de nous dire en général , que \* *si M. de la Bruyere avoit pris un bon style , qu'il eût écrit avec pureté , & fini davantage ses Portraits , l'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre : † qu'il use de transpositions forcées , § qu'il n'a point de style formé , qu'il écrit au hazard , employant des expressions outrées en des choses très-communes , & que quand il en veut dire de plus relevées , il les affoiblit par des expressions basses , & fait ramper le fort avec le foible : qu'il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas , & qu'il met tantôt dans les choses , tantôt dans les paroles , sans jamais attraper le point*

\* *Mélanges d'Histoire , &c. pag. 332.*

† *Pag. 333.*      § *Id. pag. 336.*

point d'unité qui concilie les paroles avec les choses , en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux. Car à quoi bon toutes ces décisions vagues , si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables ? J'estime toujours les bonnes choses que M. de la Bruyere a tirées de nos bons Auteurs , continue notre Critique \* sur le même ton de Maître qui veut en être cru sur sa parole , mais je n'estime pas la manière dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises , que de les avoir obscurcies par son jargon. Je loue la bonne intention qu'il a eue de reformer les mœurs du siècle présent en découvrant leur ridicule , mais je ne saurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes , & qu'outrant tout ce qu'il représente , il fasse des Portraits de fantaisie , & non des Portraits d'après nature , comme le sujet le demande. Je fais cas des règles de bien écrire que M. de la Bruyere débite dans ses Caractères , mais je ne puis souffrir qu'il vio-

\* Pag. 350 & 351.



*viole ces règles qui sont du bon sens , pour suivre le dérèglement d'un génie capricieux. En un mot , je loue le dessein de M. de la Bruyere qui est hardi , & très-hardi , & dont le Public pourroit retirer quelque utilité , mais je dis sans façon , que ce dessein n'est pas exécuté de main de Maître , & que l'entrepreneur est bien au-dessous de la grandeur de son entreprise. Voilà une terrible Critique : mais que nous apprend-elle dans le fond ? Rien autre chose si ce n'est que Vigneul-Marville n'approuve pas le Livre de la Bruyere , de sorte que tous ceux qui estimoient ce Livre avant que d'avoir lû cette Critique , pourroient se contenter de lui dire , C'est donc là le jugement que vous faites des Caractères de ce siècle : voilà qui va le mieux du monde : & nous , Monsieur , \* nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé. A la vérité , cette Contre-critique ne nous apprendroit rien non plus ; mais Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de*

\* De quibus quoniam verbo arguis , verbo satis est negare. Ex Cicerone , pro Sex. Roscio Amerino , cap. 29.

de s'en plaindre. C'est de quoi ce Censeur auroit dû s'appercevoir d'autant plus aisément, que dans la plupart des choses qu'il dit contre les *Caractères de ce siècle*, il entre en dispute avec *Ménage*. Car s'il a eu raison de ne pas se rendre à l'autorité de ce savant homme, il devoit supposer naturellement que ceux qui liroient sa Critique, ne feroient pas plus de cas de son autorité qu'il n'en fait de celle du *Menagiana* : ce qui, pour le dire en passant, fait bien voir l'inutilité de ces décisions sans preuve qu'on se donne la liberté d'entasser dans ces Livres terminés en *ana*, & dans d'autres Ouvrages composés sur le même modèle.

Ces Réflexions générales pourroient presque suffire pour détruire ce que Vigneul-Marville a jugé à propos de publier contre le Livre de la Bruyère : car la plupart de ses Remarques ne sont fondées que sur sa propre autorité, qui dans cette occasion doit être comptée pour rien, ou sur la supposition qu'il fait gratuitement & sans en donner aucune preuve, que le Livre qu'il prétend critiquer est un

S s      mé-

méchant Livre. C'est ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de savoir qu'on peut réfuter un Livre, si cette réfutation n'instruit de rien, je tâcherai de faire voir par raison, le contraire de ce que Vigneul-Marville s'est contenté d'avancer sans preuve.

II. LA BRUYERE finit son Livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.* La diversité & l'incertitude des jugemens des hommes est si grande, que cet Auteur pouvoit fort bien parler ainsi d'un Ouvrage où il avoit tâché de représenter naïvement les mœurs de son siècle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidèlement son dessein, (sans quoi il n'auroit pas dû publier son Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choses dont chacun pouvoit aisément reconnoître la vérité aussi bien que lui; & de l'autre considérant la bizarrerie & l'extrême variété des Jugemens humains, il ne pouvoit qu'être surpris, si ces choses venoient à être goûtées de la plupart de ses Lecteurs. C'est là, si je ne me trom-

trompe , le vrai sens de cette sentence que Vigneul-Marville veut trouver ambiguë. Qu'elle le soit ou non , c'est par-là qu'il commence la censure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de la Bruyere , *Si on ne goûte point ces Caractères , je m'en étonne ; & si on les goûte , je m'en étonne de même.* Pour moi , \* dit Vigneul-Marville , je m'entens à ce dernier. C'est-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractères. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public , il devoit lui en découvrir en même tems les raisons , supposant modestement que le Public ne se soucie pas beaucoup d'être informé de ses dégoûts ; ce qu'il n'a pas fait , à mon avis , comme j'espere le montrer clairement dans tout le reste de ce petit Ouvrage. *J'avoue pourtant en bonnête homme , ajoute d'abord Vigneul-Marville , que le Livre de M. de la Bruyere est d'un caractère à se faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siècle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre , & des Lecteurs favorables , à cause de*

\* pag. 331.

clination que la plupart ont pour la satire , & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui , pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général , & assez légèrement , on a lû ce Livre avec avidité , & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du Gygès , du Genius sæculi , & des autres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les Caractères de M. de la Bruyere ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois , puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle , il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachées de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est reveillée , comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : la Cour de son côté jette volontiers les yeux , quoique de haut en bas , sur les vices de la Ville pour en turlupiner , & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces , d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.

C'est

C'est donc uniquement à l'inclination que la plupart des hommes ont pour la Satyre , que le Livre de la Bruyere doit cette approbation générale qu'il a reçue en France où il a été imprimé jusqu'à neuf fois , & le sera sans doute davantage par la même raison. Il s'en suivroit de ce beau raisonnement , que les Satyres d'*Horace* , de *Perse* , de *Juvenal* , de *Regnier* , de *Boileau* , &c. n'ont été & ne sont encore estimées qu'à cause du plaisir que la plupart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'est pas cela , n'en déplaise à Vigneul-Marville.

On admire ces Auteurs parce qu'ils sont pleins d'esprit , que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes sont exacts , que leurs railleries sont fines , solides , & agréablement exprimées , . . . . . Et lorsqu'ils viennent à louer ce qui est louable , comme ils le font très-souvent , on est autant touché de ces éloges que des traits satyriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes générale-  
ra-

rales sur la plupart des sujets ; quelques Ecrivains se font à cette manière de raisonner , qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire , si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer , elles sont fausses : & si on les considère dans un sens vague & indéterminé , elles ne sont d'aucun usage , & ne disent rien que ce que tout le monde sait déjà. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité , tout le monde en convient. Mais peut on en conclure que cette malignité règle tous leurs jugemens ? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité , ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du Portrait d'un avare , d'un lâche , d'un impertinent , ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui , mais parce qu'on leur représente l'idée de ces différens caractères avec des couleurs vives & naturelles , ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela , c'est que ces Portraits les divertissent , sans qu'ils songent à en

en faire l'application à aucun original actuellement existant. C'est par cette raison qu'on aime la Comédie, où l'on voit des défauts agréablement tournés en ridicule, sans penser à personne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorsque le Parterre se divertit à voir représenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le composent, n'a pas devant les yeux un homme de sa connoissance dont le caractère réponde à celui de cet Hypocrite : mais le Portrait de ce scelerat leur plaît, parce que tous ses traits sont bien tirés, & conviennent admirablement au caractère que le Poëte lui a voulu donner. C'est ce qui fait qu'un Avare se divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il est lui-même le plus parfait original, & sur qui souvent ce Portrait a été tiré

\* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,

S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir.

L'A

\* Boileau, *Art Poétique*, Chant III. 353. & suiv.



L'Avare des premiers rit du tableau fidèle  
D'un Avare souvent tracé sur son modèle ,  
Et mille fois un Fat finement exprimé  
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Mais supposé que la malignité contribue à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de spectacles & dans la lecture des Livres satyriques , elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité , qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes , & leur fasse goûter toute sorte de Satyres , quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit , on auroit conservé mille fades Libelles pleins de fiel & d'aigreur , qu'on a composé dans tous les tems contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de Satyres que du tems de la *Ligue*. Où sont elles présentement ? Elles ont disparu pour jamais , si vous en exceptez le fameux *Catholicon* d'*Espagne* à qui le tems n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage ? Est-ce de la malignité des hommes , & de leur inclination à la Satyre ? Nullement : mais de la bon-

bonté de la Pièce, *qui*, comme dit le P. Rapin, *surpasse tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siècles. Il régné dans tout cet Ouvrage, ajoutet-il, une délicatesse d'esprit, qui ne laisse pas d'éclater parmi les manières rudes & grossières de ce tems-là : & les petits Vers de cet Ouvrage sont d'un caractère très-fin & très-naturel. C'est là, dis-je, ce qui a conservé cette Satyre, & qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour : car, comme\* dit Vigneul-Marville, qui a fait des observations très-curieuses sur cette pièce, dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Et sans remonter si haut, combien de Libelles satyriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal Mazarin ? On ne voyoit alors par la Ville, dit † l'Histoire de ce tems-là, *que Libelles diffamatoires, que Chansons & Vers satyriques, qu'Histoires faites à plaisir, que Discours d'Etat & raisonnemens politiques, où Mazarin étoit représenté sous les noms les plus odieux, & où*  
*mê-*

\* Pag. 198. de ses *Mélanges*.

† Histoire du Prince de Condé, pag. 325. seconde Edition.

*même les personnes Royales n'étoient guéres épargnées. Voilà bien de quoi veiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pu toute seule donner du prix à tous ces Libelles , & les empêcher de tomber dans l'oubli.*

Il est vrai que la malignité , la passion & le desir de décrier les personnes qui font le sujet d'un Ouvrage satyrique , peuvent le faire valoir pendant quelque tems. Mais s'il est fade & impertinent , on s'en dégoûte presque aussi tôt que d'un froid Panegyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la \* dernière Guerre , à Paris , à Londres , à Vienne , à la Haye , à Amsterdam & ailleurs , en font une bonne preuve. Recherchés & lûs avec avidité pendant quelques mois , ils étoient rebutés en peu de tems , pour faire place à d'autres , qui n'étant pas meilleurs , éprouvoient bien-tôt la même disgrâce.

Lors donc qu'une Satyre est générale-

\* *Qui commencée en 1688 & finie en 1697. étoit la dernière par rapport à l'an 1702. auquel cette Défense a été imprimée pour la première fois.*

ralement estimée, il ne suffit pas de dire, pour la décrier, que cette estime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raisonnement ne peut être de mise, qu'après qu'une Satyre qui a été en vogue pendant quelque tems, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui est à noter) que ce qui la faisoit valoir pendant ce tems-là, quelque grossière qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent, si Vigneul-Marville ne goûte pas les *Caractères de ce siècle*, quoiqu'ils soient généralement estimés, il n'a pas raison de dire pour justifier son dégoût, qu'il ne faut pas s'étonner si les *Caractères de M. de la Bruyere* ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachées de quelques-uns de ces vices. Car si la Bruyere a bien exécuté son dessein, on ne peut qu'estimer son Ouvrage,

com-

comme on estime les *Satyres de Boileau* & les *Comédies de Moliere* ; & s'il l'a mal exécuté , il y a lieu de s'étonner que son Livre ait été si long tems & si généralement estimé. De sorte que si Vigneul Marville croit que la Bruyere ait mal représenté les mœurs de son siècle , il doit le prouver par des raisons tirées de l'Ouvrage même , & non pas de la malignité des hommes , qui seule ne suffit pas pour faire valoir long-tems une méchante Satyre.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caractères de ce siècle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde, à la passion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour , & au plaisir que la Cour prend à se divertir des défauts de la Ville , non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour , c'est que les premières Editions du Livre de la Bruyere furent enlevées , quoiqu'il y eût fort peu de ces Caractères qu'on peut appliquer à des personnes particulières.

D'ailleurs , cet Ouvrage n'est pas  
moins

moins estimé dans les Pais étrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande ; & on l'admire en Angleterre , où il a été traduit en Anglois. Ces peuples ont-ils aussi *une démangeaison enragée* , comme parle Vigneul-Marville , de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris , ou à Versailles ? D'où leur viendrait cet empressement pour des personnes dont ils ne connoissent pas même les noms ? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caractères de ce siècle* , où non-seulement ces prétendues personnes ne sont pas nommées , mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puissent aussi-bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croient que l'Auteur a eu devant les yeux ? Un Anglois , par exemple , ouvre le Livre de la Bruyere , & y trouve ce Caractère : \* *Argyre tire son gand pour montrer une belle main ,*

\* Chap. XI. intitulé , DE L'HOMME ,  
Tom. II. pag. 45.

*main , & ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille , c'est qu'elle l'a bien faite , & si elle ne danse jamais , c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul , elle parle toujours , & n'a point d'esprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adresser à Vigneul-Marville ( car il est , je pense , le seul qu'on puisse consulter sur cela ) pour savoir quelle est la personne de la Cour ou de la Ville que la Bruyere a voulu représenter sous le nom d'Argyre ? Cela n'est pas nécessaire. Il n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour y voir des personnes de ce caractère , ce qui suffit pour lui faire sentir que la Bruyere a bien dépeint dans cet endroit la foiblesse & l'aveuglement de la plûpart des hommes , qui négligeant de connoître leurs plus grands défauts , s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.*

Au reste , de la manière dont Vigneul-Marville parle du Livre de la Bruyere , on diroit qu'il ne l'a jamais  
lû.

li. Car en soutenant comme il fait , que ce grand succès qu'il a eu dans le monde , ne vient que du plaisir malin que les hommes prennent \* à voir à découvert les défauts d'autrui , il semble supposer que cet Ouvrage n'est qu'un amas de Portraits satyriques , † de toutes les personnes de la Cour & de la Ville , comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition. Car non-seulement ce Livre est presque tout composé de solides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes sans aucun rapport à qui que ce soit , comme verra tout homme qui prendra la peine de le lire : mais encore la plupart des Portraits qui y sont , ne peuvent point être plutôt appliqués à certaines personnes particulières qu'à mille autres que la Bruyere n'a jamais vû : & quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui aient paru en France vers la fin du XVII. siècle : Carac-

\* Mélanges d'Histoire , &c. pag. 331.

† Id. pag. 332.



raâctères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à reveiller *cette maligne curiosité*, qui, selon Vigneul-Marville, leur fait trouver tant de plaisir à voir les défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts, qu'elle leur donne du goût pour des Satyres fort froides & fort insipides, telles que les *Caractères de ce siècle*.

Mais puisque nous voilà tombés sur le chapitre des Portraits que la Bruyere a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. VIGNEUL-MARVILLE commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de la Bruyere, en attaquant avec la dernière intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait Menage dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Menagiana*. » M. de la Bruyere est merveilleux, dit \* M. Mé-

\* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. de l'Edition de Paris, 1715.

• Menage , à attraper le ridicule des hommes , & à le développer. « Il devoit dire plutôt à l'envelopper , ajoute \* Vigneul - Marville , car M. de la Bruyere , à force de vouloir rendre les hommes ridicules , fait des Sphinx & des chimères , qui n'ont nulle vraisemblance. M. Menage tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyere , est contraint de reconnoître que ses Portraits sont un peu chargés. Il fait la petite bouche , & n'ose dire , comme il est vrai , que ses Portraits sont trop chargés , & si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne. Quand on peint de fantaisie , on peut charger ses Portraits , & s'abandonner à ses imaginations , mais quand on peint d'après nature , il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huile , qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs , & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croqués : il a encore le malheur , ne sachant pas dessiner correctement , qu'il strapasonne ses figures , & en fait des grotesques & des monstres.

Plaisante manière de critiquer ! Poser

• Dans les *Mélanges* , pag. 340.  
Tome II, T

ser d'abord ce qui est en question , le répéter cent fois en différens termes sans le prouver ; & triompher , après cela , comme si l'on avoit terrassé son ennemi ! Il n'y a si petit Ecolier qui n'en pût faire autant. Vigneul-Marville en veut aux Portraits de la Bruyere , & à Menage qui les approuve. Il le déclare hautement , *il n'en fait pas la petite bouche* , pour parler son langage ; mais enfin , tout ce qu'il dit pour confondre Menage , c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de la Bruyere. *Id Populus curat scilicet* : C'est de quoi le Public se met fort en peine ! Selon Menage , *M. de la Bruyere est merveilleux à attraper le ridicule des hommes , & à le développer*. Dites plutôt à l'envelopper , répond gravement Vigneul-Marville. *A la vérité , continue Menage , les Portraits de M. de la Bruyere sont un peu chargés ; mais ils ne laissent pas d'être naturels*. Vigneul-Marville conviendra-t-il de cela ? Nullement. Il va donc le refuter , direz-vous , par des exemples sensibles , ou par des raisons incontestables ? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'opposer

fer à Menage une décision toute contraire. *Non-seulement*, dit-il, *les Portraits de M. de la Bruyere sont trop chargés, mais ils sont si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.* Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure, dit & rédit en différens termes que les Portraits de la Bruyere sont très-mal entendus, qu'ils sont *croqués, strapas-fonnés*, que ce sont des *grotesques & des monstres*, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouir ses Lecteurs en leur faisant sentir qu'il est homme du métier, qu'il entend ces matières & peut en parler *savamment*. Et en effet, bien des gens se laissent surprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement, doit avoir de bonnes raisons de ce qu'il avance. La conséquence n'est pourtant pas fort sûre : car au contraire ceux qui ont de bonnes raisons à dire, se hâtent de les proposer nettement, sans perdre le tems en paroles inutiles. Mais suppo-

sons pour un moment que Vigneul-Maiville ne condamne pas les Portraits de la Bruyere sans savoir pourquoi , d'où vient qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit si clairement lui-même ? S'est-il imaginé que tout le monde étoit du même sentiment que lui ? C'est avoir bonne opinion des hommes. Pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il supposoit être connu de tout le monde , avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ses *Mélanges d'Histoire & de Litterature* ? Et s'il a cru , ( comme il est plus vraisemblable ) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglés sur ce point , ou par leur propre malignité , comme il nous l'a déjà dit , ou par l'autorité du *Ménagiana* , comme il nous le diroit \* bientôt , pourquoi nous cache-t-il les bonnes raisons qu'il a de condamner les Portraits de la Bruyere , & qui pourroient désabuser ceux qui les admirent ? » Oh , dira-t-on , le dessein de

» Vi-

\* *M. Ménage* , dit-il à la page 348. de ses *Mélanges* , a donné un grand relief aux *Caractères de M. de la Bruyere*.

» Vigneul-Marville étoit de comba-  
 » tre le *Menagiana* ; & son autorité  
 » suffit pour cela. Elle doit l'empor-  
 » ter incontestablement sur ce Recueil  
 » sans aveu , qui n'est tout au plus  
 » qu'un Ouvrage posthume , où man-  
 » que , par conséquent , cette exacti-  
 » tude d'expression & cette justesse  
 » de raisonnement qui ne se rencon-  
 » trent d'ordinaire que dans des Ecrits  
 » qu'on a touchés & retouchés , &  
 » où l'Auteur a mis la dernière main.  
 Eh bien soit , que les *Mélanges d'His-  
 toire & de Littérature* l'emportent sur  
 le *Menagiana* :

On le veut , j'y souscris , & suis prêt de m'y  
 taire.

Mais en conscience , Vigneul-Mar-  
 ville ne savoit-il pas , avant que d'é-  
 crire son Livre , que les *Caractères de  
 ce siècle* avoient été approuvés en  
 France & dans les Pais étrangers ,  
 qu'ils y ont été imprimés & réimprimés  
 avant la mort de Menage ? Pour-  
 quoi donc se contente-t-il de nous  
 dire gravement , que les Portraits  
 qu'on trouve dans ce Livre , ne sont  
 pas naturels , qu'ils sont *croqués & stra-*

*passonnés*, que ce sont des grotesques, & des monstres ? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de la Bruyere, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement ? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves ? Je le crois trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. En attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son exemple, que si la Bruyere *ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croient dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait : je ne sai *s'il est en détrempe ou à l'huile*, comme parle Vigneul-Marville, je l'en fais juge lui-même. *Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & (NB.) les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est*

*c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.*

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vue pour un moment le Censeur de la Bruyere) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son tems, \* de chercher des choses dignes d'être écoutées par des personnes savantes & raisonnables, avant que de penser en quels termes & comment ils les exprimeroient. Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligés de suivre ce conseil que ceux qui parlent en public : car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'esprit, † en lui présen-

tant

*\* Volo prius habeat Orator rem de quâ dicat, dignam auribus eruditis, quàm cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo. M. Tulli Cic. ad Marcum Brutum Orator. Cap. 34.*

*† Cum enim fertur quasi torrens oratio, quamvis multa cujusquemodi rapiat, nihil ta-*



tant sans cesse de nouvelles pensées ; qui le tenant toujours en suspens , l'amusement tour-à-tour , sans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement , l'Ecrivain au contraire ne peut espérer d'attacher son Lecteur qu'en lui proposant sur le sujet qu'il a entrepris de traiter , des pensées nobles , solides , exactes , profondes , & qui tendent à un même but. Ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air & qui s'oublient en peu de tems : ce sont des mots qui restent toujours devant les yeux , qu'on compare , qu'on examine de sang froid , & dont on peut voir aisément la liaison ou l'inconsistance. Mais comme parmi nos Orateurs-Populaires , vulgairement nommés *Prédicateurs* , il y en auroit de bien embarrassés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choses dignes d'occuper l'attention des per-

*men teneas , nihil apprehendas. Cic. De Finib. bon. & mal. L. II. c. 1. Je me serois exprimé ici beaucoup plus fortement , si j'eusse eu devant les yeux ce beau passage qui ne me vint dans l'esprit que long-tems après la première Edition de ce petit Ouvrage.*

personnes éclairées & intelligentes , la plupart accoutumés à nous débiter au hazard & sans préparation tout ce qui leur vient à la bouche \* sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter , il y auroit aussi bien des *Faiseurs de Livres* réduits au silence , s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main , des pensées qui pussent plaire à des gens de bon sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables , puisqu'ils se hazardent fort souvent à faire des Livres sur des matières qu'ils n'entendent pas eux mêmes ? † *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille , prend du papier , une plume , dit en soi-même , Je vais faire*

\* A voir le desordre qui régne dans les Discours qu'ils font au Peuple , on peut assurer qu'avant que de monter en Chaire , ils ne savent ce qu'ils diront , & qu'après avoir cessé de parler , ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils ont dit. Et cela qui n'est en effet qu'un vain exercice de la Langue & des Poumons , ils l'appellent *prêcher par méditation*.

† Paroles de la Bruyere , dans ses *Caractères* , Chap. XV. DE LA CHAIRE , Tom. II. pag. 245.

faire un Livre , *sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles . . . . .* Il veut écrire & faire imprimer : & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc , il le barbouille de ce qui lui plaît : il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris , qu'il y a sept jours dans la semaine , ou que le tems est à la pluie. Il y en a même qui se louent , pour ainsi dire , à des Libraires , pour travailler à la journée sur toute sorte de sujets , tant en vers qu'en prose ; & souvent c'est le Libraire lui-même qui leur fournit des titres , auxquels ils se chargent d'attacher au plutôt un certain nombre de paroles , qui venant à remplir plusieurs pages , font enfin , ce qu'on peut appeller un Livre. Voilà d'où nous vient à Paris ce grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que désordre & confusion depuis le commencement jusques à la fin , que pensées vagues & indéterminées , que réflexions triviales , que faux raisonnemens , que décisions destituées de preuve , que faits incertains , mal exprimés , & chargés de circonstances ridicules , &c. Mais , à ce que j'entens dire ,

dire , ce n'est pas seulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages , ceux d'Angleterre \* & de Hollande en ont aussi bon nombre qui ne sont pas moins féconds en bagatelles littéraires : Preuve trop assurée de la décadence des Belles-Lettres en Europe ! Car enfin ces méchants Livres gâtent le goût du Public , & l'accoutument aux choses fades & insipides , comme remarque très-bien la Bruyere dans la suite du passage que je viens de citer.

Pour revenir à Vigneul-Marville , il a tort sans doute de censurer les Portraits de la Bruyere , sans donner aucune raison de tout le mal qu'il en dit : mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit , ne puisse être véritable. Voyons donc ce qui en est. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits se réduit à ceci , *qu'ils sont trop*

\* La prostitution est allée si loin à cet égard , que des Libraires Anglois m'ont assuré qu'en Angleterre , il s'est trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mît leur nom à des Livres qu'ils n'avoient pas composés.

*trop chargés ; & si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.*

IV. La plupart de ces Portraits ne conviennent à personne , cela est vrai , si Vigneul-Marville entend par-là que la plupart ne conviennent pas à certaines personnes particulières , enforte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison , puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particulières , à l'exclusion de toute autre. C'est ce que la Bruyere nous apprend lui-même. *J'ai peint à la vérité d'après nature , nous dit-il dans la Préface qu'il a mise devant son Discours à l'Académie Françoisse , mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs : je ne me suis point loué au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans , de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables , & ne parussent feints ou imaginés. Me rendant plus difficile , je suis allé plus loin , j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne , j'en ai fait des peintures vraisem-*  
*bla-*

*blables. Et par conséquent, bien loin que ce soit un défaut en ces Portraits de ne convenir à personne en particulier, c'est au contraire une de leurs plus grandes perfections, puisqu'ils ne représentent que ce que le Peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, la Bruyere nous veut donner le caractère d'un Damoiseau qui ne songe qu'à se bien mettre, qui en fait son capital, & ne croit être dans le monde que pour cela : Iphis, dit il, voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien & en rougit; il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour : il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur : Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche; & il n'y a guères de moment où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, il ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir :*

*il*

*il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne, en sorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet Iphis eût seul toutes les qualités que la Bruyere lui attribue, & que nul autre ne pût les avoir ; & par conséquent, il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la dernière absurdité : car comment la Bruyere auroit il pû savoir qu'Iphis vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modèle . . . . ? Mais quoique cet Iphis n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait la Bruyere ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces effeminés, amoureux*

reux de leur personne , qui ne s'occupent que de leur parure , sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblient en tout à cet Iphis imaginaire , qu'ils ont tous les dents belles , la voix claire & délicate , la jambe bien faite , &c.

Du reste , que la Bruyere ait pensé ou non à certaines personnes particulières en faisant ces sortes de peintures , on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériser telle ou telle personne en particulier , dès-là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement , comme par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu , & dont le bruit ait été répandu dans le monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé l'Abbé de Villiers dans son *Traité de la Satyre* : *Quand ,* \* dit-il , *un Ecrivain qui se propose de n'attaquer que le vice en général se sert de noms supposés pour rendre plus sensibles les désordres généraux qu'il attaque , ou pour égayer davantage les matières qu'il traite ,*

\* Au Chapitre intitulé , *des Libelles diffamatoires.*



*te , on ne doit point lui en faire un crime ; pourvu qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité , dont nous avons cru pouvoir suivre l'exemple , & que nous avons aussi tâché de disculper dans les éclaircissemens que nous avons ajouté au Poème de l'Amitié , en faisant voir qu'on n'a jamais eu droit d'accuser d'avoir eu quelqu'un en vûe , lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire , il ne représente que le vice qu'il attaque. Tout cela convient parfaitement à la plûpart des Portraits de la Bruyere , comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. Quand un Auteur a pris ces précautions , ajoute-t-il , on n'a point lieu de lui demander la Clef des noms qu'il emploie : & si l'on s'obstine à la savoir , il peut répondre que la seule Clef de son Ouvrage est l'homme vicieux & corrompu , puisque c'est-là le seul Original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi , on ne doit point le rendre responsable de ces Clefs , que chacun compose comme il lui plaît , qu'on répand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il*

*n'y*

*n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice , les seuls qu'on a droit d'accuser de médisance , sont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de Morale soit une Satyre , veulent aussi qu'il y ait une Clef , & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis à l'égard du Livre des Caractères des Mœurs de ce siècle , & c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la dernière Edition de son Livre.*

Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions , & y répondre , avant que de décrier les Portraits de la Bruyere , comme peu naturels , comme des *Sphinx* & des *chimères* , sous prétexte que la plupart ne conviennent à personne , c'est-à-dire , à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plupart de ces Portraits en ce sens-là , ce sont de pures chimères. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particulières , si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes , plutôt que mille autres ? C'est comme

fi

l'Auteur les a chargés de quantité de traits qui ne sauroient guères se trouver réunis dans un seul sujet. C'est ce que Vigneul-Marville auroit pû apprendre de la Préface que la Bruyere a mise au-devant de son Discours à l'Académie Françoisse : & si cette Préface lui déplait , il auroit dû le voir dans le Remercement , que l'Abbé Fleuri fit à Mrs. de l'Académie en succédant à la Bruyere : car venant à parler des *Caractères de ce siècle*, il remarque expressément , *qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes*. Voilà l'énigme , qui embarrassoit si fort Vigneul-Marville , bien nettement expliquée.

VI. *Il n'est pas vrai*, réplique notre Censeur \* , *que M. de la Bruyere n'ait personne en vûe , & quoiqu'il ait nié le fait avec détestation*, il ne peut en homme d'honneur désavouer le Portrait qu'il a fait de Santcuil sous le nom de Theodas. Pourquoi ne le désavoueroit-il pas s'il est assez mal honnête homme pour nier avec détestation ce qu'il fait être très-

\* *Mélanges* , pag. 341.

très-véritable ? Vigneul-Marville nous donne là une affreuse idée de la Bruyere sans aucune apparence de raison : & s'il est lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête homme, qu'il représente au Public comme le plus infame de tous les hommes. Car si, selon la judicieuse remarque de la Bruyere \*, *celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien, que dirons nous de celui qui nie avec des sermens horribles d'avoir fait une chose dont il est aisé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avouer, je ne dirai pas s'il est homme d'honneur, car il ne sauroit l'être après avoir abusé d'une manière si lâche de ce qu'il y a au monde de plus sacré. Or tel est la Bruyere lui-même, si nous en croyons Vigneul-Marville. Jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce témé-*  
raire

\* Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ, pag. 274.

raire Censeur. Je pourrois m'emporter ici , je le sens bien : mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de la Bruyere fut public , on voulut deviner les originaux des caractères qu'il avoit insérés dans cet Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des Listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient , que la Bruyere avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétendues Clefs , presque toutes différentes entr'elles , ( ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté ) coururent la Ville , de sorte que la Bruyere se crut enfin obligé de les désavouer. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au-devant de son Remercement à l'Académie Françoise , & qu'il inséra dans son Livre des *Caractères de ce siècle*. Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux , lorsqu'il dit que la Bruyere *a nié avec détestation d'avoir eu qui que ce soit en vue dans son Livre. Puisque j'ai eu la foiblesse,*

*bleffé, dit la Bruyere, de publier ces Caractères, quelle digne élèverai-je contre ce déluge d'explication qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur, ni complice de ces Clefs \* qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées, que les personnes*  
les

\* Mais puisque la Bruyere a desavoué toutes ces Clefs, d'où vient, me direz-vous, qu'on en met constamment une dans toutes les Editions de Hollande, & qu'on la glisse quelquefois dans les Editions de France? Un Docteur, beaucoup plus respecté que respectable, me fit cette question il y a cinq ou six mois; & voici ce que je lui répondis: » Ceux » qui liront cette clef avec un peu d'atten- » tion, verront sans peine qu'elle a été faite » au hazard; & qu'en bien des endroits elle » est entièrement chimerique. Pourquoi donc » paroît elle si souvent? C'est que les Libraires s'obstinent à la conserver, parce qu'ils » savent que bien des fots, dont le nombre » est aussi grand aujourd'hui que du tems de » \* Salomon, ne voudroient point acheter » une Edition de la Bruyere, dont on auroit » retranché cette Clef.

\* *Stultorum infinitus est numerus: Ecclesiastes, cap. I. vers. 15.*

les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose , que , si je me tourmentoïs beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme , un homme sans pudeur , sans mœurs , sans conscience , et enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur *Libelle diffamatoire* ? Où trouvera-t-on dans ces paroles , que la Bruyere ait nié avec détestation d'avoir eu personne en vûe dans ses *Caractères* ? N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la dernière évidence ? Car s'il a refusé à ses meilleurs amis la Clef de son Ouvrage , si les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir son secret , n'est-il pas visible , qu'il a eu quelquefois dessein de représenter dans son Livre certaines personnes particulières ? Et en effet , il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette Préface : *J'ai peint à la vérité d'après nature* , dit-il , *mais je n'ai pas TOUJOURS songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs*. S'il n'y a pas toujours songé , il y a donc songé quelquefois. La conséquence est incontestable.

VII. Il est donc vrai que dans le Livre de la Bruyere il y a quelques *Caractères personnels* : qu'on me permette d'appeler ainsi , pour abréger , ces sortes de Portraits où la Bruyere a si bien désigné certaines personnes par des traits qui leur conviennent uniquement , qu'on a droit de dire , *c'est un tel ou une telle*. Voici maintenant ce que Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A son avis , \* *Ils ne sont pas entièrement d'après nature, l'Auteur y ayant mêlé ses propres imaginations. Mais, ajoute-t-il, c'est en cela qu'il a grand tort ; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtés, l'un bon & l'autre mauvais, † il auroit moins offensé les gens, de les faire voir tout entiers de ces deux côtés, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntés.* Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques , quoiqu'ils ne représentent pas une certaine personne en particulier à l'exclusion de toute autre. Pour ceux  
qui

\* Pag. 341.

† Pag. 342.



qui sont véritablement *personnels* ; dont il s'agit présentement , Vigneul-Marville ne devoit pas se contenter de dire que la Bruyere les défigure par de fausses couleurs , il devoit le prouver par des exemples incontestables. Du reste , ce qu'il dit de la Bruyere qu'il ne représente les gens que par leur *méchant côté* , prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractères de fort près , & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en a fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractères pour être convaincu que la Bruyere s'y fait un plaisir de rendre justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre , & que , bien loin de ne faire voir les gens que par leur *méchant côté* , il représente aussi naïvement & avec des couleurs pour le moins aussi vives leurs belles qualités que leurs défauts. C'est ce qu'il sera aisé de voir par quelques exemples.

Vigneul-Marville veut que sous le nom de *Theodas* , la Bruyere nous ait fait le portrait de *Santeuil* , Chanoine Régulier de S. Victor , l'un des plus excellens Poètes Latins qui aient paru en France dans le XVII. siècle. On dir

dit la même chose dans le \* *Menagiana*, & je n'ai pas de peine à le croire : car outre que la Bruyere donne à son Theodas un génie extraordinaire pour la Poësie Latine, il y a dans sa Peinture quelques autres traits qui ne peuvent guères convenir qu'à Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'affirmer aussi positivement qu'on a fait dans le *Menagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature* : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que la Bruyere nous l'ait avoué lui-même, voyons si l'on en pourra conclure avec Vigneul-Marville, que la Bruyere n'a fait voir des personnes particulières qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualités. La première ligne va nous convaincre visiblement du contraire. Concevez, dit la Bruyere † en parlant de Theodas, ou si l'on veut de Santeuil, concevez

un

\* Tom. II. p. 378. Edit. de Paris, 1715.

† Caractères de ce siècle, Tom. II. Chap. III. intitulé, *Des Jugemens*, pag. 114, 115.

un homme facile, doux, complaisant ; traitable, & tout d'un coup violent, colère, fougéux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, bête, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, & comme à son insçu, quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même, de Theodas, de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; & du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille & qui réjouit : disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage : il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables : on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions : qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne fait : ce sont en lui comme deux Ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette

peinture

peinture surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses Critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout differens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Theodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme. N'est-ce donc là représenter les gens que par ce qu'ils ont de mauvais ? Mais plutôt, qui ne voudroit avoir les petits défauts que la Bruyere remarque dans Theodas, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne ? J'en fais juge Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre Portrait dans les Caractères de ce siècle qui ne convient qu'à une seule personne, \* | Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux ;

\* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENTS. pag. 114.

*maux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses Ouvrages. A ces traits on reconnoît le célèbre la Fontaine, ce parfait original dans l'art de raconter, en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais ? C'est justement tout le contraire : car si l'on nous dit d'un côté qu'il paroïssoit grossier, lourd, stupide, ( ce qu'il a eu de commun avec \* le Prince des Poëtes Latins ) on nous fait bientôt voir que c'étoit une apparence trompeuse, & que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire & inimitable, que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui*

\* *Virgile*, dont on a dit aussi, qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres : *Sermone tardissimum ac penè indocto similem Melissus tradidit.* C'est ce que vous trouverez dans sa *Vie* en autant de termes,

lui donner , de sorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualités réunies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a si bien conçues, & de son adresse à nous les peindre si vivement. Et sa sincérité n'est pas moins louable dans cette occasion que son discernement : car s'il est vrai, comme dit \* le Duc de la Rochefoucault, que c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur, la Bruyere mérite sans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'avoue qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualités. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous représenter l'air du Roi de Suede, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant

vu

\* Dans ses *Réflexions morales*.

vû que le front de ce jeune Vainqueur , peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Heros , c'est un lâche flatteur , ou bien il manque de Mémoires : qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son ouvrage. Car enfin ; s'il y a une maxime générale sans exception , c'est sans doute celle-ci , *Nul homme n'est sans défauts , le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent , un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes , pour les représenter tels qu'ils sont effectivement ; par où il se distingue du Satyrique qui se contente de relever ou d'exagérer leurs défauts , & du Panegyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus , ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris *Bussy Rabutin* : car après avoir dit , que ce qu'il a écrit du *Vicomte de Turenne* dans ses *Mémoires* , sera cru davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons funébres qu'on a faites de lui , parce qu'on sait que ceux qui en font , ne parlent que pour louer , & que lui n'a écrit que pour  
dire

dire la vérité, il ajoute, \* *Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes Portraits sont ressemblans que ceux des Panegyristes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes personnes, qu'eux ne disent que du bien; & que nul n'est parfait en ce monde.*

Ici notre Censeur dira peut-être, que si la Bruyere a représenté sincèrement les bonnes & les mauvaises qualités de Santeuil & de la Fontaine; il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres Caractères personnels qu'il lui a plu de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que la Bruyere n'eût fait voir d'autres personnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût toujours usé ainsi : & par conséquent Vigneul Marville a eu tort de proposer son objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractère même qu'il cite du Livre de la Bruyere, ne sauroit prouver, comme il le prétend, que cet illustre Ecrivain se soit plu à ne faire

\* *Lettres du Comte de Bufff, Rabutin, Tome IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.*



faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté? Ce caractère est celui de *Menalque*, nom emprunté sous lequel la Bruyere nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoiqu'en assez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce récit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que la Bruyere ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre? Je n'en sai rien. C'est à Vigneul-Marville qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit-il à chercher qui est désigné par *Menalque*? La Bruyere lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mise au commencement de ce Caractère. *Ceci est moins un Caractère particulier, dit-il dans cette Note, qu'un recueil de faits de distractions : Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens, on a à choisir.* Que prétend après cela Vigneul-Marville? Que nous

nous l'en croyions plutôt que la Bruyere ? Quelle apparence qu'il sache mieux la pensée d'un Auteur , que l'Auteur même qui l'a produite ? Il est vrai que cette déclaration de la Bruyere ne prouveroit rien , si l'on pouvoit trouver dans le caractère de Menalque des choses qui convinssent indubitablement à une certaine personne , & qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que Vigneul-Marville ait fait cette découverte , il n'a aucun droit de contredire la Bruyere. Et où en seroient les Ecrivains , si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer , étoit reçu à expliquer leurs intentions sans avoir aucun égard à leurs paroles , c'est-à-dire , à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit , quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une manière fort intelligible ?

Je sai bien qu'on a publié dans le *Menagiana* que par Menalque , dont il est parlé dans le Livre de la Bruyere , il faut entendre le feu Comte de Brancas , mais on ne le donne que comme un bruit de ville , & une simple conjecture que Menage laisse

V 6    échap-

échapper en conversation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient \* deux exemples de distractions de ce Comte, aussi bizarres & aussi extraordinaires qu'aucune de celles que la Bruyere attribue à son Menalque. *On veut que Menalque dans le Livre de M. de la Bruyere soit le feu Comte de Brancas.* Ce sont les propres termes † du *Menagiana*. Voyez si c'est là un témoignage fort authentique, & si Vigneul-Marville n'est pas bien fondé à nous dire après cela, que Menalque dont la Maison est illustre, a été deshonoré par la Bruyere. *Le faux Menalque*, nous § dit ce grave Censeur, *substitué dans l'esprit des gens au véritable Menalque, deshonne celui-ci, & laisse une tache honteuse dans sa Maison qui est illustre.* Ce raisonnement n'est pas des plus solides, mais laissons-le passer. Voilà donc le vrai Menalque deshonoré, & toute la postérité avec lui.

\* On peut les voir dans le IV. Tome du *Menagiana*, pag. 220. de l'Édition de Paris, 1715.

† Pag. 220. Tom. IV.

§ Pag. 341.

lui. A qui nous en prendrons-nous ? Sera-ce à la Bruyere qui ne nomme nulle part le vrai Menalque, & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes : ou bien à Menage & aux Compilateurs de ses Conversations qui le désignent par son nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux Menalque ? Je m'en rapporte à Vigneul Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satyriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siècle*, lui qui, sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique à tort & à travers, toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms ? C'est ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres*, a pris soin de remarquer dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de Vigneul-Marville. *Peut-être, \* dit-il, quelques per-*  
*son-*

\* *Nouvelles de la République des Lettres*, Janv. 1700. pag. 92. & 93.

sonnes trouveront-elles à redire que *M. de Vigneul-Marville* parle si librement, & , s'il est permis de le dire , D'UNE MANIERE SI PIQUANTE de diverses personnes , sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre de Lecteurs qui lui fera un procès sur ce sujet. La Satyre est d'un goût assez général ; & pourvu que l'on ne s'y trouve point personnellement intéressé , on n'est pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans , &c. On peut voir le reste dans la République des Lettres , à l'endroit que je viens de citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec *Madame Des-Houlières* :

Foible raison que l'homme vante ,  
Voilà quel est le fonds qu'on peut faire sur  
vous !

Toujours vains, toujours faux , toujours pleins  
d'injustices ,

Nous crions dans tous nos Discours ,  
Contre les passions, les foibles , & les vices ,  
Où nous succombons tous les jours.

Après cette Critique des Portraits de  
la

la Bruyere , notre Censeur fait une remarque générale & deux particulières contre les *Caractères de ce siècle*. Et comme les fautes qui regardent les pensées sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots , voyons ces remarques avant que de retourner sur nos pas , pour examiner ses réflexions sur le style de cet Ouvrage.

VIII. M. de la Bruyere , \* dit-il , prie le Lecteur à l'entrée de son Livre , pag. 5. ( Tom. I. pag. 129. de cette Edit. ) „ de ne point perdre son titre „ de vûe , & de penser toujours , que „ ce sont les Caractères ou les Mœurs „ du siècle qu'il décrit. „ J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere , mais j'ai trouvé qu'à le suivre , on se trouve souvent dans des Pais perdus , & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'appartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage , il devoit le ressermer , & s'en tenir aux Caractères de ce siècle , sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point notre siècle des

\* Mélanges d'Histoire , &c. p. 342. 343.

autres siècles, mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & des choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre chose que cette simple décision, Qu'il y a, selon Vigneul Marville, quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce siècle : de sorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne pourroit mieux faire que de proscrire la troisième partie de cet Ouvrage. Mais ce Censeur ne prend pas garde qu'il n'est que Partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son sentiment particulier, & qu'il ne peut espérer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une Objection où il faille descendre dans le détail & parler avec la dernière précision, c'est sans doute celle qu'il fait présentement. Je ne crois pas la Bruyère infallible, ni son Ouvrage sans défauts : & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées, il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des cho-

choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part , il n'est guères moins difficile de faire voir clairement & d'une manière indubitable , que telles choses qu'on trouve dans son Livre , sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports , il faut savoir au juste celui que l'Auteur a eu dans l'esprit ( ce qui n'est pas fort aisé à deviner ) pour pouvoir dire sûrement qu'elle n'est pas en son lieu. Cette seule réflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promptement & sans de bonnes raisons qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de la Bruyere. Il semble qu'une des principales raisons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt , c'est *qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choses qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles.* Mais où est-ce que la Bruyere s'est engagé à n'inferer dans son Livre que ce qui peut distinguer notre siècle des autres siècles ? Il nous promet *les Caractères ou les Mœurs de ce siècle.* C'est le titre de son Ouvrage : & son dessein est de peindre les hommes en général , sans restreindre ses Portraits à



à une seule Cour , ni les renfermer en un seul Pais , comme il nous le déclare lui-même \* dans sa Préface. Son affaire est donc de représenter nos Mœurs telles qu'elles sont effectivement : & s'il le fait , il a dégagé sa promesse. Mais que par ces Peintures , notre siècle soit distingué ou non des autres siècles , cela ne le regarde pas. Et je ne sai même ( pour le dire en passant ) si ce dessein de peindre un siècle par des choses qui ne convinssent à aucun autre siècle , ne seroit point aussi ridicule , que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siècle sans nez ou sans menton , pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siècles précédens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur , toujours sujets aux mêmes passions , & aux mêmes foiblesses , toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent , mais c'est toujours la même Comédie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui. *Ils s'évanouiront*

\* Tom. I. pag. 129.

ront à leur tour, comme dit quelque part la Bruyère ; & ceux qui ne sont pas encore , un jour ne seront plus. Vraie image de ce monde , qui montre visiblement que ce siècle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siècles précédens qu'à celui-ci ! Si donc Vigneuil-Marville a trouvé dans les *Caractères de ce siècle* quantité de traits qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles , bien loin de les proscrire par cette raison-là , il en devoit conclure que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature , qui agit toujours à peu près de même dans tous les siècles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les Livres des Anciens. Nous croyons , par exemple , que *Terence* a bien peint un débauché , un fripon , un jeune homme amoureux , &c. Pourquoi ? Parce que les Portraits qu'il en fait , conviennent exactement aux débauchés , aux fripons , aux jeunes gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des *Caractères de*

*Theo-*

*Theophraste. Les hommes dont Theophraste nous peint les Mœurs , dit la Bruyere , étoient Atheniens , & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat , le long intervalle des tems , & que nous considérions que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la CXXV. Olympiade , trois cents quatorze ans avant l'Ere Chrétienne , & qu'ainsi , il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athenes , dont il fait la peinture , nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes , nos Amis , nos Ennemis , ceux avec qui nous vivons , & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet , ajoute la Bruyere , les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions : ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marqués dans Theophraste , vains , dissimulés , flatteurs , intéressés , effrontés , importuns , défiants , médisans , querelleux , superstitieux.*

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à Vigneul-Marville s'il croit que Boileau ait fait une véritable peinture de ce siècle dans ces beaux vers :

\* L'ar-

\* L'argent , l'argent , dit-on : sans lui tout est  
sterile :

La Vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :

L'argent en honnête homme érige un scelerat :

L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Il me répondra sans doute que c'est-là visiblement un des caractères de notre siècle. Mais est-ce un caractère qui distingue notre siècle des autres siècles ? C'est ce que Vigneu-Marville ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des Anciens , pour ignorer qu'un † fameux Poëte a dit en latin du siècle d'*Auguste* ce que Boileau nous dit là du siècle de Louis XIV. Or si Boileau a pu désigner le siècle présent par des traits qui conviennent également bien à des siècles déjà passés, pourquoi la Bruyere ne pouvoit-il pas faire la même chose.

IX.

\* Epître V. à M. de Guilleragues. ver. 85.  
† *Horace*, Epistolarum, Lib. I. Epist. 1. ver. 35.

*O cives, cives, quærenda petunia primum est :  
Virtus post nummos, &c.*

IX. La première remarque particulière que Vigneul-Marville fait après cela contre la Bruyere, c'est\* *que souvent il fait le mystérieux où il n'y a point de mystere.* J'appelle cette remarque particulière, parce que notre Critique ne la confirme que par un seul exemple, & qui est si mal choisi, comme vous allez voir, que je ne pense pas que personne veuille s'en fier, pour le reste, à son jugement. Ainsi, continue notre Censeur, *pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même, que l'Esprit de discernement est la chose du monde la plus rare, il exagere & prononce d'un ton de Prophète cette belle Sentence: †*  
 „ Après l'Esprit de discernement, ce  
 „ qu'il y a au monde de plus rare, ce  
 „ sont les Diamans & les Perles. „  
 Notre Critique fait ici deux fausses suppositions, si je ne me trompe, l'une que la Bruyere veut nous faire comprendre que l'Esprit de discernement est fort rare. C'est à quoi il n'a  
 ja-

\* *Mélanges d'Histoire*, pag. 343.

† Paroles de la Bruyere, Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENTS, pag. 116.

Jamais pensé , à mon avis. Il se contente de le proposer comme une pensée digne de remarque , & sur laquelle chacun devroit faire de sérieuses réflexions , pour s'accoutumer à se défier de soi-même , & à ne pas croire trop promptement entendre ce qu'il n'entend point , défaut trop commun parmi les hommes , & qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment ! La seconde supposition mal fondée que fait ici notre Critique , c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre *que l'Esprit de discernement est très-rare*. Bien loin de là , c'est peut être la chose que les hommes comprennent le moins ; car il n'y a que ceux qui ont du discernement ( dont le nombre est sans doute fort petit ) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce monde. Et ce qui va surprendre Vigneul-Marville , la manière dont il refute lui-même la Bruyere , prouve visiblement qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce monde ; & combien il importe d'être averti que c'est une chose extrêmement rare. C'est

ce

ce qu'on verra tout-à-l'heure. Après l'Esprit de discernement, dit la Bruyere, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les Diamans & les Perles. Ce tour ne plaît pas à Vigneul-Marville. Les gens de Village, dit-il, admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere sait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchaînée dans un pur galimatias. Car il n'est point vrai que les Diamans & les Perles soient des choses très-rares, & si rares qu'il n'y ait que l'Esprit de discernement qui soit plus rare ; ce qu'il faudroit supposer, pour soutenir la pensée de M. de la Bruyere, & la rendre raisonnable. Les Diamans & les Perles à la vérité sont précieuses ; mais pour rares, il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les Perles & les Diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de Diamans & de Perles, plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les Perles & les Diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare. Quand

Vi-

Vigneul - Marville auroit été payé pour prouver que le *Discernement* est une chose très-rare , pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en faisant ce beau raisonnement , où il ne *discerne* pas Paris du reste du Monde , *confondant* ainsi deux objets , entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un éléphant ? On trouveroit , dit-il , à *Paris* dix boisseaux de Diamans & de Perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine : Donc la Bruyere a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement , ce qu'il y a *au Monde* de plus rare , ce sont les Diamans & les Perles. Quoi donc ? Parce que le Papier de la Chine est plus rare à Paris que les Perles , est-il aussi plus rare que les Perles dans le Royaume même de la Chine , qui est sans doute *dans le Monde* , puisqu'il en est une des plus belles parties ? n'est il pas bien difficile après cela de comprendre que le Discernement soit si rare qu'il l'est effectivement , puisque des Ecrivains aussi pénétrants & aussi judicieux que Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre *Paris* pour le Monde , une partie pour le tout ?



X. LA seconde remarque particulière de notre Critique, c'est \* que M. de la Bruyere a le don de se contredire & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît, dit-il, dès l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçue, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. " Tout est dit, " s'écrie † M. de la Bruyere, & l'on " vient trop tard depuis plus de sept " mille ans qu'il y a des hommes & " qui pensent. Sur ce qui concerne " les Mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les Anciens. " Tout est bien jusques-là : mais si comme M. de la Bruyere se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens ( ce qui gâte tout ) les habiles d'entre les Modernes. Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout.

\* Pag. 344. & 345.

† Tom. I. Chap. I. intitulé, DES OUVRAGES D'ESPRIT, pag. 135.

tout dit , ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que M. de la Bruyere a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire , de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime , des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens. Autant de mots , autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. La Bruyere ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens aient tout dit , ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale : mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les Mœurs , il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale , que peu de nouvelles réflexions à faire sur cette importante matière. Et par conséquent la Bruyere ne s'est pas contredit en disant au commencement de son Livre : *Tout est dit , & l'on vient trop tard , depuis plus de sept mille ans qu'il y a des*

hommes & qui pensent. Sur ce qui concerne les Mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Il n'y a , dis-je , aucune contradiction dans ces paroles ; mais plutôt une grande modestie , que tout homme équitable doit louer & admirer après avoir lû le Livre de la Bruyere , où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que Vignoul-Marville joue sur le mot de *Tout* qu'il prend à la rigueur pour une universalité metaphysique & qui ne reçoit aucune exception ; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague & populaire pour la plus grande partie des choses dont il s'agit , & cela en nombre indéterminé , comme quand on dit , *Tout Paris est allé au-devant du Roi* , &c.

Du reste , bien loin que la Science des Mœurs ait été entièrement épuisée par les Anciens , il semble au contraire qu'on peut assurer sans craindre de se trop avancer , qu'on y fera de nou-

nouvelles découvertes aussi long-tems qu'il y aura des hommes sur la terre , tant les desirs , les vûes , les complexions & les passions de cette espèce de créatures sont différentes , & capables de combinaisons à l'infini. C'est le sentiment \* d'un grand Maître en ces matières : *Quelque découverte que l'on ait faite dans le Pais de l'Amour propre , † dit-il , il y reste encore bien des terres inconnues.*

XI. ALLONS voir présentement ce que Vigneul-Marville trouve à redire dans le style du Livre de la Bruyere. Il le condamne sans façon. *J'avoue , § dit-il , que si M. de la Bruyere avoit pris un bon style , qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ses Portraits , qu'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre.* Vous avez déjà vû quel fonds on peut faire sur ce que ce Critique a jugé à propos de publier contre les *Portraits* de la Bruyere ; & vous allez voir tout-à-l'heure qu'il ne s'entend guères mieux en style qu'en Portraits.

\* Le Duc de la Rochefoucault.

† Dans ses *Réflexions Morales*. Réfl. 4.

§ pag. 332.

traits. Car voici comme il continue. *Sa manière d'écrire (selon M. Menage) est toute nouvelle : mais pour cela elle n'en est pas meilleure ; il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues & d'y réussir , principalement quand ces Langues sont montées à leur perfection , comme la nôtre l'est aujourd'hui.*

Je ne sais ce que Vigneul-Marville entend par *style* , mais il me semble que ce n'est autre chose qu'un certain enchaînement de pensées , exprimées par des paroles , qui en font voir la liaison : de sorte que , selon que cette liaison est nette & raisonnable , on peut dire que le style a de la netteté & de la justesse. Je suppose qu'on entend la Langue , sans quoi le discours ne sauroit avoir cette pureté & cette netteté qui consiste dans l'usage des termes propres , dans leur juste arrangement , & dans tout ce qui rend l'expression exacte & facile à entendre. Du reste , ce qui fait le bon style , c'est le bon raisonnement , & l'ordre naturel des pensées. \* Et comme il y

2

\* *Est in hoc incredibilis quædam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.*

Il peut-être autant de différence entre les esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de styles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une Lettre sur un même sujet, chacun prendra un tour différent, & liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre : de sorte que chaque Lettre aura son style particulier, quoique dans le fonds les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi, l'on ne voit pas trop bien ce que notre Censeur a dans l'esprit quand il dit, *qu'il est difficile d'introduire un nouveau style* : car chaque Ecrivain a son style. *Voiture* manie & conduit autrement ses pensées que *Balzac*. Son style est plus libre, & paroît moins étudié. *Vigneul-Marville* narre tout autrement

*forma.* Quintil. Instit. Orat. Lib. II, cap. 8.

ment que *Pellisson*. Il y a pour le moins autant de différence entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le style de *Pellisson* est aussi fort différent de celui de *Menage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. *Bouhours* diffère beaucoup de celui de \* *Cleante*, de *Fontenelle*, ou de l'*Abbé de Vertot*. Bien plus: le même Ecrivain n'a pas toujours le même style. Quelquefois il n'est pas en humeur d'écrire; & dès-là, son style n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoutumé d'avoir. Quelquefois il est plus diffus qu'à son ordinaire, pour n'avoir pas le loisir ou le courage de châtier son style, de le polir & d'en retrancher toutes les inutilités qui lui échappent dans le feu de la composition. Il me souvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la *Vie de Virgile*. On dit, † que lorsque ce Poëte composoit ses *Georgiques*,

\* *Barbier Daucourt.*

† *Cùm Georgica scriberet, traditur quotidie meditados manè plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere; non absurdè, carmen se ursæ more parere dicens, & lambendo demùm effingere. In Virgili Vitâ.*

ques , il dictoit le matin quantité de vers , & que les retouchant tout le reste du jour , il les réduisoit à un très-petit nombre , ce qu'il appelloit *lêcher l'Ours*. Ces vers que Virgile composoit le matin , étoient sans doute fort différens de ceux , qui , pour ainsi dire , en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous , il y auroit , sans doute , bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poëte , à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Puisque nous en sommes sur la différence des styles , il ne sera pas , je pense , tout-à-fait hors de propos d'avertir en passant , qu'une des choses qui contribue le plus à cette différence , c'est le différent usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours : *Car lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres , il lie non-seulement les parties des Propositions , mais des sentences entières*



*l'une à l'autre , dans toutes leurs différentes relations & dépendances , afin d'en faire un discours suivi. Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage , traduit de l'Anglois , intitulé , Essai Philosophique concernant l'entendement humain. \* L'Auteur est visiblement un génie du premier ordre , Philosophe exact & profond , qui examine les choses dans leur source , & qui pénètre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garentir son Systême. Pour ce qui est de l'usage des Particules dans le style , ce qu'il ajoute sur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot , comme il l'a exprimé lui-même : Pour qu'un homme pense bien , dit † ce Philosophe , il ne suffit pas qu'il ait des idées claires & distinctes en lui-même , ni qu'il observe la convenance ou la disconvenance , qu'il y a entre quelques-unes de ces idées , mais il doit encore lier ses pensées , & remarquer la dépendance que ces raisonnemens ont l'un avec l'autre. Et pour bien*

\* Locke.

† Liv. III. Chap. 7. §. 2. pag. 381. de la quatrième Edit. en François , 1741.

*Bien exprimer ces sortes de pensées , rangées méthodiquement , & enchaînées l'une à l'autre par des raisonnemens suivis , il lui faut des termes , qui montrent la connexion , la restriction , la distinction , l'opposition , l'emphase , &c. qu'il met dans chaque partie respective de son Discours. Et par conséquent c'est de la juste application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du style , comme le remarque \* le même Auteur. Au contraire , le style d'un Discours est obscur , mal formé , sans suite & sans force , si l'on y applique ces Particules au hazard & sans raison. Et à parler exactement d'un homme qui écrit de cette manière , il faut dire , non qu'il écrit d'un style nouveau , mais qu'il n'a point de style.*

Vigneul-Marville n'avoir garde de faire ces réflexions , lui qui fait consister la nouveauté du style qu'il reproche à la Bruyere dans l'usage de quelques mots impropres , ou qui étant joints ensemble composent des expressions peu Françoises. Car après

avoir

\* Ibid.

avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues , il continue ainsi : \* *Senèque , Barclée , Juste Lipse & les autres , qui s'en sont voulu mêler dans le Latin n'ont point été approuvés par les plus sages Critiques : & dans la Langue Françoisse , Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gracian , sont insupportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procès à ces gens-là , & le sien propre , lorsqu'il dit dans ses Caractères , Tom. I. page 260. † « L'on voit des gens qui dé-  
 » goûtent par leurs ridicules expres-  
 » sions , par la nouveauté , & j'ose  
 » dire , par l'impropriété des termes  
 » dont ils se servent , comme par l'al-  
 » liance de certains mots qui ne se  
 » rencontrent ensemble que dans leur  
 » bouche , & à qui ils font signifier  
 » des choses que leurs premiers In-  
 » venteurs n'ont jamais eu intention  
 » de leur faire dire. Ils ne suivent en  
 » parlant ni la raison , ni l'usage ,  
 » mais leur bizarre génie. « Voilà M.  
 de*

\* Pag. 332. & 333.

† Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

*de la Bruyere copié au miroir & d'après nature*, ajoute notre subtil Critique.

XII. COMME je lisois cette *Défense de la Bruyere* à un de mes amis, il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit, pour apostropher notre Censeur. Mais vous, dit-il, Monsieur de Vigneul-Marville,

\* Pour en parler ainsi, vous y connoissez-vous ?

» Vous, dont le discours n'est  
 » qu'un tissu d'expressions impropres,  
 » pueriles, & monstrueuses; & de  
 » méchantes phrases proverbiales  
 » qu'on devroit à peine pardonner à  
 » d'honnêtes gens qui s'en serviroient  
 » en badinant dans une conversation  
 » libre. « En effet, notre Critique  
 n'y pense pas, de s'ériger en Juge  
 dans une affaire où son autorité est  
 recusable pour tant de raisons. Il fait  
 fort le délicat en matière d'expres-  
 sions. Mais sur quoi fonde-t-il cette  
 grande délicatesse ? Sur la bonté de  
 son goût ? D'où vient donc que son  
 Livre est si mal écrit ? D'où vient qu'il  
 l'a

\* Boileau, *Sat. III. v. 70.*

Est rempli de tant d'expressions basses, impropres, obscures, affectées, & peu Françaises ? Si vous ne voulez pas m'en croire, lisez ce qui suit.

\* Lorsque Moreri trouve des Auteurs qui s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec eux. Quelle façon de parler, s'épancher avec quelqu'un sur des riens ! Elle est fondée sur l'usage, ou sur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en servir ? Je m'en rapporte à lui-même.

† On lâche un argument captieux à M. Simon : il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil distinguo, & se sauve par la brèche. Je ne sais si les gens de Village, comme parle ailleurs notre Critique, admireront cette belle période, mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon sens qui ont quelque politesse.

§ Le Maréchal de Bassompierre détenu à la Bastille employoit le tems à lire de bons Livres & à composer des Remarques

\* *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, pag. 292.

† Pag. 233.

§ Pag. 186.

ques & des Mémoires qui lui sont glorieux , pour dire qui lui font honneur.

\* Il semble que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de la Bibliothèque de M. Grollier , tant il paroissoit d'art & d'esprit dans leurs ornemens. La pensée n'est-elle pas rare , & l'expression noble & François : des Livres appropriés au-dehors , c'est-à-dire , reliés par les Muses ?

† A l'âge de douze ans le Tasse étudia en Droit. On dit , étudier en Droit , en Philosophie , en Rhetorique ; mais on n'a jamais dit , étudier à la Philosophie , &c. Vigneuil-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il fait pourtant les règles de notre Langue. Il a lû celles de Vaugelas & du P. Bouhours. Mais bien des gens lisent des règles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que notre Critique donne un régime à auparavant , comme si c'étoit une préposition , quoique Vaugelas dise expressément que § le vrai

nfa-

\* Pag. 186.

† Pag. 142.

§ Remarques sur la Langue Françoisé , Tome II. pag. 203. Edit. de Hollande. Vous trouverez

usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe, & non pas préposition. Bien *auparavant* cet Auteur, \* dit Vigneul-Marville, deux célèbres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.

† La Cour jette volontiers les yeux sur les vices de la Ville pour en turlupiner. On dit, turlupiner quelqu'un : mais qu'on dise turlupiner de quelqu'un, de ses vices, c'est Vigneul-Marville qui doit prendre la peine de nous en convaincre par quelque témoignage incontestable. Je ne crois pas au reste, que le vice puisse jamais être un légitime sujet de turlupinade.

M. Gaudin, dit ¶ encore notre Critique, mit un clou à la Fortune, qui commençoit à rouler pour lui. La belle expression, mettre un clou à la Fortune ! N'est-elle pas bien claire & bien Française ?

\* Mes-

verez la même chose dans les *Doutes* du P. Bouhours, pag. 152. & dans une Note de Thomas Corneille sur cette remarque de Vaugelas.

\* Pag. 335.

† Pag. 332.

¶ Pag. 138.



\* *Messieurs Dupuy, graves comme des Catons, prenoient les Sciences du côté de leur plus grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la Litterature. Et celle-là, n'est-elle pas noble & de bel usage, avoir le polichinel de la Litterature ? Parleroit-on ainsi † parmi les Chartreux ? Si cela est, notre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacré ; Vigneul-Marville m'entend, & cela suffit.*

¶ *Il n'y a pas encore long-tems que les Eugenes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs Ennemis par leurs in-*  
sub.

\* Pag. 86.

† Dans le tems que je travaillois à cette Défense de la Bruyere, je vis une Lettre écrite de Rouen où l'on assuroit que le véritable Auteur des Mélanges attribués à Vigneul-Marville, étoit *Dom Bonaventure d'Argone*, Prieur de la Chartreuse de Gaillon. A présent la chose est certaine, & généralement reconnue. Voyez dans le *Rabelais* de M. le Duchat, (Edit. d'Amsterdam, 1711.) la pag. 223. Tom. III. & le Tom. troisième p. 1016. des *Lettres* de M. Bayle, réimprimées en 1729.

¶ Pag. 385.



*fautes, tomberent entre les mains d'un Critique severe qui leur fit la barbe de si près, que les pauvres gens en sont demeurés tout écorchés. Voilà donc aussi Vigneul-Marville érigé en barbier qui a écorché la Bruyere. Ces idées ne sont-elles pas brillantes, & bien assorties ?*

*\* Un fort honnête homme qui pensoit à écrire l'histoire du tems, disoit : Je ne veux point d'Heros affecté ; la seule Vérité sera mon heroïne. Vigneul-Marville rapporte trop fidèlement les paroles de cet honnête homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la Vérité son heroïne. On ne dit point, je ne veux point d'Heros, mais de Heros. C'est la première remarque de Vaugelas.*

Dispensez-moi de pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à Vigneul-Marville qu'il devoit se défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. MAIS c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre

Cor-

Censeur y est tombé plusieurs fois : & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoute immédiatement après. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur avoit dit*, pag. 50. » \* Que » l'on peut en une sorte d'Ecrits ( *il* » *entend parler des siens* ) hasarder de » certaines expressions, ufer de termes transposés & qui peignent vivement, & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre. « Il seroit fort difficile de deviner d'où ce Critique a pu savoir qu'en cet endroit la Bruyere veut parler de ses Ouvrages plutôt que de bien d'autres, où l'on doit prendre ces libertés, comme nous verrons bientôt. Passe pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles, *M. de la Bruyere*, † dit-il, *se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretés à essuyer. Car qu'y a-t-il de plus dur dans*

*la*

\* Dans les Caractères de ce siècle, au Chap. II. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, pag. 175.

† Pag. 333. & 334.

la Langue Françoise , qui étant toute unie , suit exactement l'ordre naturel dans ses constructions , que de transposer ses termes & de former de l'embarras où il n'y en doit point avoir. Mais plutôt , ne faut-il pas être bien bon pour croire prouver une chose qu'on ne peut que supposer ? Vigneul-Marville condamne absolument les transpositions dans la Langue Françoise , & la Bruyere les croit permises en une sorte d'Ecrits , c'est-à-dire , si nous en croyons ce Censeur , dans les *Caractères de ce siècle*. Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit se donner la liberté de conclure que les transpositions sont contraires au génie de notre Langue , qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de transpositions , tirées du Livre de la Bruyere , qu'elles ne servent qu'à embarrasser le discours ? Ce n'est pas qu'après tout , la conclusion eût été fort sûre ; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que la Bruyere n'auroit sù faire. Quoi qu'il en soit , Vigneul-Marville a trouvé cette discussion trop embarrassante. Il a mieux aimé proscrire en général toutes les transpositions , que  
de

de prendre la peine d'examiner si l'on a raison de s'en servir en certaines rencontres. *Nos Poètes mêmes*, continue-t-il, à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la versification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la dernière extrémité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'est-là une des graces de notre Langue de ne rien transposer, ni dans la Prose ni dans la Poësie ; ce qui ayant été découvert au commencement de ce siècle par M. de Malherbe & par le Président Maynard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant. Cela veut dire que, selon notre Critique, les transpositions doivent être entièrement bannies de la Prose, & n'être reçues dans la Poësie que par nécessité. Mais cette décision est un peu trop vague & trop générale, comme vous allez voir. Il est certain que depuis l'établissement de l'Académie Françoisse, on s'est fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché sur-tout d'en rendre le tour simple, aisé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet

rou-

toutes les constructions obscures ou équivoques ; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel , comme le moins susceptible d'ambiguïté. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition , & après cela le verbe & son régime , l'adverbe tantôt devant ou après le verbe. Et faut-il suivre cet ordre en toute rencontre ? Oui , lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours , à laquelle il faut tout sacrifier , car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours , on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner , ou pour se conformer à l'usage , qui a comme consacré certains tours irréguliers , ou pour dégager une période , qui , sans cela , seroit languissante , obscure & embarrassée : outre que dans un Discours oratoire , les transpositions ont une grace & une vivacité toute particulière. Et tout cela , nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premièrement qu'il y a  
des

des transpositions si fort autorisées par l'usage , que la construction naturelle seroit non-seulement rude , mais entièrement barbare. *Car voyez-vous , dit \* le P. Tarteron , ainsi va le monde , nous déchirons notre prochain , il nous déchire aussi. Un François qui sait la Langue , peut-il parler autrement ? Et n'auroit-on pas droit de traiter d'Ostrogot un homme , qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion , diroit , Ainsi le monde va , nous déchirons notre prochain , il nous déchire aussi ? C'est par cette maxime , † dit le nouveau Traducteur de Demosthene , vous le savez peut-être comme moi , que se conduisoient dans l'administration de la République , les anciens & fameux Orateurs , que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter ; un Aristide , un Nicias , un Periclès , & ce grand homme dont je porte le nom. Voilà encore une transposition , que se conduisoient dans l'administration de la Ré-*  
*pub.*

\* Dans la Traduction de Perse , *Sat. IV.* pag. 67. *Edition de Paris.*

† Tóurreil , *Philippiques de Demosthene* , *Edit. de Paris , in 4. 1701. pag. 54.*

publique , les anciens Orateurs , mais qui est d'une absolue nécessité. Je ne saurois croire que Vigneul-Marville lui-même pût se résoudre à dire , *C'est par cette maxime que les anciens & fameux Orateurs , que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter ; un Aristide , &c. se conduisoient dans l'administration de la République.* En effet , quelque déclaré qu'il soit contre les transpositions , jusqu'à dire que *c'est une grace de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose , ni dans la Poësie* , il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainsi , parlant des Epîtres de Cicéron à Atticus , il dit \* *Ces Epîtres vous instruiront de la guerre civile & des sentimens qu'en avoit Cicéron.* Il auroit pû dire , *que Cicéron en avoit* , sans que son discours en eût été moins embarrassé , mais ce tour lui a paru plus agréable , ou peut-être , lui est tombé de la plume sans qu'il s'en soit apperçu lui-même.

2. En second lieu , rien n'est plus propre à dégager le discours que des  
transf.

\*. Pag. 367.

transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du style, & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. *De-là vient, dit \* un fameux Orateur, que le Prince de Condé valoit seul à la France des Armées entières : que devant lui les forces ennemies les plus redoutables, s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom : que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles : que par lui nos frontières étoient à couvert & nos Provinces en sûreté : que sous lui se formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef. Qui ne voit que cette dernière période auroit été fort languissante & embarrassée, si l'Orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, & qu'il eût*  
 dir,

\* Le P. Bourdaloue, dans l'Oraison funèbre du Prince de Condé.



dit, que ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliothèque, m'a donné. » Cette manière de parler, ajoute \* l'Auteur de » qui j'emprunte cet exemple, toute régulière qu'elle est, est ridicule : & » il n'est pas difficile de voir qu'il est » mieux de prendre le tour irrégulier » en disant : C'est un Livre que m'a » donné cette personne, qui me vint voir » hier sur les six heures du soir, lorsque » vous étiez avec moi dans ma Bibliothèque. C'est une chose si connue, » poursuit ce judicieux Ecrivain, que » nous

\* Andry dans ses *Réflexions sur l'Usage présent de la Langue Française*, pag. 485. Edition de Hollande.

« nous n'avons point d'Auteurs qui y  
 « manquent : il n'est pas même jus-  
 « qu'aux moins exacts & aux moins  
 « soigneux de la politesse , qui ne  
 « prennent ce tour irrégulier , plutôt  
 « que d'embarraffer mal - à - propos  
 « une phrase. » Je ne crois pas que  
 Vigneul-Marville soit d'un autre sen-  
 timent.

3. Il me reste à faire voir que dans  
 des Discours d'un style vif & soutenu ,  
 les transpositions ont une grace toute  
 particulière. Nos plus célèbres Ecri-  
 vains m'en fourniront des preuves que  
 je ne pense pas que notre Critique ose  
 contredire. Je tirerai la première des  
*Œuvres de S. Evremond , cet Auteur*  
*célèbre qui a donné à ses expressions toute*  
*la force qu'elles pouvoient souffrir en gar-*  
*dant la raison , comme a très-bien \**  
 remarqué Vigneul-Marville. *J'estime*  
*le Précepteur de Néron , † dit il , l'A-*  
*mant d'Agrippine , l'Ambitieux qui pré-*  
*tendoit à l'Empire : du Philosophe & de*  
 l'E-

\* Pag. 335.

† Jugement de Seneque , Plutarque & Pe-  
 trone , Tom. II. pag. 149. Edition d'Amster-  
 dam , 1726.

*L'Ecrivain , je n'en fais pas grand cas.  
Il auroit pû dire , je ne fais pas grand  
cas du Philosophe & de l'Ecrivain. Mais  
outre que le tour irrégulier est plus  
vif & plus harmonieux , S. Evremond  
trouve par là le moyen de varier son  
style , secret si important , que qui-  
conque l'ignore , ne fera jamais , quoi  
qu'il fasse , qu'un très-méchant Ecri-  
vain,*

\* Un style trop égal & toujours uniforme  
En vain brille à nos yeux , il faut qu'il nous  
endorme.

On lit peu ces Auteurs nés pour nous en-  
nuyer ,

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Si S. Evremond à eu droit d'em-  
ployer des transpositions dans un Dis-  
cours familier , à plus forte raison  
peut-on s'en servir dans des Discours  
publics , qui étant animés de la voix ,  
doivent être écrits d'un style plus vif  
& plus soutenu. Aussi rien n'est plus  
ordinaire dans ces sortes de compo-  
sitions que ces tours irréguliers.

*Ce*

\* Boileau dans *l'Art Poétique* , Chant I,  
vf. 71,

*Ce cœur plus grand que l'Univers , dit le P. Bourdaloue dans l'Oraison funèbre du Prince de Condé , ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier , ce cœur si digne de Dieu , il a voulu que nous le possédassions , & que nous en fussions les dépositaires.*

*Changeant de scène , vous l'admirez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille , dit le même Orateur , en parlant de ce grand Prince.*

*\* Cet échec , quand vous voudriez concourir avec les Dieux & sortir de l'inaction , à quoi leur toute-puissance ne supplée jamais , dit le Traducteur de Demosthène que nous avons déjà cité , cet échec , dis-je , cette révolution , nous n'aurons pas long-tems à les attendre.*

*† Ce que vous desiriez tant , dit ailleurs le même Traducteur , de susciter les Olynthiens contre Philippe ; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût , le sort lui seul l'a*

*\* Turreil, Philippiques de Demosthène , pag. 35.*

*† Pag. 65.*

*L'a fait pour vous , & de la manière qui vous convient davantage.*

*Déjà , dit un autre fameux \* Orateur , fremissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté , déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus régulière feroit languir le discours & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une action publique.

Enfin , puisque Vigneul-Marville † semble estimer les règles du P. Bouhours , je ne saurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire , par une remarque judicieuse de ce fameux Grammairien sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. *Il y a , selon § le P. Bouhours , des tours irréguliers qui sont*  
éle-

\* *Fléchier , Evêque de Nîmes , dans l'Oraison funébre de M. de Turenne.*

† *Mélanges d'Histoire , &c. pag. 347.*

§ *Remarques nouvelles , sur la Langue Françoisé , Tom. I. pag. 303. troisième Edition de Paris , 1682.*

*élégans. » Les exemples , ajoute-t-il ,  
 » feront entendre ce que je veux dire.  
 » M. de Maucroix dit dans la secon-  
 » de Homélie de Saint Jean Chrysof-  
 » tome au Peuple d'Antioche : Ce lieu  
 » qui nous a donné la naissance , nous  
 » l'évitons comme une embuche , & M.  
 » Patru dit dans le Plaidoyer pour  
 » Madame de Guenegaud , Cependant  
 » cette Souveraine , les nouvelles Consti-  
 » tutions la dégradent ; toute son auto-  
 » rité est anéantie , & pour toute mar-  
 » que de sa dignité , on ne lui laisse que  
 » des réverences. La Supérieure ne fait  
 » rien qu'on ne condamne , ses plus inno-  
 » centes actions , on les noircit.*

*» Il semble , continue le P. Bou-  
 » hours , qu'il faudroit dire réguliè-  
 » rement , Nous évitons comme une em-  
 » buche ce lieu qui nous a donné la nais-  
 » sance. Cependant les nouvelles Consti-  
 » tutions dégradent cette Souveraine : on  
 » noircit ses plus innocentes actions. On  
 » parle ainsi dans la conversation &  
 » dans un Livre tout simple : mais  
 » dans une action publique qui est ani-  
 » mée de la voix & qui demande une  
 » éloquence plus vive , le tour irrégulier a meilleure grace. C'est en*

» ces rencontres qu'il est permis quel-  
 » quefois aux Orateurs aussi - bien  
 » qu'aux Poëtes , de se dispenser des  
 » règles scrupuleuses de la construc-  
 » tion ordinaire ; & on peut presque  
 » dire du Sermon & du Plaidoyer ce  
 » que l'Auteur de l'Art Poétique dit  
 » de l'Ode :

» Son style impétueux souvent marche au  
 » hazard :

» Chez elle un beau desordre est un effet de  
 » l'art.

» Mais si ces sortes d'irrégularités sont  
 » élégantes dans la Prose , *ajoute le P.*  
 » *Bouhours* , elles le sont encore plus  
 » dans la Poësie qui est d'elle-même  
 » un peu impetueuse , & qui n'aime  
 » pas tant un Langage tout uni. Il  
 » y en a un exemple dans \* l'Ode à  
 » Achante :

» Je jouïs d'une paix profonde ;  
 » Et pour m'assurer le seul bien  
 » Que l'on doit estimer au monde ,  
 » Tout ce que je n'ai pas , je le compte pour  
 » rien.

» On

\* Composée par l'Abbé *Regnier*.

» On diroit régulièrement , *je compte*  
 » *pour rien tout ce que je n'ai pas* ; mais  
 » *Tout ce que je n'ai pas , je le compte*  
 » *pour rien* , est plus poétique & plus  
 » beau. Aussi nos excellens Poètes  
 » prennent ce tour-là dans les en-  
 » droits animés :

» \* Ces moissons de Lauriers , ces honneurs ,  
 » ces conquêtes ,  
 » Ma main , en vous servant , les trouve  
 » toutes prêtes.

Qu'on juge après cela , si la Bruyère  
 n'a pas eu raison de dire *qu'on peut en*  
*une sorte d'Ecrits user de termes transpo-*  
*sés , & qui peignent vivement* ; & si au-  
 contraire Vigneul-Marville n'a pas  
 eu tort de décider que *c'est une des*  
*graces de notre Langue de ne rien trans-*  
*poser ni dans la Prose , ni dans la Poësie*.  
 Il y a sans doute des transpositions  
 forcées , & contraires à la douceur &  
 à la netteté du Langage : mais il y en  
 a aussi qui ont fort bonne grace , &  
 qu'on ne peut proscrire sans priver

20-

\* Racine dans son IPHIGENIE , Acte V.  
 Scen. II.

Y 5



notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'est ce qu'avoit fort bien compris Vaugelas, cet Auteur si judicieux, dont l'autorité fera toujours d'un grand poids dans cette matière. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute, \* *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de M. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose: je dis pour l'ordinaire, parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace. Voyez comment ce sage Ecrivain fait éviter ces décisions générales & absolues, qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.*

XV. CONTINUONS d'examiner ce que Vigneul-Marville trouve à reprendre dans le style de la Bruyere.  
 \* † Personne avant M. de la Bruyere,  
 » re,

\* Dans l'article intitulé, *Arrangement des mots*. Tom. II. pag. 210. *Edit. de Hollande.*

† *Mélanges d'Histoire, &c.* pag. 335.

« re , dit M. Menage , n'avoit trouvé  
 » la force & la justesse d'expression  
 » qui se rencontrent dans son Livre. »  
*En vérité , s'écrie sur cela notre Cen-*  
*seur , M. Menage nous auroit fait plaisir*  
*de nous marquer les endroits du Livre*  
*de M. de la Bruyere où cela se trouve :*  
*en récompense on lui en montreroit au*  
*double , où cela ne se trouve point. Que*  
*ne les montroit-il donc ces endroits ,*  
*fans perdre le tems en paroles inuti-*  
*les ? pourquoi abuser de son loisir &*  
*de celui du Public , à faire imprimer*  
*de tels Dialogues ? On ne peut pas de-*  
*sesperer après cela de voir mettre au*  
*jour les Entretiens des Porteurs d'eau*  
*& des Vendeuses d'herbes. Il pleuvra*  
*aujourd'hui , dites vous , & moi je n'en*  
*crois rien ; & je suis prêt à parier contre*  
*vous double contre simple. Imaginez*  
*quelque chose de plus frivole , si vous*  
*voulez , il ne le fera pas davantage*  
*que cet endroit des Mélanges d'His-*  
*toire & de Litterature. Car que nous*  
*importe de savoir que Menage auroit*  
*fait plaisir à Vigneul-Marville , de lui*  
*citer des endroits des Caractères de ce*  
*siècle , où parut de la force & de la*  
*justesse d'expression ; & que s'il l'eût*  
 Y 6 fait

fait , Vigneul - Marville lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point ? Après ce beau Dialogue , en sommes - nous plus savans , & plus capables de juger du Livre de la Bruyere ?

XV. \* C'EST bien gratuitement , & sans y penser , ajoute Vigneul-Marville , que M. Menage vient nous dire qu'avant M. de la Bruyere , personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses Caractères. Bien auparavant cet Auteur , deux célèbres Ecrivains ( sans compter les autres ) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison : Ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremond. Oh ! pour le coup Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur mérite aussi bien que la Bruyere. Nicole & S. Evremond font de ce nombre : tout le monde en convient. Le Censeur des *Caractères de ce siècle* , qui avance tant de choses sans les prouver , a fort bien fait de s'en dispenser en cette occasion. C'est sans  
dou-

\* Pag. 335. & 336.

doute une trop grande hardiesse à Menage de préférer la Bruyere à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce dernier siècle. Ces fortes de comparaisons sont toujours odieuses & téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à Menage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux Compilateurs de ses conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soutenir dans un Ouvrage public ?

XVI. MR. *Menage*, continue \* notre Critique, ajoute que *M. de la Bruyere* dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire, *M. de la Bruyere* affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit que la Pruderie est une imitation de la Sagesse. Cette pensée est si claire qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels dé-

tours

\* Pag. 336.

*tours M. de la Bruyere prend, pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. » Un Comique, » \* dit-il, outre sur la scène ses Personnages : un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature, force & exagere une passion, un contraste, des attitudes : & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, » donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son Tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse. » Outre que tout ce discours sent fort son galimathias : qui, je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit M. Menage) que M. de la Bruyere dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six ?*

Voilà ce que Vignent-Marville trouve à censurer dans cette réflexion de la Bruyere, que *la Pruderie est une imi-*

\* Tom. I. Chap. III. intitulé, DES FEMMES, pag. 221.

*imitation de la Sagesse.* Ce sont, comme vous voyez, autant d'arrêts définitifs, indépendants de toute raison. Mais que faire ? chacun a sa méthode. Celle de notre Critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fonds. Voyons ce qui en est.

La Bruyère veut nous faire voir comment la Pruderie est une imitation de la Sagesse, & il emploie pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces comparaisons ; réplique Vigneul Marville. Mais ce Critique se trompe. Car sans ces Comparaisons la pensée de la Bruyère auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sagesse, si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plupart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrémités sont également défectueuses. Demeurez en-deçà, ou passez au-delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon menager, & le Prodigue qui le traite de

de fou , croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les Lâches donnent à leur foiblesse le beau nom de Prudence , & les Téméraires pensent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croient pratiquer. Ils vont au-delà du but , ou demeurent en-deçà , faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrêmes sont également vicieuses. Et par conséquent , lorsqu'on veut donner une juste idée d'un de ces vices , il faut marquer comment & jusqu'à quel point il imite une certaine vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'une telle vertu , c'est en donner une idée qui peut tout aussi-bien convenir à un autre vice qui lui est directement opposé. L'avarice , par exemple , est une imitation de la Frugalité , mais qui dans le fonds en est autant éloignée que la Prodigalité même. La Bruyere avoit l'esprit trop juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie est une imitation de la Sagesse , mais , il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un

un parallele ingénieux qui amusant agréablement l'esprit , fait voir nettement , que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la raison. *Un Comique outre sur la scène ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions , &c. .... de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse.* Qu'y a-t-il là d'obscur , & qui sente son galimatias ! La Pruderie imite mal la Sagesse , en portant les choses dans l'excès , comme un Comique qui outre ses personnages , comme un Poëte qui charge ses descriptions , comme un Peintre qui travaillant d'après nature , force & exagge les passions & les attitudes qu'il tâche de représenter , ou qui voulant copier un tableau , en grossit les figures. Notre Critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne saurois qu'y faire. Mais il me semble que des comparaisons sont justes , lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison , ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce parallèle. Car le Comique , le Poëte , le Peintre y conviennent tous en ceci , qu'ils vont au-delà de certaines bornes qu'ils  
ne



ne devroient pas passer , aussi-bien que la Pruderie qui va au-delà des bornes de la Sagesse en prétendant l'imiter.

Une autre chose que Vigneul-Marville blâme dans ce parallèle , c'est que l'Auteur y emploie trop de paroles , d'où il conclut que Menage a tort de dire , que *M. de la Bruyere dit en un mot , ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six*. Cette conclusion est un peu trop précipitée , ne lui en déplaise. Car de ce qu'un Auteur seroit un peu plus diffus qu'à son ordinaire dans un certain endroit de son Livre , il ne s'ensuivroit nullement qu'il le fût par-tout ailleurs. Et où en feroient les meilleurs Ecrivains , Vigneul-Marville lui-même , si cette manière de raisonner étoit reçue ? Virgile est obscur dans un tel endroit : Donc c'est un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Cicéron une période embarrassée & d'une longueur accablante : Donc Cicéron ne fait pas écrire. Vigneul-Marville raisonne mal dans un tel endroit de son Livre , il conclut du particulier au général : Donc c'est un méchant

chant Logicien qui parle au hazard & sans réflexion. Quine voit que toutes ces conclusions sont impertinentes, & que notre Censeur auroit droit de se plaindre de la dernière ? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus : non-seulement, ce Critique a tort de conclure d'un seul passage des *Caractères de ce siècle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité, mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. Vigneul Marville pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pû suffire. Mais la question n'est pas de savoir si la Bruyere parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire ; & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis & grand parleur \* en même tems, sur-

\* Témoin *Senèque*, qui d'un style fort concis, dit plusieurs fois la même chose.

sur-tout en écrivant : car dans la conversation *grand parleur*, & *diseur de rien* ne signifient ordinairement qu'une seule & même chose.

XVII. APRE'S tant de fausses attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'est la critique de quelques expressions que la Bruyere a employées dans le passage que nous venons d'examiner, & qui ne paroissent pas Françoises à Vigneul-Marville. Il y en a quatre, savoir (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille*, *qui peint d'après nature* : (2) *forcer une passion*, *un contraste*, *des attitudes*, expressions barbares en langage de peinture, si l'on en croit notre Censeur : (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoiqu'il ne se dise, selon Vigneul-Marville, que des choses qui se mesurent & se pesent : & (4) enfin les *pièces d'un Tableau*, au lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *pièces* étant réservé pour le blazon, comme M. de la Bruyere le fait ou ne le fait pas, ajoute poliment notre Critique.

Je ne sai si l'on ne pourroit point dou-

douter de la solidité de quelques-unes de ces décisions : mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à Vigneul-Marville , quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractères de ce siècle*. Car afin que vous le sachiez , tout ce que vous avez vû jusqu'ici , n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. Vigneul-Marville avoit composé un plus gros Ouvrage \* *qu'il a supprimé* après avoir appris la mort de la Bruyere. Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la pièce. Mais si j'accorde à Vigneul-Marville qu'il a eu raison de censurer ces quatre expressions dans les *Caractères de ce siècle* , c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage , comme s'il lui donnoit droit de conclure que l'Auteur de ce Livre ne sait pas écrire en François , † *qu'il n'a point de style formé , qu'il écrit au hazard ; & § que la plupart de ses expressions sont for-*

\* Pag. 345,

† Mélanges d'Histoire , &c. pag. 336.

§ Pag. 339.

*forcées , impropres & peu naturelles. Ce seroit imiter ces Critiques dont parle Madame Deshoulières qui pour un mot bien ou mal placé , approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.*

Quelques faux brillans bien placés ,  
Toute la pièce est admirable :  
Un mot leur déplaît , c'est assez ,  
Toute la pièce est détestable.

Je crois Vigneul-Marville trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il fait qu'Homere s'endort quelquefois ; & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il est Auteur lui-même , & par conséquent sujet à se méprendre aussi-bien que Pindare , Virgile , Horace , & tous les plus fameux Ecrivains anciens & modernes.

Du reste , quoique je ne veuille pas disputer à Vigneul Marville la gloire d'avoir censuré avec raison les expressions qu'on vient de voir , \* celle-ci  
sur-

\* Voici pourtant une expression tirée des *Entretiens sur les Ouvrages des Peintres* qui pourroit servir à justifier celle dont se sert ici  
la

Sur-tout , *un Peintre qui fait d'après nature* , je suis obligé d'avertir le Public que ce Censeur ne donnant pour preuve de la solidité de cette censure , que sa propre autorité , & la connoissance qu'il prétend avoir du langage des Peintres , on fera bien de ne s'y fier que sous bonne caution : puisqu'on trouve dans son Livre même , des expressions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende aussi-bien les termes de cet Art , qu'il semble se le persuader , comme quand il dit , \* que la Bruyere *travaille plus en détrempe qu'à l'huile*. On dit *peindre en huile* , j'en suis sûr , & je puis le prouver par des autorités incontestables : mais je doute qu'on puisse dire , *travailler , peindre à l'huile*. Je m'en rapporte aux Experts.

XVIII. Je ne sai pourquoi j'ai cru si légèrement que Vigneul-Marville useroit modérément du petit avantage

la Bruyere : » Si ce beau *faire* , & cette belle  
 » union de couleurs que l'on voit dans leurs  
 » Ouvrages non contestés , &c. page 217.  
 » Tom. III. «

\* Pag. 340.

tage que je viens de lui céder. Bien loin de-là , ce Critique en est devenu si fier qu'il commence à s'oublier lui-même , tant c'est une chose difficile de se modérer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait , dit-il , si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées , impropres , & peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautés & des raffinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces , mais qui , par bonheur pour la Bruyere , ne seront pas mises en exécution. Vigneul-Marville veut lui épargner la honte d'une entière défaite. Il se contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au monde ce qu'il seroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ses forces contre lui. Il semble pourtant , à en juger par ces deux ou trois attaques , que ce Critique n'est pas dans le fonds si redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Est-ce parler naturellement , & proprement ,* \* dit-il d'abord , *comme le souhaite M. de la Bruyere en plusieurs*  
en-

*Endroits de son Livre, de dire, \* que la véritable grandeur se laisse toucher & manier. Cela en bon François & selon la raison, poursuit notre Critique, ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent. Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les règles & les beautés de la Langue Françoisse, qui se sert du terme de manier en parlant de choses qui ne sont point corporelles. Et cet homme ( qui le croiroit ? ) c'est Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fierement la Bruyere pour avoir employé ce terme une seule fois. Un homme, dit Vigneul Marville, page 251 de ses Mélanges, un homme a composé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du soin. Il a MANIE', tourné, agencé les pensées. Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut manier que des choses corporelles, comment a-t-il pu manier des pensées ?*

\* Tom. I. Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 198.

Tome II.

Z



sées : Qu'il nous explique cette énigme. Les bons Ecrivains, dit-il \* ailleurs, s'approchent du style *Laconique* qui n'est pas moins difficile à MANIER.

2. Passons à la seconde remarque. Dit-on en bons termes, jeter de la profondeur dans ses Ecrits ? M. de la Bruyere le dit, † page 45. Mais le bon sens & l'usage ne le disent point. Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de résister à des décisions si formelles ! Mais pourtant d'où vient que la Bruyere n'auroit pû se servir de cette expression, puisque S. Evremond, qui, comme dit très-bien notre Critique, revêt ses pensées qui sont nobles, d'expressions hardies, mais toujours justes, toujours propres à son sujet, n'a pas fait difficulté de dire : § Lorsque le choix du sujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre susceptible de force & d'ornement : il doit jeter de l'ordre dans son dessein, & de la liaison dans

\* pag. 139. de ses *Mélanges*.

† Tom. I. Chap. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, pag. 170.

§ Oeuvres mêlées. De l'Eloquence, pag. 293. Tom. I.

*dans ses pensées. Pourquoi ne pourroit-on pas jeter de la profondeur dans un Ecrit , aussi-bien que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans ses pensées ?* Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer , si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoute une troisième remarque qu'il exprime en ces termes : *dire comme M. de la Bruyère , page 173. en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret , \* qu'on voit au travers de leur poitrine , qu'ils sont transparents ? N'est-ce pas là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit : ils ne remuent pas les lèvres , & on les entend : on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.*

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurés*. Je dirois volontiers à cet égard ce que M. de Fontenelle a dit quelque part du style sublime , *qu'il ne faudroit y donner qu'à son corps défendant*. Il est pourtant certain que les termes figurés trouvent fort bien leur pla-

\* Tom. I. Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ. pag. 302.

place en quelques rencontres , & sans prétendre traiter cette matière à fonds , il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une , lorsqu'on manque de termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire , ce qui arrive fort souvent , & dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des Langues , qu'à l'ignorance des hommes qui ne connoissant pas les choses en elles-mêmes , n'en peuvent parler que par voie de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurés dans le discours , c'est pour divertir l'esprit en lui représentant par des images corporelles ce qu'on lui a déjà expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres , & qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là , les expressions figurées n'ayant rien d'obscur amusent agréablement l'esprit , en lui traçant d'une manière sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entière exactitude. Et c'est-là , si je ne me trompe , le seul usage qu'on devroit faire des termes figurés lorsqu'on n'est pas indis-

peu-

pensablement obligé de s'en servir. C'est comme une débauche d'esprit, qui ne peut que plaire lorsqu'elle vient à propos, mais qui sans cela choque, déplaît & embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pu échapper à la censure de Vigneul-Marville. Ce sont des choses de goût & de sentiment qu'on ne peut guères faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux-mêmes.

XIX. Notre Critique ne peut souffrir que Menage doute que la manière d'écrire de la Bruyere soit suivie. *Pourquoi non, \* dit-il ? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux ? Néanmoins, ajoute-t-il, j'accorde à M. Menage que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant style de M. de la Bruyere.*

Belle conclusion, & digne de l'Exorde !

Non - seulement la Bruyere a pu  
avoir

\* Pag. 340.

avoir quelques Imitateurs , mais il en a eu effectivement un très-grand nombre. Son Censeur ne peut l'ignorer , tant la chose a éclaté dans la République des Lettres. Les uns ont pillé ses mots & ses expressions , les autres ses pensées ; & tous se sont parés du titre de son Ouvrage , comme s'il suffisoit , pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain , de faire des livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractères* , ou quelque autre qui signifioit à peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens Caractères des femmes du siècle. Caractères & Portraits critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits sérieux & critiques. Caractères tirés de l'Ecriture sainte , & appliqués aux Mœurs de ce siècle. Caractères naturels des hommes , en forme de dialogue. Caractères des vertus & des vices. Suite des Caractères de Theophraste & des Mœurs de ce siècle , &c.* On ne voyoit que *Caractères*. Les Boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais , je vous prie , le Cen-

seur

Seur de la Bruyere pouvoit-il mieux faire valoir le mérite *des Caractères de ce siècle*, qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le desir d'imiter cet excellent Original : fades copies, la plupart méprisées du Public, & toutes fort inférieures à leur modèle.

Si Vigneul-Marville a cru, comme il le semble, que parmi tous ces Copistes, il s'en trouve quelques-uns qu'on peut comparer à la Bruyere, d'où vient qu'il ne les a pas nommés ? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumières, & de la solidité de son jugement ? Car infailliblement, on lui auroit fait honneur de cette belle découverte, puisqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préféré ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux de *Theophraste moderne* : & c'est, dit-on, celui qui approche le plus de la Bruyere.

Mais s'il le suit , ce n'est qu'à la trace ; & de bien loin , comme l'a montré depuis peu \* un Ecrivain , qui après avoir assez bien découvert les défauts du *Theophraste moderne* , n'a pas toujours rendu justice à l'Auteur des *Caractères de ce siècle*. Ce qui soit dit sans conséquence. Car outre qu'on a déjà † repoussé les attaques de ce nouveau Critique , je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui après m'être attiré sur les bras un adversaire aussi redoutable que Vigneul-Marville.

XX. ENFIN , je vois terre , comme disoit § *Diogene*. Il ne me reste plus qu'à examiner quelques réflexions de notre Critique sur les personnes qui ont approuvé le Livre de la Bruyere. Si ce ne sont pas des esprits superficiels , dit-il ¶ d'abord , je puis bien assurer  
que

\* Dans un Livre intitulé , *Sentimens Critiques sur les Caractères de M. de la Bruyere*.

† Dans un Livre intitulé , *Apologie de M. de la Bruyere , ou Réponse à la Critique des Caractères de Theophraste*.

§ Le Cynique. Voyez sa *Vie* composée par *Diogene-Laërce* , Liv. VI. §. 38. Edition d'Amsterdam de 1692.

¶ Pag. 346.

que ce sont ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de louer M. de la Bruyère. Je vous laisse à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XXI. Le premier est le P. Bouhours, qui, \* dit-il, a élevé M. de la Bruyère jusqu'aux nues, le rangeant entre les Auteurs célèbres qui ont fourni à son Recueil de Pensées choisies. Cela, ajoute-t-il, s'est fait, je crois, autant par politique qu'autrement. Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de savoir ce qu'il croit, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il croit le contraire; & les voilà à deux de jeu, lui & Vigneul-Marville, tout aussi avancés l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? Mais à tout prendre, continue notre Censeur, toujours sur le ton d'un hom-



homme qui veut en être cru sur la parole, je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument M. de la Bruyere, & sans restriction mentale. Il est trop habile Jesuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement. Voilà ce qu'on appelle offenser les gens sans raison, & sans aucune nécessité. D'ailleurs, ajoute-t-il, si M. de la Bruyere est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les règles du P. Bouhours sont fausses; ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus. Si ce n'est-là perdre impunément de l'encre & du papier, qu'on me dise ce que ce peut être? Car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces règles que la Bruyere a violées? Sont-ce toutes les règles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement? Et puis, ces règles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui les a publiées? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès, & le moyen d'instruire un procès sans en voir les pièces! Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes, pour un homme qui

qui a étudié \* en Droit Civil.

D'ailleurs , à voir la manière dont il parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le Livre de la Bruyere , ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues , & sans donner aucune raison de son estime ? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que la Bruyere pense d'une manière solide & agréable , il tire des *Caractères de ce siècle* , des pensées qui sont effectivement pleines de solidité , d'agrément & de délicatesse. Par exemple après avoir dit † que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits , lui semble très-belle & très-noble , il ajoute : *Un Auteur moderne , c'est-à-dire , la Bruyere , tourne agréablement la même pensée en Satyre : » Les » Grands se piquent , § dit-il , d'ou- » vrir une allée dans une forêt , de sou-*

\* Voyez la Note ci-dessus , pag. 380.

† *Pensées ingénieuses* , pag. 194. Edition de Hollande.

§ T. I. Chap. IX. intitulé DES GRANDS , pag. 414.

» soutenir des terres par de longues  
 » murailles , de dorer des plafonds ,  
 » de faire venir dix pouces d'eau , de  
 » meubler une galerie : mais de ren-  
 » dre un cœur content , de combler  
 » une ame de joie , de prévenir d'ex-  
 » trêmes besoins , ou d'y remédier ,  
 » leur curiosité ne s'étend pas jusques-  
 » là . « Vigneul-Marville croyoit-il  
 cet endroit mal pensé & plus mal ex-  
 primé ? Pourquoi ne le faisoit-il pas  
 voir en corrigeant ce qu'il y voyoit  
 de faux , & en l'exprimant d'une ma-  
 nière plus fine & plus agréable ? C'é-  
 toit-là le vrai moyen de plaire au Pu-  
 blic en censurant le Livre de la Bruy-  
 ere : c'est par là qu'il pouvoit donner  
 de l'autorité à sa Critique , affoiblir  
 le témoignage du P. Bouhours , &  
 plaire à ses Lecteurs en les instruisant .

» Il y a , dit ailleurs \* la Bruyere ,  
 » un País où les joies sont visibles ,  
 » mais fausses , & les chagrins ca-  
 » chés , mais réels .

» La Vie de la Cour , dit-il † en-  
 » core ,

\* Tom. I. Chap. VIII. DE LA COUR ,  
 pag. 397.

† *Ibid.*

„ core , est un jeu sérieux , mélanco-  
 „ lique , qui applique. Il faut arran-  
 „ ger ses pièces & ses batteries ;  
 „ avoir un dessein , le suivre , parer  
 „ celui de son adversaire , hazarder  
 „ quelquefois , & jouer de caprice :  
 „ & après toutes ces rêveries & tou-  
 „ tes ces mesures on est échec , quel-  
 „ quefois mat : le plus fou l'emporte  
 „ & le plus heureux.

Le P. Bouhours a trouvé à propos  
 d'insérer ces deux passages dans son  
 Recueil de *Pensées ingénieuses* ; & se-  
 lon lui \* *ces sortes de définitions ou de*  
*descriptions où l'antithèse joue un peu ,*  
*ont quelque chose de bien agréable.* Vi-  
 gneul-Marville est-il d'un autre avis ?  
 Croit-il que le P. Bouhours n'a pas  
 parlé de bonne foi en cette occasion ,  
 ou qu'il a eu tort de louer ces pensées ,  
 qui , selon lui , sont fausses & gros-  
 sièrement exprimées ? Que ne faisoit-  
 il donc voir ce qu'elles avoient de  
 faux ? Ou s'il ne les croit pas fausses ,  
 mais seulement assez mal tournées ,  
 pourquoi ne leur donnoit-il pas un  
 tour plus vif & plus agréable pour  
 nous

\* Pag. 217.

nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son esprit , du peu d'adresse de la Bruyere, & du mauvais goût du P. Bouhours : Mais il est encore tems d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille ; & nous le regarderons comme le *Phoenix* des Ecrivains de ce siècle.

XXII. APRES le P. Bouhours, notre Critique met en jeu l'Abbé *Fleury* qui dans son Remercement à l'Académie Française fit l'éloge de la Bruyere dont il prenoit la place , en ces termes : » Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs ; & un Livre lu de tout le monde , & souvent redemandé ne peut être sans mérite. » Tel est \* l'Ouvrage de cet ami dont nous regrettons la perte , si prompte , si surprenante ; & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place : Ouvrage singulier en son genre ; & au jugement de quelques-uns , au-dessus du grand Original que l'Auteur s'étoit

\* Les *Caractères de ce siècle* , dont la huitième Edition est la dernière que *la Bruyere* a revue & augmentée.

» soit d'abord proposé. En faisant le  
 » caractère des autres , il a parfaite-  
 » ment exprimé le sien : on y voit  
 » une forte méditation & de profon-  
 » des réflexions sur les esprits & sur  
 » les mœurs : on y entrevoit cette  
 » érudition qui se remarquoit aux  
 » occasions dans ses conversations  
 » particulières , car il n'étoit étranger  
 » en aucun genre de doctrine : il sa-  
 » voit les Langues mortes & vivan-  
 » tes. On trouve dans ses *Caractères*  
 » une sévère critique , des expres-  
 » sions vives , des tours ingénieux ,  
 » des peintures quelquefois chargées  
 » exprès pour ne les pas faire trop  
 » ressemblantes. La hardiesse & la  
 » force n'en excluent ni le jeu ni la  
 » délicatesse : par-tout y règne une  
 » haine implacable du vice , & un  
 » amour déclaré de la vertu : enfin  
 » ce qui couronne l'Ouvrage , &  
 » dont nous qui avons connu l'Auteur  
 » de plus près pouvons rendre un  
 » témoignage , on y voit une Reli-  
 » gion sincère , . . . . . Toutes ces  
 louanges ont un air de vérité qui les  
 rend respectables. Qu'en juge Vi-  
 gneul-Marville ? Il les compte pour  
 rien.

rien. Selon lui , ces louanges ne sauroient être d'un grand poids , *parce que l'honnêteté dont M. l'Abbé Fleury fait profession, l'a obligé de louer avec excès M. de la Bruyere , outre que l'Académie exige de ses Candidats cet encens comme une espèce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'est tout ce qu'on pourroit dire de cet Eloge , si ce n'étoit qu'un amas d'épithètes vagues & générales qui ne pussent pas plutôt convenir à la Bruyere qu'à toute autre personne. Mais si l'Abbé Fleury a prétendu peindre au naturel la Bruyere , nous donner le vrai caractère de son Esprit & de ses Ouvrages , comme on a tout sujet de le croire , Vigneul-Marville a tort de décrier cet Eloge , sans faire voir en détail qu'il ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant la Bruyere qui est intéressé dans cette censure , que l'Auteur de son Panegyrique. Ce sont les Ouvrages d'un Auteur qui font son véritable éloge , & non des Discours étudiés qu'on publie à sa louange après sa mort. La Bruyere avoit remporté l'es-

l'estime du Public avant qu'il eût été loué par l'Abbé Fleury , ou par le \* Secrétaire de l'Académie , qui dans la Réponse qu'il fit à cet illustre Abbé prit soin d'exprimer le caractère de la Bruyere par des traits si justes & si délicats que je me crois obligé d'en orner ce Discours. *L'excellent Académicien à qui vous succédez , dit-il à l'Abbé Fleury , étoit un génie extraordinaire. Il sembloit que la nature bût pris plaisir à lui reveler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes , & qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions , avec quelles couleurs ne les a-t-il point depeints ! Ecrivain plein de traits & de feu , qui par un tour fin & singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes : Peintre hardi & heureux , qui dans tout ce qu'il peignoit , en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir. Si ce Portrait a paru chimerique à Vigneul-Marville , il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour désabu-*  
*ser*

\* L'Abbé Regnier.



ser tant de bons esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadés qu'il représente fidèlement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXIII. Le troisième Approbateur de la Bruyere, que notre Critique a jugé à propos de citer, c'est Menage, *qui a donné \* dit-il, un grand relief, aux Caractères de M. de la Bruyere. Mais, ajoute Vigneul-Marville, ce M. Menage disoit bien des choses sans réflexion : ses Menagiana le témoignent assez. Il loue & blâme d'ordinaire, plutôt, ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louer avec jugement & la balance à la main. Sans prétendre défendre ici Menage ou ses Menagiana, je vous laisserai le soin de conclure, après tout ce que je viens de dire, qui de Menage ou de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler pour parler, de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre Critique n'a rien dit de l'Eloge que Menage a fait de la Traduction des CARACTERES DE THEOPHRASTE?*  
*Elle*

\* Pag. 318.

*Elle est \**, dit-il, *bien belle, & bien Françoisse, & montre que son Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que j'ai vû bien des choses que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vûes dans le Grec. Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que Vigneul-Marville se prépare à nous donner une nouvelle Traduction des Caractères de Theophraste, plus exacte, & sur-tout plus Françoisse que celle qu'en a donné la Bruyere. Il ne sauroit mieux faire. Car outre qu'il rendroit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour ce M. de la Bruyere, s'il m'est permis de parler le langage de Vigneul-Marville, qui aura sans doute le crédit d'introduire*

*\* Menagiana, Tom. IV. pag. 219. Edit. de Paris, 1713.*

duire cette belle expression parmi les honnêtes gens , où je ne crois pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIV. P O U R conclusion , notre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de la Bruyere qui se retranchent sur l'estime que Mrs. de l'Académie Françoise ont fait paroître pour sa personne & pour ses Ouvrages en le recevant dans leur Corps. A quoi Vigneul-Marville , répond , *que \* ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince , qui s'étant déclaré , a fait déclarer les autres , comme il l'avoue lui-même dans ses CARACTERES , quoiqu'il déclare expressément dans son Discours à l'Académie » qu'il n'a employé aucune médiation pour y » être reçu que la singularité de son » Livre. » Mais cette recommandation du Prince & cet aveu qu'en a fait la Bruyere , sont de pures chimeres. C'est ce que nous avons † déjà montré , & avec tant d'évidence , que ce seroit perdre le tems , & abuser de la patience de ceux qui liront ce Discours ,*

\* Pag. 348.

† Ci-dessus , pag. 400. 401. & suiv.

cours , que d'y insister davantage.

Cependant si la Bruyere avoit été reçu dans l'Académie Françoisé , à la recommandation du Prince , pour-quoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite de celui qui en auroit été honoré ?

*Il semble que Vigneul-Marville voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix , & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple , comme \* on a accusé injustement la Bruyere de l'avoir pensé. Boileau fut admis dans l'Académie † à la recommandation du Roi , & n'y seroit apparemment jamais entré sans cela : Est-ce à dire qu'il ne méritoit pas d'être reçu dans cette illustre Compagnie ? On pourroit me répliquer , que , si la faveur des Princes n'exclue pas le mérite , elle ne le suppose pas aussi,*

\* Dans un Livre intitulé , *Sentimens Critiques sur les Caractères de M. de la Bruyere* , pag. 405. Edit. de Paris. Et c'est , croit-on communément , Vigneul-Marville lui-même , qui a composé ce Livre. *Risum teneatis , amici.*

† Voyez l'*Histoire de l'Académie Françoisé* , pag. 260. Edit. de Holl. an. 1688.

*aussi*, comme a fort bien remarqué la Bruyere :

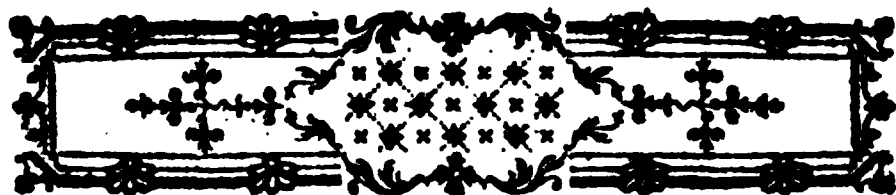
Pour grands que soient les Rois , ils sont ce  
que nous sommes :

Ils se trompent en vers comme les autres  
hommes.

Cela est vrai , j'en tombe d'accord.  
Mais il n'est pas moins certain , ce  
me semble , qu'on devroit faire beau-  
coup plus de fonds sur l'estime qu'un  
Prince auroit témoigné pour un Au-  
teur généralement estimé tel que la  
Bruyere , que sur les dégoûts d'un Cri-  
tique chagrin qui auroit diffamé sa  
*Personne* sans raison , & censuré ses  
*Ecrits* sans les entendre , comme a fait  
Vigneul-Marville , ainsi que chacun  
peut s'en convaincre par la lecture de  
ce petit Ouvrage.

F I N.

TABLE



# TABLE

D E S

## PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans la DEFENSE DE LA  
BRUYERE.

**P**OURQUOI on a entrepris la Défense de  
la Bruyere , contre les accusations & les  
objections de Vigneul-Marville , pag. 355

---

### PREMIERE PARTIE.

*De la Personne de la Bruyere.*

#### A R T I C L E I.

**Q**Ue l'Auteur a pu défendre la personne de  
la Bruyere sans l'avoir jamais connu.

358

**ART. II.** Si la Bruyere s'est vanté de l'anti-  
quité de sa famille.

359

Imagination ridicule de bien des gens , qui  
roturiers de leur propre aveu , tandis qu'ils  
sont pauvres , se croient nobles dès qu'ils ont  
fait fortune.

360

Autre folie des Gentils-hommes & des grands  
Sei-

*Seigneurs qui veulent s'élever au-dessus de leur condition.* 361

*Explication du Caractère où la Bruyere se représente entêté de la même foiblesse. Ibid.*

*Rien n'est plus ordinaire aux Ecrivains Satyriques que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres.* 364

*En quoi consiste , selon la Bruyere , la véritable Noblesse.* 365 , 366

*Combien il est aisé de se tromper dans l'explication des anciens Auteurs , puisqu'on n'entend pas bien souvent les Auteurs modernes.* 367 , 368

*Pourquoi l'on n'entend pas toujours un Auteur.* 369

*Si l'on peut juger d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation.* 371 , 372

**ART. III.** *Si la Bruyere peut être justement taxé de misanthropie , parce qu'il s'ennuyoit à l'Opera.* 373

*Figures de Rhétorique de nul usage avant les raisons.* 374

*Si l'on peut employer des figures de Rhétorique après avoir donné de bonnes raisons.* 375

*On ne doit pas entretenir le Public de ses goûts sans les justifier par des raisons.* 376

*On peut blâmer l'Opera sans choquer le Prince qui en a fait la dépense.* 377

*Malgré les grandes dépenses qu'on fait pour un Opera , les Spectateurs peuvent le trouver languissant , & pourquoi.* 377 , 378

*Ce que Boileau pense de l'Opera ,* 379 , 380

*Ce qu'en pensoit S. Evremond , & le Chevalier Newton , conforme à ce qu'en a dit la Bruyere.* 381 & suiv.

**ART.**

## DES MATIERES. 553

**ART. IV.** Si la Bruyere s'est comparé sans fa-  
çon au sage Socrate. 386, 387

S'il peut lui être comparé. 388, 389

**ART. V.** Si la Bruyere a voulu faire son Por-  
trait en faisant celui d'un Philosophe accessible,  
doux, affable, officieux, &c. 390, & suiv.

**ART. VI.** Si la Bruyere n'a pas été fort à son  
aise dans ce Monde, il n'en est que plus digne  
d'estime, 393, 394

Ce que c'est qu'un Auteur forcé. 395

La plupart des Auteurs des Livres terminés  
en ana, sont des Auteurs forcés, ou du moins  
peu sensés. 397, 398

**ART. VII.** Si la Bruyere a été reçu dans l'A-  
cadémie Française à la recommandation du  
Prince. 398, & suiv.

Si une place dans l'Académie peut être don-  
née sous le titre de récompense. 403, 404

**ART. VIII.** Si la Bruyere a voulu faire son Por-  
trait en nous parlant d'un Philosophe qui se  
croit en droit de mépriser ceux qui décrivent  
ses Ouvrages. 406, 407

En quel sens cela peut être appliqué à la  
Bruyere. 408

Mépriser de vaines censures, fierté louable,  
Ibid.



## SECONDE PARTIE

Du Livre de la Bruyere, intitulé les  
Caractères de ce siècle.

### ART. I.

**L'**Autorité d'un Censeur, dénuée de preuves,  
n'est d'aucun poids. 410

Tome II.

Aa

Les



*Les Savans ont tort d'étaler leurs sentimens au Public , sans en donner des preuves. 411*  
*Vigneul-Marville coupable de la même faute dans la censure qu'il fait du Voyage du Monde de Descartes. 412*

*Critique destituée de preuves , facile à faire , & plus facile à détruire. 413*

*Telle est la censure que Vigneul-Marville a fait des Caractères de ce Siècle. 414 & suiv.*

**ART. II.** *Quel est le sens de ce passage du Livre de la Bruyere , Si on ne goute point ces Caractères , je m'en étonne ; & si on les goute , je m'en étonne de même. 418*

*Si c'est uniquement à l'inclination que les hommes ont à la médisance qu'on peut attribuer le succès des Livres Satyriques. 421 ,*

*422*  
*D'où vient l'estime qu'on a fait & qu'on fait encore du Catholicon d'Espagne. 424 , 425*

*Pourquoi bien des Libelles composés contre le Cardinal Mazarin & durant la dernière guerre , finie en 1697 , sont tombés dans l'oubli. 425 , 426*

*En quel cas on peut dire que l'estime générale qu'on fait d'une Satyre , ne vient que de la malignité des hommes. 427*

*Que l'approbation que les Caractères de ce Siècle ont dans le monde , ne peut pas être attribuée à cette malignité pour plusieurs raisons. 428 & suiv.*

**ART. III.** *Des Portraits répandus dans le Livre de la Bruyere. Ce qu'en pense Vigneul-Marville. 432*

*Digression sur la quantité de méchans Livres qui se font tous les jours à Paris & ailleurs. Quelle est la cause de ce désordre. 440 & suiv.*

## DES MATIERES. 555.

**ART. IV.** *La plupart des Portraits qu'on trouve dans le Livre de la Bruyere ne conviennent à personne en particulier. Si l'on peut les condamner à cause de cela.* 443 & suiv.

*On n'a aucun droit de dire que ces Portraits représentent certaines personnes, lorsqu'ils ne les désignent pas par des traits qui leur conviennent uniquement. Ce que dit sur cela l'Abbé de Villiers.* 447, 448

*On ne peut blâmer ces sortes de Portraits sans blâmer Théophraste & Moliere.* 450

**ART. V.** *Si l'on peut condamner les Portraits de la Bruyere par la raison qu'ils sont trop chargés.* 451, 452

**ART. VI.** *La Bruyere accusé injustement d'avoir dit qu'il n'avoit eu qui que ce soit en vue dans ses Caractères.* 452, 453

**ART. VII.** *Qu'il y a dans le Livre de la Bruyere, des Caractères personnels, qui conviennent à certaines personnes.* 456

*La Bruyere rend justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre.* 458

*On le voit par le Portrait qu'il a fait de Santeuil, Chanoine de S. Victor, excellent Poète Latin.* 458 & suiv.

*Et par celui qu'il nous a donné de la Fontaine.* 461, 462

*Ce que la Fontaine a eu de commun avec Virgile.* 462

*Pour bien peindre les hommes, il en faut dire du bien & du mal.* 463

*Ce qui distingue l'Histoire d'avec le Panegyrique.* 464

*Si Menalque dont il est parlé dans les Caractères de ce Siècle, est le feu Comte de Brancas; qui doit être taxé de l'avoir deshonoré,*

- Ménage ou la Bruyere.* 465 & suiv.
- ART. VIII.** *S'il y a quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce Siècle.* 471  
*Il n'est pas facile de le décider.* 473  
*Si la Bruyere s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer notre siècle des autres siècles.* Ibid.  
*Peindre un siècle par des choses qui ne conviennent à aucun autre siècle, dessein chimérique.* 474, 475
- ART. IX.** *Qu'il n'est pas fort aisé de comprendre que l'esprit de discernement est très-rare.* 478  
*On le prouve par le raisonnement même que fait Vigneul-Marville pour montrer, que l'esprit de discernement n'est pas fort rare.* 479, 480
- ART. X.** *Si la Bruyere s'est contredit dans la première réflexion des Caractères de ce Siècle.* 481 & suiv.  
*Si la Science des Mœurs a été entièrement épuisée par les Anciens.* 484
- ART. XI.** *Ce que c'est que style.* 485, 486  
*Il y a peut-être autant de styles que d'Ecrivains.* 487  
*Le même Ecrivain n'a pas toujours le même style.* 488  
*Ce qui contribue le plus à la différence des styles, c'est le différent usage des particules destinées à lier le discours.* 489  
*Réflexion curieuse qu'a fait sur cela un Philosophe Anglois.* 489, 490  
*Ce que c'est que n'avoir point de style.* 491, 492
- ART. XII.** *Que Vigneul-Marville écrit trop mal pour pouvoir juger définitivement que la Bruyere*

## DES MATIERES. 557

*Bruyere n'écrit pas bien.* 493

**ART. XIII.** *Si la Langue Françoisse a banni entièrement les transpositions de la Prose, & ne les reçoit que par nécessité dans la Poësie.* 499 & suiv.

1. *Il y a des Transpositions, autorisées par l'usage.* 502

2. *Il y a des Transpositions très-propres à dégager le discours, & qui par cela même sont nécessaires.* 504

3. *Les Transpositions ont bonne grace dans des Discours d'un style vif, & sur tout lorsqu'ils doivent être récités.* 507

*Transpositions quelquefois très-élégantes tant en Prose qu'en Vers, selon le P. Bouhours.*

510

*Il y a, selon Vaugelas, des Transpositions qui ont fort bonne grace.* 514

**ART. XIV.** *Pourquoi l'on ne doit pas désespérer de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes.*

Ibid.

**ART. XV.** *Si Menage ou les Compilateurs du Menagiana ont bien fait de décider que personne n'avoit trouvé la justesse d'expression qui paroît dans les Caractères de la Bruyere.* 516

**ART. XVI.** *Si c'est bien définir la Pruderie que de dire qu'elle est une imitation de la Sagesse.* 507 & suiv.

*Que les comparaisons dont se sert la Bruyere pour éclaircir cette proposition, ne sont ni obscures, ni inutiles.* 521

*Si la Bruyere est trop diffus en un endroit de son Livre : ce n'est pas à dire qu'il le soit par tout ailleurs.* 522

**ART. XVII.** *A quoi se réduit ce que Vigneul-Marville a repris avec quelque apparence de raison dans les Caractères de ce Siècle.*

§ 24

*Si Vigneul-Marville entend les termes de Peinture.*

§ 27

**ART. XVIII.** *Expressions que Vigneul-Marville censure mal-à-propos dans les Caractères de ce Siècle.*

§ 28 & suiv.

*Du véritable usage des termes figurés.*

§ 31

**ART. XIX.** *Copistes de la Bruyere en grand nombre.*

§ 33, § 34

*Si quelqu'un d'eux peut lui être comparé.*

§ 35, § 36

**ART. XX.** *De quelques Approbateurs de la Bruyere.*

§ 36

**ART. XXI.** *Le P. Bouhours a parlé de la Bruyere comme d'un Ecrivain célèbre, s'il mérite d'en être repris.*

§ 37, & suiv.

*Vrai moyen de donner de l'autorité à ses censures.*

§ 41

**ART. XXII.** *Quel cas on doit faire de l'Eloge que l'Abbé Fleury a fait de la Bruyere.*

§ 42, & suiv.

*L'Abbé Regnier, autre Panégyriste de la Bruyere.*

§ 44

**ART. XXIII.** *Menage, troisième Approbateur de la Bruyere, cité par Vigneul-Marville, refusé par lui sans raison.*

§ 46

*Eloge que Menage a fait de la Traduction des Caractères de Theophraste.*

§ 46, § 47

*Pourquoi Vigneul-Marville n'a rien dit de cet Eloge.*

Ibid.

**ART. XXIV.** *Si l'on doit compter pour rien l'estime que MM. de l'Académie Française*

*ont*

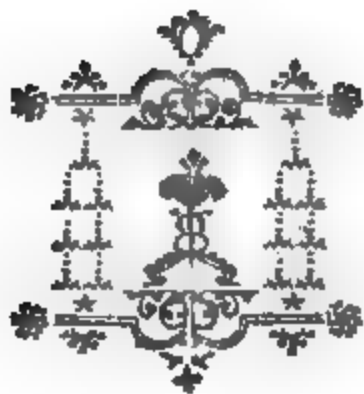
**DES MATIERES. 559**

*ont fait paroître pour la Bruyere en le re-  
cevant dans leur Corps.*

*Supposé que la Bruyere eût été reçu dans  
l'Académie Françoisse à la recommandation  
du Prince , ce qu'on en pourroit conclure.*

548 , 549

**FIN DE LA TABLE , ET DU TOME II.  
ET DERNIER.**



## P R I V I L E G E D U R O I.

**L** OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté ; Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Les Caractères de Théophraste, par la Bruyere, avec les Notes de M. Coste ; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine, & de Moliere ; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverses de la Fontaine ; Loix Civiles par Domat, avec les augmentations de M. d'Hericourt* : s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression

sion

tion étrangere dans aucun lieu de notre  
 obéissance ; comme aussi à tous Libraires ,  
 Imprimeurs & autres , d'imprimer ou faire  
 imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni  
 contrefaire lesdits Livres , ni d'en faire aucun  
 Extrait sous quelque prétexte que ce soit ,  
 d'augmentation , correction , changement ou  
 autres , sans la permission expresse & par  
 écrit dudit Exposéant , ou de ceux qui auront  
 droit de lui , à peine de confiscation des  
 Exemplaires contrefaits , de trois mille livres  
 d'amende contre chacun des contrevenans ,  
 dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu  
 de Paris , & l'autre tiers audit Exposéant , ou  
 à celui qui aura droit de lui , & de tous dé-  
 pens , dommages & intérêts ; à la charge  
 que ces Présentes seront enregistrées tout au  
 long sur le Registre de la Communauté des  
 Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois  
 mois de la date d'icelles ; que la réimpression  
 desdits Livres sera faite dans notre Royaume ,  
 & non ailleurs , en bon papier & beaux ca-  
 ractères , conformément à la feuille imprimée  
 attachée pour modele sous le contre-scel des  
 Présentes ; que l'Impétrant se conformera en  
 tout aux Réglemens de la Librairie , & notam-  
 ment à celui du 10. Avril 1725 ; qu'avant de  
 les exposer en vente , les Imprimés qui auront  
 servi de copie à la réimpression desdits Livres ,  
 seront remis dans le même état où l'Appro-  
 bation y aura été donnée , ès mains de notre  
 très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUES-  
 SEAU , Chancelier de France , Commandeur  
 de nos Ordres , & qu'il en sera ensuite remis  
 deux Exemplaires de chacun dans notre Bi-  
 bliothèque Publique , un dans celle de notre



Château du Louvre, & un dans celle de  
notre très-cher & féal Chevalier le Sieur  
DAGUESSEAU, Chancelier de France; le  
tout à peine de nullité des Présentes: Du  
contenu desquelles vous mandons & enjoin-  
gnons de faire jouir ledit Exposant & ses  
ayans cause, pleinement & paisiblement,  
sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble  
ou empêchement: Voulons que la copie des  
Présentes, qui sera imprimée tout au long au  
commencement ou à la fin desdits Livres,  
soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux  
Copies collationnées par l'un de nos amés,  
féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajou-  
tée comme à l'original: Commandons au pre-  
mier notre Huissier ou Sergent sur ce requis,  
de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes  
requis & nécessaires, sans demander autre  
permission, & nonobstant clameur de Haro,  
Chartre Normande & Lettres à ce contraires:  
CAR tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris le  
treizième jour du mois de Novembre l'an de  
grace mil sept cent quarante-quatre, & de  
notre Règne le trentième Par le Roi en son  
Conseil.

*Signé, SAINSON.*

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre  
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,  
N<sup>o</sup>. 384. Fol. 324. conformément aux anciens  
Règlemens, confirmés par celui du 28 Février.  
1723. A Paris le 23. Novembre 1744.*

*Signé, VINCENT, Syndic.*

Et ledit Sieur David, Pere, a fait part du  
présent Privilege, pour ce qui regarde les

**Œuvres diverses de la Fontaine , des Œuvres de Racine , Moliere , Fables de la Fontaine , Œuvres de Messieurs Corneille , Loix Civiles , aux Sieurs David , fils aîné , Cavelier , Saugrain , pere & fils , de Nully , Le Clerc , pere , & Consorts , pour en jouir avec lui , suivant leurs parts & portions , & les Traités faits entr'eux. A Paris ce 24 Novembre 1744.**

*Signé , DAVID , Pere.*

**Je cede à Madame la Veuve Pissot , à Messieurs Huart & Nyon Pere , un sixième chacun dans le présent Privilege , pour ce qui regarde les Œuvres diverses de la Fontaine ; & un huitième aussi à chacun dans le même Ouvrage , à Messieurs Chaubert , Durand & David le jeune. A Paris le 25 Novembre 1744.**

*Signé , DAVID , l'aîné.*

*Registré les deux Cessions ci-dessus sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , Fol. 326. conformément aux Réglemens , & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 26 Novembre 1744.*

*Signé , VINCENT , Syndic.*

---

**De l'Imprimerie de C. F. SIMON , Fils , Imprimeur de la BIBLE , & de Monseigneur l'Archevêque. 1749.**

